Y. 479
2.

~~Y. 3980.~~
7.

HISTOIRE D'EMILIE OU LES AMOURS DE MADEMOISELLE DE***

Par Madame MEHEUST.

A PARIS,

Chez { CHARLES-JEAN-BAPTISTE DELESPINE, le Fils, Libraire ruë Saint Jacques, à la Victoire.
ET AU PALAIS.
GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS, le Fils, Libraire, grande Salle, au Saint Esprit. }

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

7150

HISTOIRE D'EMILIE, OU LES AMOURS DE MADEMOISELLE ***

PREMIERE PARTIE.

JE ne commencerai point cette Hiſtoire par une ennuyeuſe Généalogie. Ma naiſſance n'eſt pas aſſez illuſtre pour en parler, & je ne ſuis pas d'humeur d'inventer un menſonge pour me faire ſortir d'un ſang plus noble que

celui dont le Ciel m'a fait naître.

Je n'avois que six ans lorsque mon pere mourut, ma mere resta veuve dans un âge où les autres femmes font encore bien des folies; elle possedoit de grands biens, elle n'avoit que moi d'enfans, elle étoit aimable, il n'en faut pas tant pour engager les vieilles intriguantes à crier contre le célibat, & à parler de seconde hymenée; plusieurs s'empresserent auprès d'elle, & lui proposerent des partis convenables, mais soit par raison ou par dégoût, elle remercia civilement toutes celles qui lui firent de pareilles propositions, & se tint prudemment à cette aimable liberté dont joüissent les veuves qui ont de l'esprit.

J'étois, comme je l'ai déja dit, fille unique; ma mere m'aimoit tendrement, aussi s'appliqua-t'elle avec attention, à me donner toute l'éducation possible: je répondois

parfaitement bien à ses soins, j'apprenois avec facilité, ma passion étoit la lecture; ma mere qui s'en étoit aperçûë cachoit discretement tous les Livres qui pouvoient me gâter l'esprit, mais qu'il est difficile de tromper un enfant vif & curieux! J'avois remarqué dans un cabinet où ma mere avoit une bibliothéque assez nombreuse, trois tablettes où il y avoit quantité de petits volumes, j'eus envie de les voir, je les demandai; on me répondit que j'étois encore trop jeune & que cela étoit hors de ma portée: je n'eus plus de réplique. Que fis-je? je pris la clef du cabinet, je trouvai l'instant d'y entrer sans être apperçûë, je volai à ces trois tablettes, j'y pris deux volumes, que je lûs avec une ardeur inconcevable, c'étoit Hypolite Comte Duglas. Ce commencement me plût si fort que j'eus l'industrie d'escamoter, & de lire tous les

Romans dont ma mere avoit jugé à propos de me priver.

Ce tas d'hiſtoriettes dont j'avois la tête remplie me cauſoient une envie extrême d'avoir un Amant ; (je n'avois alors que douze ans :) une pareille curioſité n'eſt pas ordinaire à cet âge ; mais moins j'avois de raiſon, plus je me figurois facilement qu'un jour je deviendrois une fameuſe héroïne, & que les combats & les enlevemens releveroient infiniment mon mérite & ma réputation dans le monde. On ne doit point être ſurpris qu'un enfant prenne la fiction pour la verité ; j'ai vû des femmes à quarante ans, croire que les avantures de Cyrus & Caſſandre étoient réellement arrivées.

Je me ſouviens qu'un jour je fus dans une maiſon où je trouvai pluſieurs Dames aſſemblées autour d'une qui liſoit Clelie. Quelle attention ! quel ſilence ! Je fis mal-

heureusement un peu de bruit en entrant, les signes m'accablerent, & me firent entendre que j'avois troublé un endroit bien interessant; j'avance, personne ne me regarde, je prends un siege, & j'écoute: la liseuse recitoit une déclaration amoureuse. Quelle fut ma surprise, lorsque je la vis fermer son livre, regarder d'un air courroucé une jeune personne qui étoit du nombre des écoutantes, & dire: vous n'auriez pas, ma niece, l'esprit de répondre à un amant comme la belle Clelie, cependant elle étoit aussi jeune que vous; mais, mon Dieu, continua-t'elle, en parlant à la compagnie, n'admirez-vous pas la sagesse de ce Romain, il est dans un lieu écarté, seul auprès d'une maîtresse qu'il adore, on lui répond avec douceur, il a même lieu de se flatter d'être aimé, quoique l'aveu n'en soit pas encore arraché; cependant à la fin de tout cela il

n'oſe pas même lui baiſer la main : ah ! mes cheres Dames, où eſt l'homme aujourd'hui qui ſeroit ſi reſpectueux ? il faut avoüer que tous les jours les mœurs periclitent. La chute de cette belle digreſſion me parut quelque choſe de ſi plaiſant que je ne pûs retenir davantage le rire que j'avois juſques là moderé, j'éclatai, les autres m'imiterent avec ſi peu de diſcretion, que la pauvre Dame en fut entierement ſcandaliſée. Ah ! Madame, lui dis-je, ne vous fâchez point, la réflexion que vous venez de faire eſt très juſte ; mais permettez-moi de vous dire que toutes les femmes ne penſent pas également, le plus grand nombre ne s'accommoderoit pas d'une pareille retenuë, & le Roman de Mademoiſelle de Scudery auroit entierement perdu de réputation le ſiecle de Tarquin, ſi elle n'y avoit mêlée fort à propos l'emportement

du fils de ce Roy, ce qui répare un peu l'honneur de cette Nation que la froideur de ces Amans avoit beaucoup flétrie. Je dis cela d'un ton si ironique que toute la compagnie éclata de rire, elle en rougit de colere, & sortit avec le dépit qu'on peut s'imaginer.

Ce récit m'a fait écarter de mon sujet, mais je trouve quelque chose de si naturel dans l'ingenuité de cette femme, que je n'ai pû m'empêcher de le raporter.

Dans un âge, ainsi que je l'ai déja dit, où l'on ne s'occupe ordinairement que des jeux de l'enfance, je voulus connoître l'amour, je cherchai quelque tems un objet qui me pût plaire, & je fixai enfin mon choix sur un jeune homme bien fait, qui venoit avec assiduité chez une de mes tantes, qui avoit deux filles fort jolies. Dès que j'eus formé cette résolution, je songeai à lui faire connoître mes senti-

mens, je le voyois tous les jours, il avoit mille petits ſoins pour moi, mais ma jeuneſſe ne m'empêchoit pas de diſcerner que toutes ces complaiſances venoient plûtôt par la conſidération qu'il avoit pour mes parentes, que d'une véritable inclination. Cette idée me chagrinoit extrêmement, & quand il me préſentoit cent bagatelles que les enfans eſtiment fort, je les prenois avec froideur, & je les donnois dans l'inſtant à ceux qui les vouloient recevoir. Un jour qu'il étoit allé avec mes couſines à la Foire Saint Laurent, il m'aporta pluſieurs petites curioſités, ma mere & ma tante étoient ſeules, mes couſines s'empreſſerent à leur montrer les emplettes qu'elles avoient faites; pendant ce tems Mr. de Saint Hilaire (c'eſt ainſi que je le nommerai) me mena contre une fenêtre, & m'étala ſon préſent: je pouvois lui parler ſans être enten-

duë : N'aurez-vous jamais, lui dis je, que ces badineries à me donner ? Ne devez-vous pas avoir remarqué le peu de cas que j'en fais ? Est il possible que je sois toûjours traitée en enfant ? Quoi, reprit-il en m'interrompant, vous voulez donc faire la grande fille ? Croyez-moi, ma belle enfant, vous n'aurez que trop de tems à l'être. Je ne sçai, lui répliquai-je avec précipitation, ce que vous voulez dire, mais je sens bien que mon cœur s'occuperoit de quelque chose de plus sérieux : ma réponse l'étonna, & voulant me faire expliquer plus clairement : vous avez donc des Amans, reprit-il ? De la maniere dont vous parlez, je gagerois bien que vous aimez déja quelqu'un. Si vous voulez me promettre de ne vous point mocquer de moi, lui dis-je, je vous ferai connoître mes sentimens ; mais je crains, je l'avouë, votre raillerie.

Vous me faites injure, reprit-il d'un air plus sérieux, je vous aime trop pour vous donner un pareil retour, & d'ailleurs vous avez trop d'esprit pour craindre de mauvaises plaisanteries. Je m'en fie à ce que vous me dites, repris-je; comme une plus longue conversation seroit suspecte, je vous quitte, demain je me rendrai ici, vous sçaurez alors ce que je pense: je m'éloignai de lui aussi-tôt, & je passai le reste du jour l'esprit rempli de mille idées différentes: je ne pouvois faire connoître mes sentimens à Mr. de Saint Hilaire que par une Lettre, je craignois qu'il n'allât indiscretement la faire voir à mes cousines qui n'auroient pas manqué d'en parler à ma mere. Quelle perplexité! la vivacité l'emporta cependant sur la crainte, toutes mes réfléxions ne servirent de rien, l'envie d'avoir un Amant, & de continuer une intrigue que

je voïois si bien commencée, étoit une amorce trop forte pour y résister, la crainte n'est pas un frein capable de retenir mon sexe, sur tout lorsqu'il s'agit de galanteries, nous voyons tous les jours des femmes sacrifier leur réputation au plaisir de la coqueterie; ainsi dans un âge où la raison est encore bien envelopée, il n'est pas étonnant que j'écoutasse si peu la prudence, j'écrivis donc enfin ce Billet.

Plus de colifichets, Monsieur, je les trouve inutiles, & je ne fais que les briser, la vanité m'inspire que je merite quelque chose de mieux; un cœur par exemple me satisferoit, prêtez-moi le vôtre seulement pour vingt-quatre heures, vous verrez si je sçaurai le conserver.

Je ne manquai pas le lendemain de me rendre chez ma tante, nous logions dans la même maison; cet-

te proximité faisoit que ma mere m'y laissoit aller tous les jours ave une entiere liberté. J'y fus donc & j'attendis mon heros avec tout l'impatience que l'on peut se figu rer : il arriva, je lui donnai m Billet adroitement, nous ne pûm nous parler ; ainsi je revins da ma chambre, sans sçavoir à qu m'en tenir. Le jour suivant je fu encore chez ma tante, le cœur bie agité. Mr. de Saint Hilaire y éto déja ; il me regarda long-tems ave beaucoup plus d'attention qu'i n'avoit fait jusqu'alors, puis feignant de vouloir m'arracher un Livre que j'avois pris à mes cousines, il m'éloigna en badinant de la Compagnie. Je vous demande pardon, me dit il, de vous avoir jusqu'ici traitée en enfant, votre jeunesse doit me servir d'excuse : je n'eusse jamais pensé qu'à votre âge on pût avoir tant de discernement ; oüi, charmante Emilie,

(c'eſt ainſi que l'on me nommoit) un cœur vaut mieux que des bagatelles, je ne vous preſte pas, mais je vous donne le mien, je crains cependant cette épreuve, prenez garde que l'eſprit ne parle ſeul, & que vous ne m'engagiez pour être un jour la victime de ma foibleſſe: voilà ma réponſe, continua-t'il, en me donnant une Lettre, liſez-la avec attention; il me quitta ſans m'en dire davantage, je reſſentois une véritable joye d'un ſi heureux commencement, je brûlois d'impatience, tant j'avois de curioſité pour voir ce qu'il m'écrivoit: ce mot de foibleſſe dont il s'étoit ſervi me choquoit infiniment, je ne pouvois appliquer cette expreſſion qu'à la honte qu'il auroit s'il s'attachoit à moi, & ces réfléxions mortifioient ma petite fierté.

Enfin je trouvai l'inſtant d'être ſeule, & j'eus le plaiſir de lire cette chere Lettre: elle répetoit les mê-

mes choses qu'il m'avoit dites, mais le mot de foiblesse, ce mot qui m'avoit paru si mal placé étoit alors expliqué de façon que loin de m'offenser il me faisoit connoître tout le penchant qu'il sentoit à m'aimer : quelle satisfaction ! quelle joye de me croire aimée d'un homme tel que Mr. de Saint Hilaire ! il avoit vingt-deux ans, il étoit bienfait, galant & spirituel, je dois lui rendre justice, si je l'ai trahi & méprisé dans la suite, on doit l'imputer à l'amour que j'avois pour ses Rivaux, le caprice d'une Maîtresse ne détruit point le merite de l'Amant ; au contraire quand il agit en honnête homme, plus il est malheureux, plus il est estimé.

Nous continuâmes pendant deux mois ce commerce de Lettres, sans que ma famille en eût aucun soupçon, le jeu me plaisoit, j'avois de l'adresse, il avoit beaucoup de mé-

nagement, ſans doute nous l'euſſions mené bien du tems, mais ma curioſité pour les Livres gâta tout, & découvrit le myſtere.

Monſieur de Saint Hilaire me prêtoit avec joye tous les Romans qu'il croyoit propres à m'entretenir dans les diſpoſitions qu'il me voyoit pour la tendreſſe. Un jour il me donna les Elegies amoureuſes d'Ovide, traduites par M. l'Abbé B... Je les lûs avec ma vivacité ordinaire; mais malheureuſement le jour que je comptois les rendre, ma mere entra bruſquement dans ma chambre, & me ſurprit ce Livre à la main, dans le moment que je le prenois pour l'emporter: elle s'en ſaiſit, & l'ouvrit. Qui pourroit jamais peindre ſa colere & ſon dépit en voyant cet ouvrage? Je ne repeterai point la réprimande qu'il me fallut eſſuyer, rien ne fut oublié, & je ne puis m'empêcher de rire, lorſque je me rappelle les épithétes

dont ma mere honoroit l'auteur.

Elle vouloit ſçavoir qui étoit le prêteur du Livre ; mais j'avois de fortes raiſons de le lui cacher, elle eut beau dire, je ne le nommai point : cette diſſimulation la chagrina ; elle ne s'obſtina plus à me faire parler, mais elle réſolut de m'éclairer de près, plus de viſites chez ma tante, c'eſt d'abord ce qui me fut rayé ; comment faire, j'étois bien embarraſſée, je trouvai cependant le moyen d'inſtruire Mr de Saint Hilaire de notre cataſtrophe ; il fallut prendre d'autres arrangemens, & mettre des gens en campagne pour nous apporter & recevoir nos dépêches : cela réüſſit heureuſement les premiers jours ; quelqu'active que ſoit une mere, il eſt toûjours des momens où l'on peut recevoir un Billet, & y répondre : tout alloit bien, ma mere paroiſſoit tranquille, & j'eſperois qu'on me rendroit au plûtôt

ma premiere liberté ; vaine illusion, vaine espérance, un si grand calme me préparoit un orage violent ; on ne feignoit une si pleine sécurité, que pour mieux observer mes démarches. Revenant un soir des Thuilleries, ma mere remarqua qu'un Laquais venoit de me rendre une Lettre : elle ne fit pas semblant de s'en être apperçûë ; mais quand nous fûmes au logis, elle monta à ma chambre, me fit déshabiller, & trouva dans mon corps de juppe ce Billet fatal à la vérité pour moi dans cet instant, mais qui le fut encore plus pour M^r de Saint Hilaire dans la suite. Quel étonnement ! quelle surprise pour une mere raisonnable, & qui aime uniquement une fille ! Mon Dieu, il me semble la voir encore, elle lût deux fois cette malheureuse Lettre, les termes en étoient vifs, & on y connoissoit que j'avois laissé échaper ce je vous aime,

ce mot que nous devons ſentir des années entieres avant que de l'oſer prononcer, ce mot enfin le dernier piege de l'amour.

Ma mere reſta long-tems dans une profonde rêverie : la confuſion, la honte, & la crainte m'agitoient tour à tour. Que devins-je lorſque rompant le ſilence, elle me parla ainſi : Ma fille, je ſuis au déſeſpoir de votre imprudence ; vous avez liée une intrigue avec un homme qui ſe mocquera de vous ; les femmes les plus aimables, & les plus ſpirituelles dans un âge où tout doit plaire, éprouvent tous les jours des infidélitez, & vous, un enfant, vous qui ne ſçavez pas encore quelle figure vous aurez à ſeize ans, vous êtes aſſez vaine pour vous flatter d'être aimée : allez, vous ne méritez pas mes bontez, je ne veux plus vous voir, ce commencement me préſage ce que je dois craindre de vous. Elle

ſortit, & je reſtai ſeule en proye à mes remords, j'aimois & je reſpectois ma mere ; quand je réfléchiſſois qu'elle me m'eſtimoit plus, & qu'elle me regardoit comme une folle qui pourroit la deshonorer, ma douleur étoit extrême. On vint m'avertir que le ſoupé étoit ſervi ; je deſcendis à l'inſtant, & je parus à table comme s'il ne s'étoit rien paſſé, ma mere me parla avec ſa douceur ordinaire, elle ſe poſſedoit parfaitement, je l'avois toûjours entendu blâmer les parens qui ne ſçavent pas cacher ce qui ſe paſſe dans leur famille : à quoi bon, diſoit-elle, ces emportemens & ces éclats devant des Domeſtiques qui débitent ſur le champ au premier venu, tout ce qu'ils ſçavent, & bien au-delà. Si ma fille s'écartoit malheureuſement de ſon devoir, je diſſimulerois, de façon qu'il ſeroit difficile de pénétrer la

verité. Cette connoiſſance que j'avois des ſentimens de ma mere, me raſſuroit un peu ; j'étois certaine du moins de ſa prudence, & qu'elle ne confieroit à perſonne mon étourderie, j'aurois ſouhaité avoir toûjours compagnie, je ne craignois que le tête à tête ; deux jours ſe paſſerent tranquillement, mais le troiſiéme au matin, ma mere me fit appeller, & me dit : je dois pendant le dîner vous parler d'une choſe à laquelle vous n'êtes ſûrement pas préparée, je croirois vous faire tort, ſi je m'expliquois davantage, les femmes coquettes ne manquent jamais de préſence d'eſprit ; comme vous avez beaucoup de diſpoſition à en augmenter le nombre, n'en démentez pas aujourd'hui le caractere. Je ne répondis rien à cette raillerie piquante, je la méritois bien, mais le commencement du diſcours m'embaraſſoit & me cauſoit de vives allarmes. L'heure du

dîner vint enfin, ma tante & mes cousines s'y trouverent ; témoins que ma mere avoit choisies exprès pour mieux exécuter son projet. Au milieu du repas, ma mere me dit d'un ton d'amitié : eh bien ! ma fille, vous voulez donc me quitter, rien ne peut vous ôter cette fantaisie ? Comment vous quitter, reprit ma tante, & où ma niéce veut elle aller ? Au Couvent, reprit ma mere, c'est une grace qu'elle me demande avec un empressement extrême. Vous y consentirez, dit ma tante ; sans doute, répliqua ma mere, je ne puis lui refuser cette satisfaction Ma tante voulut prouver par de bonnes raisons qu'une fille n'est jamais mieux qu'avec sa mere, & elle se mocqua d'une complaisance qu'elle disoit outrée. Cette scéne fut comique, ma mere joüa sa sœur à merveille. & moi je m'acquittai aussi parfaitement bien de mon rôlle, je marquai tou-

te la joye possible du consentement que ma mere vouloit bien m'accorder, je l'en remerciai dans les termes les plus reconnoissans. Enfin après le dîner, ma mere accompagnée de mes cousines (car ma tante ne voulut pas être de la partie) nous montâmes en carrosse, & l'on me conduisit à une Communauté de Religieuses qui est à deux lieuës de Paris. J'y entrai avec un visage riant, je vins à la grille prendre congé de ma mere & de mes cousines; mais au dernier adieu je ne pûs retenir mes larmes: ma mere qui s'en aperçut craignant que la douleur ne me fit dire quelque chose mal à propos, sortit tout d'un coup emmenant ses niéces avec elle. Cette action fit redoubler mes pleurs; mais quelle cruelle peine, quand je me vis entourée de Béguines, & forcée d'obéïr à tout ce qu'elles voudroient exiger de moi? Je me

faisois une peinture affreuse du lieu où j'étois ; je me figurois que ma mere n'avoit choisi cet endroit écarté de la ville, que parce qu'elle connoissoit sans doute la barbarie de ces Cagottes, & que je ne devois plus m'attendre qu'à des rigueurs. Accablée de tristesse, je me laissai conduire dans une petite chambre très-propre qui m'étoit destinée : la Supérieure de cette Maison étoit une fille toute spirituelle, elle ne me dit point de cesser mes larmes, au contraire elle les trouvoit justes, & loin de me traiter avec aigreur comme je m'y attendois, elle approuvoit ma sensibilité ; sa douceur & sa complaisance me gagnerent si bien, que tout d'un-coup devenant tranquille, Madame, lui dis-je, j'ose me flatter que vous me pardonnerez le mauvais quart d'heure que je viens de vous faire essuyer, il est naturel de pleurer quand on quitte

une mere, il faudroit avoir le cœur insensible pour résister au premier mouvement; mais, Madame, je puis vous assurer que je vais tâcher par mon obéïssance & mon respect pour vous, d'effacer le chagrin que mon premier abord a pû vous causer. Elle répondit à mon compliment avec beaucoup de civilité, on me fit souper, plusieurs aimables & jeunes personnes qui étoient aussi Pensionnaires dans cette maison, s'empresserent également à dissiper ce qui me restoit de sombre & de triste : je ne fus pas longtems à m'accoûtumer, quatre jours écoulez me rendirent ma gayeté naturelle, Mr de Saint Hilaire m'inquietòit peu, & pour parler franchement je n'y songeois presque plus, l'absence de ma mere me paroissoit plus utile que chagrinante, le tems efface tout, & j'esperois qu'elle s'ennuyeroit de ne me plus voir; j'étois trop persuadée

ſuadée de ſon amour pour ne me pas flatter d'un retour de tendreſſe. Mr. de Saint Hilaire ſçut mon entrée dans le Couvent le même jour, mes couſines lui annoncerent cette nouvelle : quel coup pour lui, il m'aimoit veritablement, il étoit la cauſe de ma retraite, trop de choſes le lui faiſoient penſer, mon ſilence depuis ſa derniere lettre qui étoit celle que ma mere avoit ſurpriſe, ne m'avoir plus vûë chez ma tante, tout cela, dis-je, lui perſuadoit qu'il étoit arrivé quelque accident qui avoit fait découvrir notre intrigue ; il diſſimula ſon inquiétude, & badina ſur l'envie que j'avois de goûter du Cloître, mes couſines rirent avec lui de mon extravagance ; c'eſt ainſi qu'il leur plaiſoit de nommer mon exil involontaire ; elles n'euſſent jamais penſé que Mr. de Saint Hilaire eût aucun interêt dans cette af-

faire : il feignoit d'être amoureux de l'aînée ; il est vrai que d'abord il s'y étoit attaché ; qui croiroit que si jeune j'eusse pû faire commettre une infidelité ; ma cousine avoit trop de présomption, & estimoit trop son merite pour s'imaginer avoir une rivalle, & quelle rivalle, bon Dieu ! je le repete encore, un enfant. Mr. de Saint Hilaire revint chez lui triste & désolé de mon avanture, mille projets lui roulerent dans la tête, & tous aboutissoient à me voir, me parler, ou m'écrire.

Le lendemain à six heures du matin il part de Paris, & arrive à sept à la porte du Couvent où j'étois renfermée ; il sonne, une sœur vient, il me demande, on lui répond qu'on và avertir Madame la Supérieure, prélude qui ne présageoit rien de bon ; elle paroit enfin cette Supérieure, questionne le Cavalier, & lui

dit en faiſant une profonde reverence, qu'elle eſt mortifiée de ne pouvoir pas lui faire voir la perſonne qu'il demande, mais qu'elle a des ordres ſi précis qu'elle ne peut les violer; belle conſolation pour un homme vif & amoureux, il pria, il s'emporta; tout cela fut inutile, une ſeconde révérence fut toute la replique qu'il eut; que faire, le parti le plus raiſonnable étoit de revenir à la ville; mais peut-on écoûter la prudence, lors qu'une forte paſſion aveugle; il reſta deux jours dans le village, rôdant inceſſamment autour du Monaſtere: à quoi ſervit cette fantaiſie qu'on peut nommer eſpagnolle; à quoi ſervit-elle, dis-je, à me faire obſerver davantage: un homme fait & vêtu comme étoit M^r. de Saint Hilaire attira les regards des villageois, & pour ſurcroît de malheur, une Sœur Tourriere curieuſe & aller-

te examina ſoigneuſement les demarches du très affligé Cavalier : cette Sœur avertit la Portiere, qui le redit à la Mere des Penſionnaires, & celle-ci va le compter à la Supérieure : conſeil extraordinairement aſſemblé , grande rumeur parmi les Béattes ; cet homme en veut à une des Penſionnaires , tout eſt perdu , on toiſe les murs pour voir s'ils ſont à l'abri de l'eſcalade, on fait venir le Serrurier pour viſiter les verroux ; ces précautions , & un certain air inquiet que nous remarquions ſur le viſage des Reverendes Meres nous fit ſoupçonner mes Compagnes & moi que quelque nouveauté allarmoit le troupeau reclus, je n'y fis cependant qu'une legere attention, & je n'euſſe jamais penſé que M. de Saint Hilaire fût la cauſe de toutes ces terreurs, d'ailleurs j'ignorois entierement ce qui ſe paſſe

dans les Cloîtres, & trois jours de séjour ne suffisent pas pour mettre au fait du gouvernement & du génie monastique; aussi n'ai-je été éclaircie de ce désordre que long-tems après; c'est ce que j'expliquerai plus bas.

Je passai deux mois dans ce Couvent sans recevoir de nouvelles de Monsieur de S. Hilaire. Ce silence me piquoit, ne pouvant l'attribuer qu'à l'oubli, & l'indifference: je ne songeois point que ma mere avoit prévenu les Religieuses, & défendu de me laisser voir à qui que ce soit, non pas même à ma tante ni à ses filles à moins qu'elle ne fut présente. On croira peut-être qu'après une conduite si bien ménagée, ma mere ne devoit pas donner des ordres si séveres, que sans aucun sujet, me priver de la vûë de mes plus proches parens, c'étoit faire soupçonner quelque affaire secrete, &

que le ſoupçon ſuffit ſouvent pour découvrir la verité ; cette reflexion ſeroit juſte, ſi j'avois été ſous les loix d'une femme moins ſpirituelle & moins adroite qu'elle : elle diſoit par tout que mon abſence lui étoit inſupportable ; mais que puiſque j'avois voulu la quitter, elle me puniroit en ne me voyant de toute une année, & elle ſçut ſi bien tourner l'eſprit de ſa ſœur & de ſes niéces qu'elles jurerent de ne me point voir auſſi. Que de fineſſe & de détour on eſt obligé d'employer pour mettre une fille à l'abri des galanteries ! mais que ces peines ſont inutiles & vaines, mon ſexe trouve toûjours les moyens d'échapper, l'amour, à ce qu'on dit, ſurmonte les plus grands obſtacles ; je le crois facilement, puiſque ſans reſſentir cette paſſion, n'ayant pour guide que ma vanité qui ne pouvoit ſouffrir l'indolence d'un

amant qui m'étoit, à parler sans fard, fort indifferent, ce seul mouvement suffit pour me faire réussir à le voir & à lui écrire, malgré ma mere & toutes les Nonnes.

Nous étions dix-huit Pensionnaires dans cette Maison : parmi un grand nombre on s'attache ordinairement à une personne, soit par simpathie, ou quelqu'autre sentiment. Dès le premier jour que j'arrivai dans ce lieu je sentis une forte inclination pour une aimable fille qui s'empressoit plus que les autres à me consoler, j'ai bien raison de dire quelqu'autre sentiment que ceux de la simpathie, une amitié si tendre & qui ne finira qu'avec nous, ne fut point liée par le rapport des humeurs ni du caractere : cette chere amie dont je parlerai tant de fois dans la suite de cette Histoire, étoit aussi serieuse que j'é-

tois gaye, auſſi prudente que j'étois folle, en un mot un contraſte entier : c'eſt à ſes bons conſeils que je dois le repos dont je joüis à preſent : je lui dois tout, puiſque c'eſt elle qui m'a renduë la raiſon. Cette chere amie étoit fille de M. le Comte de Reville, homme connu & eſtimé à la Cour & à la ville, ſon nom étoit Flore, je me ſervirai plus ſouvent de ce dernier que de celui de ſa famille ; elle eſt ſi remplie d'agrémens qu'il me ſemble qu'elle mérite de porter le nom d'une Déeſſe, dont les attributs charment toute la nature. Flore avoit ſenti pour moi le même penchant qui m'entraînoit vers elle, de ſemblables diſpoſitions uniſſent bientôt deux cœurs par les plus forts liens : heureux quand le diſcernement approuve ce qu'un penchant ſecret a commencé.

On nous envoyoit toutes les

ſemaines du linge, des rafraî-chiſſemens, enfin pluſieurs choſes dont on a beſoin dans les Couvens : j'avois remarqué que Flore parloit d'un ton de maître au Laquais qui lui apportoit ſes petites proviſions : je reſolus de me ſervir de ce domeſtique pour écrire à Mr. de Saint Hilaire. Dès que j'eus conçuë cette belle idée je reſolus d'en parler à mon amie ; j'étois perſuadée qu'elle ne me refuſeroit pas, elle m'aimoit trop pour douter de ſa complaiſance, cependant je ne laiſſois pas d'être embarraſſée, Flore avoit dix-huit ans, près de ſix années au-deſſus de moi me paroiſſoient reſpectables, je voulois lui cacher mon avanture, & je craignois ſa penetration ; comment faire ? Il fallut ſe déterminer, l'envie de ſçavoir ce qu'étoit devenu Mr. de Saint Hilaire l'emportoit ſur toutes autres conſiderations ; ainſi ſans refle-

chir davantage j'invente un mensonge, & je vais le débiter à Flore ; Rendez-moi un service, lui dis-je, d'un air tout-à-fait ingenu, je viens d'écrire une Lettre à un de mes Cousins, je vous prie de vouloir bien dire au Laquais qui vous sert qu'il la porte aujourd'hui à son adresse ; Flore me regarda fixement, & prenant la parole ; Pourquoi choisissez-vous mon Laquais, me dit-elle, on vous apportera votre corbeille ce soir égallement que la mienne, donnez votre Lettre à votre Domestique, il me paroît même plus intelligent que le mien. Cette réponse à laquelle je ne m'attendois pas me déconcerta, une rougeur extrême se répandit sur mon visage, & je fus au desespoir de m'être engagée si mal à propos ; Flore qui prenoit plaisir à voir mon trouble, & qui cherchoit à l'augmenter encore, me dit ; Hé

quoi ! vous ne me répondez point, êtes-vous devenuë muette ? non, lui répliquai-je, je ne ſuis pas muette ; mais je vous avouë que je n'aurois jamais penſé que vous m'euſſiez refuſé ſi peu de choſe ; Ah ! vrayement Mademoiſelle, reprit-elle, c'eſt moi qui agit mal ſans doute, & vous méritez d'autres façons, allez, continua-t'elle, lorſque vous ſçaurez qu'une parfaite amitié ne peut ſouffrir aucune réſerve, je vous rendrai les ſervices que votre confiance méritera : elle me quitta ſans vouloir m'écouter davantage, & je reſtai fort incertaine du parti que je prendrois, ces dernieres paroles me demandoient une confidence, j'avois de la peine à m'y reſoudre, plus par la crainte qu'elle ne ſe mocquât de moi, que par aucune défiance : l'alternative me gênoit ; mais comme il n'y avoit point de milieu, & qu'il

falloit décider, ou d'avouër, ou de n'être point éclaircie de ce que j'avois tant d'empressement d'apprendre, je conclus de me fier à l'amie, quitte pour essuyer quelques railleries, j'étois sûre d'ailleurs de sa discrétion ; je cherchai pendant plus de deux heures le moment où je pourrois l'attirer dans ma chambre. La maligne piece me fuyoit exprès pour m'inquiéter, le jeu commençoit à me déplaire, lorsqu'elle voulut bien s'approcher de moi ; allons dans le jardin, me dit-elle, nous parlerons à loisir ; je la suivis avec joye, le tems me pressoit, c'étoit à cinq heures du soir que nos commissionnaires devoient arriver, il en étoit près de quatre, les instans m'étoient précieux pour satisfaire, appaiser & déterminer Flore à me servir : cet espace ne me paroissoit pas suffisant ; de grace, lui dis-je, en

l'embrassant tendrement, ne soyez point fâchée de ma dissimulation, il est certaine chose qu'on souhaiteroit se pouvoir cacher à soi-même; bien loin ma chere Flore de vouloir imputer à un défaut d'amitié le mystere dont votre cœur s'offense, vous devez m'en sçavoir gré, la parfaite estime que j'ai pour vous me faisoit redouter votre raison, & votre juste censure, en vous apprenant mes folies; fort bien, reprit-elle d'un air badin, c'est tourner le discours avec adresse, la flatterie est une voye sûre pour gagner les gens, ne doutez point aussi après ce beau prélude de mon consentement pour tout ce que vous souhaitez; mais venons au fait, parlez, & sur tout soyez sincere; oüi dis-je, en lui serrant la main, je ne vous cacherai rien, & je vais vous découvrir mes plus secrettes pensées. Je lui re-

petai alors tout ce qui s'étoit passé avec Mr. de Saint Hilaire, le commencement & le progrès d'un amour dont la chute avoit été causée par la Lettre que ma mere m'avoit surprise ; voilà, continuai-je, le sujet qui m'a fait venir dans cette maison ; heureuse catastrophe ! puisque c'est elle qui en m'amenant ici m'a procuré le plaisir de vous voir, & d'être aimée de vous ; ce discours est flateur, repliqua Flore ; mais je suis bien persuadée que vous consentiriez volontiers à me quitter, avoüez-le franchement, si Madame votre mere venoit demain vous chercher, n'en seriez-vous pas charmée ? adieu la pauvre Flore, la joye de revoir Mr. de Saint Hilaire l'effaceroit entierement ; non, lui dis-je, avec un empressement qui partoit du cœur, si on venoit pour m'ôter de ce lieu je n'en sortirois pas,

ma mere, ni Mr. de Saint Hilaire ne me ſépareront jamais de vous, il n'y a que la force qui pourroit l'emporter, & je ne crois pas qu'on l'employe pour nous déſunir : à ce compte, me dit Flore, vous ne ſentez pas un veritable amour, c'eſt une queſtion que nous éclaircirons un autre jour, ſongeons au plus preſſé, voici l'heure des corbeilles, donnez-moi votre Lettre, mon Laquais la rendra ſûrement, je vous répons de ſon exactitude & de ſa diſcrétion; la voilà, repris-je, en la montrant & rompant le cachet, liſez-la je vous prie; oh! oh! Mademoiſelle, s'écria Flore, vous n'aviez pas deſſein à ce que je vois, de me déclarer ſitôt vos ſecrets, vous comptiez donc que je donnerois dans le piége, & que ſous l'appas du Couſin, j'aurois eu la bonté de faire tenir vos Billets doux bien ca-

chetés, sans me douter de la supercherie ; à d'autres, ma belle Enfant, on ne me prend pas si facilement pour dupe ; lisons, continua-t'elle, sans me donner le tems de répliquer, & ouvrant la Lettre elle lût ce qui suit ;

LETTRE.

Qu'est devenu cet amour, dont vous m'assuriez tous les jours la constance, je ne vous vois point, vous ne m'écrivez plus, & depuis un mois que je suis dans le Couvent je n'ai jamais entendu parler de vous ; que de justes sujets de me plaindre, & de vous accuser d'indifference! Cependant je ne veux pas ceder au premier mouvement du dépit ; si vous m'avez oubliée, les reproches seroient inutiles, & me feroient rougir ; si vous m'aimez toûjours, loin de vous gronder je dois vous plaindre ;

la réponse que j'attens fixera mon incertitude, adieu.

Fort bien, dit Flore, vous n'écrivez pas mal ; mais expliquez-moi un peu ce que vous voulez dire par le reproche que vous faites à votre Amant de ne vous plus voir, & ne vous plus écrire ; dépend il de vous & de lui de faire ces deux choses? Sans doute, repliquai-je, ignorant encore tout le vacarme que M. de Saint Hilaire avoit causé, & dont j'ai parlé ci-dessus, il peut me voir, & s'il ne le fait pas, il est mort ou infidele : voilà, reprit Flore, une conclusion qui ne répond pas aux sentimens que vous marquez dans la Lettre que je viens de lire, vous y paroissez beaucoup plus équitable : condamner tout d'un coup, sans être bien sûr du crime, c'est agir contre la raison & le bon sens, je suis persuadée

qu'une demi-heure de conversation que je veux avoir ce soir avec vous, vous fera changer de langage. Nous retournâmes dans nos chambres, & nos commissionnaires étant arrivés, mon amie donna ma Lettre à son Laquais, avec ordre de la rendre le soir-même à Mr. de Saint Hilaire.

Nous ne pûmes nous retrouver seules qu'après le souper; mon premier soin alors fut de marquer à Flore combien je me sentois redevable de sa complaisance : laissons les remerciemens, me dit-elle, vous feriez pour moi ce que je fais pour vous; oüi, de tout mon cœur, repris-je: je n'en doute point, repliqua-t'elle, ainsi parlons d'autres choses. La confidence que vous m'avez faite merite toute ma sincerité, & je vais vous apprendre ce qui s'est passé à votre sujet, & qu'avant que vous m'eussiez cruë di-

gne de votre confiance, je sçavois le motif qui vous avoit fait conduire dans cette maison. Vous connoissez, continua-t'elle, la Mere Agnès, elle m'aime infiniment, & je puis dire qu'elle n'a rien de caché pour moi, c'est elle qui m'a instruite de tout. Flore me raconta ensuite les ordres que ma mere avoit donnés de ne me laisser voir ni parler à personne; le beau voyage que Mr. de Saint Hilaire avoit fait, le refus qu'il avoit essuyé, la constance qu'il avoit eu de rester deux jours dans le village, & les terreurs extravagantes que son séjour avoit causé à la Communauté. Ce récit me surprit extrêmement, les ordres de ma mere me paroissoient injurieux & trop séveres; mais ce ressentiment étoit bien adouci par le plaisir que j'avois de connoître que Mr. de Saint Hilaire m'aimoit toûjours. Vous ne me

dites rien, reprit mon amie, d'où naît votre ſilence, à quoi penſez-vous ? Je refléchis ſur tout ce que vous venez de m'apprendre, lui dis-je, ma mere a découvert à Madame la Superieure le ſujet qu'elle avoit de ſe défier de moi, je paſſe cela, elle ne pouvoit ſe diſpenſer de dire les raiſons qui l'obligeoient à me tenir dans une ſi grande captivité ; mais ce que je ne conçois pas c'eſt que la Superieure, cette fille ſi prudente & ſi ſage, ait pu informer la Mere Agnès d'un ſecret que ma mere ne lui a confié aſſurément, qu'après l'avoir priée de ne le point révéler ; mais ne voyez-vous pas, reprit Flore, qu'il eſt impoſſible que la Superieure puiſſe veiller à tout ; il faut donc neceſſairement qu'elle ſe repoſe ſur quelqu'une de ſes Nonnes d'une partie des ſoins dont elle eſt chargée ; la Mere Agnês a inſpection ſur les

Pensionnaires, ainsi il n'est pas étonnant qu'elle soit au fait de ce qui vous regarde : j'y consens, lui dis-je, mais l'inspection que la Mere Agnès a sur nous lui donne-t'elle en même-tems la liberté de babiller ? devoit-elle vous compter mes affaires ? en verité, malgré sa Réverence, je diminue beaucoup l'estime que j'avois pour elle : vous penserez tout ce qu'il vous plaira, reprit mon amie, je pourrois l'excuser en vous disant qu'on ne risque rien avec moi, vous lui pardonneriez même d'autant plus facilement, puisque vous choisissez la même confidente qu'elle ; mais entre nous ce ne seroit que pallier sa faute, la discretion est de toutes les vertus la plus rare, sur-tout parmi les femmes ; il en est beaucoup, je le crois sincerement, qui possedent la sagesse de la conduite, & la pureté des mœurs, & qui sçavent con-

ſerver l'un & l'autre juſqu'au tombeau, la Religion & l'éducation ſont les principes de ces deux effets, je ſuis plus ſurpriſe de les voir violer que de les voir ſuivre; mais il en eſt très-peu qui ſçachent ſe taire : ces vertueuſes qu'on nous propoſe pour des modéles à imiter ſont celles-là mêmême qui parlent le plus librement, il ſemble que la regularité de leur vie les gêne, & qu'elles cherchent à s'en dédommager par le plaiſir de médire, du moins c'eſt ce qu'on peut leur reprocher en revanche de leur critique, ſi je ne me trompe, il faut convenir que le cœur humain a bien de la malignité, puiſqu'avec les plus hautes vertus il mêle toûjours un peu de vice. J'écoûtois Flore avec toute l'attention poſſible, ſes diſcours étoient remplis de bon ſens & de juſteſſe, je ne me laſſois point de l'entendre, & elle

auroit poussée plus loin la morale si l'heure du coucher n'eût sonné mal à propos, il fallut obéïr & se retirer.

Le lendemain à neuf heures du matin, mon amie vint me trouver dans ma chambre ; avez-vous bien dormi, me dit-elle en entrant, fort bien, repris-je, & n'avez-vous point fait des songes, continua-t'elle, car ordinairement les grands évenemens ont des notions qui les précedent : que voulez-vous dire avec vos notions & vos évenemens, repliquai-je, en badinant ; est-il quelque Chevalier errant qui eût envie de venir faire peur à nos recluses, du moins si c'est M^e^. de Saint Hilaire elles doivent se tranquiliser ; comment se tranquilliser, reprit-elle, vous avez donc oubliée qu'il a mis toute cette maison en combustion : je m'en souviens, lui dis-je, & c'est par cette même raison que je

ſuppoſe qu'elles ne le craindront plus, le peu de fruit qu'il a tiré de ſon voyage ici, & l'air paiſible avec lequel il s'en eſt retourné, font connoître parfaitement ſon eſprit pacifique, ce nouveau Theſée reſteroit long-tems dans le labirinthe ſi une Arrianne ne l'en retiroit; Eh bien, je ſuis donc l'Arrianne, reprit Flore, & plus genereuſe que celle de la Fable, je donne le fil ſans interêt, en voici une preuve certaine, dit-elle, en me montrant une Lettre, Cette nouvelle ne meritoit-elle pas bien un préſentiment ſecret: je prends la Lettre, je l'ouvre avec précipitation, & lis ce qui ſuit;

LETTRE.

Je ne puis vous exprimer, belle Emilie, la vive douleur que votre abſence me cauſe, & j'y ſerois ſuccombé ſi l'eſperance de vous voir,

voir, malgré tous vos Argus, ne m'avoit toûjours soûtenu; Oüi ma chere Maitresse, depuis que je vous ai perdu toutes mes idées ne tendoient qu'à réussir à ce bonheur, & j'en serois venu à bout. La Lettre que je viens de recevoir me charme & me chagrine en même-tems, votre empressement à trouver les moyens de m'écrire me comble de joye; mais aussi le doute que vous avez de ma fidelité m'afflige infiniment; quoique vous pouvez penser que je vous aye peut-être oubliée; Quel reproche! Qu'il m'est injurieux! Mais j'ai tort de me plaindre, puisque vous attendez ma réponse pour fixer vos sentimens, j'ose me flatter qu'ils me seront toûjours favorables, & que vous conservez votre cœur au plus amoureux de tous les hommes, adieu.

Il ne me parlo point d'être venu ici pour me voir, dis-je, tou-

te interdite à mon amie ; oh ! vous voulez, reprit-elle, qu'on pense à tout : la surprise de recevoir de vos nouvelles à l'heure qu'il s'y attendoit peut-être le moins, les reproches que vous lui faites sans sujet, l'auront étourdi de façon qu'il n'a pas songé à la moitié de ce qu'il avoit à vous dire ; mais consolez-vous, Messieurs les Amans sçavent profiter de tout, & font valoir admirablement bien leurs plus petites peines, vous ne perdrez rien ; comptez, sur ma parole, que le premier Billet que vous recevrez de M. de Saint Hilaire fera un long détail, non seulement de son voyage infructueux, mais des soupirs & des sanglots qu'il a sans doute poussé au pied des murs de cette Maison.

Voulez-vous lui faire réponse, mon Laquais l'attend, & je ne veux pas qu'il revienne si souvent, de crainte d'allarmer nos Begui-

nes : je ſuis libre ici, continua-t'elle, cependant il eſt neceſſaire de s'obſerver ſoi-même, & ne ſe pas toûjours fier ſur ce qu'on peut, mais plûtôt ſur ce qu'on doit faire : d'ailleurs l'amitié qui nous unit & les ſoupçons qu'on a de vous, petite coquette, pourroient peut-être faire examiner notre Meſſager. Pour couvrir l'intelligence, il eſt à propos d'uſer de ménagemens ; contentez-vous de recevoir deux Lettres chaque Semaine, d'y répondre, & ne me demandez rien de plus : Je conſentirai toûjours, lui dis-je, à tout ce qu'il vous plaira, conduiſez-moi, je vous prie, avec un guide tel que vous je ne m'égarerai jamais : J'aurois une vaine préſomption, reprit-elle, ſi je penſois vous mener auſſi facilement que vous le dites, vous avez déja pris un petit chemin de traverſe écarté de celui que vous devez ſuivre, tout

ce que je puis vous assurer, c'est que je tâcherai, autant qu'il me sera possible, de vous garantir des chûtes qu'on peut faire en prenant un pareil sentier. Elle me laissa seule, ne voulant pas m'interrompre tandis que j'écrirois à M. de Saint Hilaire; mais ses dernieres paroles, quoique dites d'un air ironique.m'agitoient extrêmement, & la réponse que je fis marquoit assurément que mon esprit n'étoit pas tranquille; je la portai à mon amie qui la remit aussi-tôt à son Laquais. Nous passâmes le reste du jour dans des conversations generales, je n'en cherchois plus de particulieres avec Flore, les chûtes me tenoient au cœur, je ne pouvois les digerer; elle s'apperçut le lendemain que mes façons pour elle étoient un peu changées, elle entroit dans ma chambre avec sa familiarité ordinaire lorsque je lui fis des civilités

qui n'étoient plus d'uſage entre nous : Qu'eſt ce que ceci , dit-elle, toute étonnée ? Ce n'eſt donc plus comme une amie que vous me recevez : pardonnez-moi, repris-je, la politeſſe & l'amitié ne ſont point incompatibles ; j'en conviens, dit Flore ; mais diſtinguez le cérémonial d'avec la politeſſe, & vous verrez que vos manieres ont plus du premier que de l'autre , parlez librement, qu'avez-vous ; ai-je fait , ai-je dit quelque choſe qui puiſſe vous déplaire ? Elle joignit tant de careſſes à ce diſcours, que je ne pûs me deffendre de lui avoüer le ſujet de mon dépit contre elle. Quoi ! vous vous fachez avec moi , me dit-elle, pour une ſimple plaiſanterie ; vous êtes trop bien née , & trop bien élevée pour qu'on puiſſe jamais penſer de vous des choſes deſavantageuſes : helas ! continua-t'elle en ſoupirant , ſi vous ſça-

viez le chagrin qui me dévore, vous n'altereriez pas par un caprice qui m'est sensible les momens de gayeté que je passe avec vous ; votre amitié & la tendresse que j'ai pour vous dissipoit toute ma tristesse, j'oubliois en vous voyant ce que j'ai perdu pour jamais, & ce que je dois toûjours regretter ; ces mots furent suivis de quelques larmes qu'elle n'eut pas la force de retenir : j'étois interdite & touchée, cette perte qu'elle disoit ne devoir jamais oublier, les regrets qu'elle devoit toûjours conserver, les pleurs, tout cela étoit pour moi une énigme que je n'entendois pas. On jugera facilement que j'avois une envie extrême de la faire expliquer plus clairement.

Le froid que j'avois affecté mal à propos, me paroissoit un obstacle à ma curiosité, je pestois en secret contre ma sotte délicatesse,

Flore étoit plongée dans une profonde rêverie, je la regardois avec une attention extraordinaire; mais je me reprochois si vivement la douleur que ma bizarrerie venoit de lui reveiller, que je n'osois rompre le silence; à la fin ne pouvant plus tenir, je saute à son col, je l'embrasse, j'essuye ses yeux, & je fais tant par mes caresses que je la vois sourire. Qu'avez-vous, lui dis-je alors, ma chere Flore? Qui peut causer vos larmes? Quelle peine avez vous? D'où vient que vous me la cachés? Vous suis-je devenuë suspecte? Suspecte! vous ma chere Emilie, reprit-elle, en me serrant la main: ah! que vous démêlez mal mes sentimens; si je ne vous ai pas conté mes chagrins, & si je me tais encore aujourd'hui, ce n'est pas que je doute de votre discretion; mais il m'est arrivé un malheur si sensible que vous ne pourriez vous em-

pêcher de gémir avec moi de la cruauté de ma destinée, & je ne veux pas vous affliger. Cessez donc, lui dis-je, si vous ne voulez pas que je m'afflige, cessez de vous deffendre du recit que j'exige de vous, ce me sera une marque de votre amitié : pourriez-vous me la refuser ? Vous le voulez, reprit-elle avec une langueur charmante, j'y consens ; il nous reste près de deux heures avant qu'on sonne le dîner, c'est plus de tems qu'il ne faut pour vous apprendre les commencemens heureux de ma vie, & le funeste accident qui m'a rendu la plus infortunée de toutes les femmes.

HISTOIRE DE FLORE.

MOn pere, continua-t'elle, eſt cadet d'une Maiſon ancienne & très-illuſtre dans le Royaume : ſes parens le deſtinerent pour les armes, & ſon inclination ſe trouvoit d'accord avec l'intention de ſa famille. Dès l'âge de douze ans on l'envoya dans un Regiment d'Infanterie en qualité de Cadet, deux ans après on le fit Lieutenant ; ayant paſſé quelques mois dans ce petit grade, on lui acheta une Compagnie. Il étoit vaillant & même témeraire ; pluſieurs actions d'éclat l'avoient diſtingué de la foule des autres Officiers ; je pourrois vous en rapporter trois ou quatre circonſtances qui vous étonneroient ; mais ce n'eſt pas de ſa valeur dont je dois vous entretenir, c'eſt mon Hiſtoire que vous voulez ſçavoir :

ainsi je passerai légerement sur tout ce qui peut nous en écarter.

Mon pere aimoit le jeu avec fureur, je puis le dire ainsi sans blesser le respect que je lui dois, étant revenu aujourd'hui de cette passion; il en convient le premier. Dans les commencemens il fut heureux : le gain considérable qu'il fit le mit en état de briller, & de contenter le goût qu'il avoit pour la magnificence; mais comme ici bas tout est sujet aux vicissitudes, il éprouva à son tour que l'homme est fait pour les ressentir. On se flatte, on croit ratrapper ce bonheur, dont l'amorce étoit si douce, on ne se contente pas d'avoir perdu une somme qui dérange, on risque encore davantage, & les yeux ne sont dessillés que lors qu'on ne peut plus courir les hazards, c'est-à-dire, quand on n'a plus rien.

Voilà chere Emilie la fin ordinaire des joüeurs ; la Fortune ne leur rit que pour les attirer dans le précipice : non seulement cette passion est dangereuse, toutes les autres le sont aussi : l'amour par exemple, est la plus douce & la plus naturelle ; quel plaisir d'être aimé de l'objet qui plaît ! il faut avoir senti une veritable & mutuelle tendresse pour se le pouvoir figurer : eh bien après ces douceurs, quel désespoir ! quelle peine de se voir ravir tout d'un coup ce qu'on avoit de plus cher au monde ! qu'il seroit à souhaiter de pouvoir resister au penchant qui nous séduit ! Mon Dieu, que je serois heureuse si j'avois pu naître insensible.

Pardonnez-moi cette digression, elle m'a échappé : je lis dans vos yeux votre impatience, vous vous seriez bien passé de ma morale, je le sçai ; mais je ne puis

m'empêcher de vous dire encore, que nous ne devons être curieux des foiblesses d'autrui, que pour faire des réflexions utiles, & qui puissent nous empêcher de tomber dans les mêmes erreurs : je reviens à mon sujet.

Mon pere perdit donc son argent, ses bijoux, & moins dégoûté que piqué de son malheur, il emprunta cent loüis qui disparurent également que le reste. Catastrophe mortifiante ; mais necessaire, puisqu'elle lui fit connoître toute l'horreur de sa situation : après avoir fait une sérieuse attention sur l'état où il s'étoit vû, & celui où il se voyoit ; prenant son parti en homme sage, il se détermina à vivre de son revenu, sans tenter davantage le sort qui lui devenoit contraire : tout le Regiment fut étonné d'un si grand changement, il n'en cacha point la cause, ce qui l'exposa à de nou-

veaux aſſauts, tous ſes amis s'empreſſerent à l'envi pour qu'il reprît ſon premier train, le Colonel même lui offrit genereuſement ſa bourſe; mais ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe, rien ne put l'ébranler, la probité & l'honneur le firent s'arranger de façon qu'il paya ce qu'il devoit en peu de tems. Mon grand pere mourut quelques mois après ce retour de conduite, le partage des biens étant fait, mon pere ſe vit pour toute legitime deux mille livres de revenu, & ſa Compagnie; c'eſt peu de choſe pour un homme qui aime le faſte: auſſi, dégoûté du ſervice, & ne pouvant plus y figurer comme autrefois, il vint à Paris dans le deſſein de vendre ſa Compagnie, & de reſter dans cette ville: une Dame de ſes amies ſe mit en tête de le marier, elle connoiſſoit particulierement la veuve d'un Magiſtrat de Province

qui joüissoit de huit mille livres de rente ; elle n'avoit point d'enfans, tout cela paroissoit convenir parfaitement bien ; cette Dame en parla à mon pere, la proposition lui plut, son embarras étoit l'âge de la veuve, il le demanda ; on lui répondit vingt-six ans : autre question sur la figure ; fort belle, lui dit-on : tampis, reprit mon pere, belle, jeune & riche ; ce ne sera pas pour moi : oh ! vous doutez de tout, reprit cette bonne amie, sçachez Mr. l'Officier, que lorsqu'il s'agit de plaire on doit laisser le pyrronisme à côté : je m'abandonne à vous, dit-il, mais si je dois échoüer, ne vous mocquez pas du naufrage. Enfin ils se virent, la veuve charma, le Capitaine sçut plaire, on convient bientôt des formalités, quand l'essentiel est d'accord ; dans six semaines la connoissance, le contrat & le mariage se firent. Pour

couronner leur bonheur, l'année ſuivante ils eurent un fils tout aimable, & deux ans après je vis auſſi la lumiere : ma mere étoit charmée de ſes deux enfans, elle diſoit tous les jours qu'elle n'en ſouhaitoit pas davantage, ſes vœux furent exaucez, elle en reſta là; mon frere & moi composâmes toute sa famille. On nous éleva avec beaucoup de ſoin : mon frere a une vivacité & une pénétration rare, tous ſes Maîtres l'aimoient ; je tâchois à mon tour de mériter des loüanges ; cette émulation enchantoit mon pere & ſa femme; ſes enfans le rendoient, à ce qu'il diſoit hautement, le plus fortuné des hommes.

Vis-à-vis la maiſon où nous logions demeuroit M. le Marquis d'Ormont, il avoit deux fils qu'il chériſſoit tendrement : le hazard voulut qu'un de nos Maîtres d'exercices fût choiſi pour montrer

à ses enfans ; le recit avantageux que ce Maître fit de nous au Marquis d'Ormont lui donna envie de connoître mon pere, il saisit la premiere occasion qui se présenta pour le complimenter sur ses petits prodiges ; c'est ainsi qu'il nous nomma : la civilité fut reçuë avec toute la politesse possible : le Marquis pria mon pere de souffrir que ses fils eussent quelquefois la liberté de nous voir : il y consentit de la meilleure grace du monde, & dès le lendemain ces deux jeunes Cavaliers vinrent nous rendre visite présentez par le Marquis leur pere : tout se passa à merveille, mon pere & le Marquis se goûterent si bien l'un & l'autre qu'ils devinrent inséparables, nous mangions presque tous les jours ensemble, nous prenions nos leçons de même ; enfin nous ne nous quittions plus, nos humeurs & nos âges étoient parfaitement assortis.

Le Comte d'Ormont, c'eſt l'aîné de ces Meſſieurs, avoit quatorze ans, ſon cadet qu'on nommoit le Chevalier, treize, & mon frere douze: Je ſuis née douce & tranquille; mais quand j'étois avec les deux freres il regnoit dans toutes mes actions une vivacité, & un feu extraordinaire; ma mere s'en apperçut & n'en fut point allarmée, ces mouvemens lui paroiſſoient partir de cette émulation dont je vous ai parlé; ainſi loin de les blâmer, elle en reſſentoit une ſecrette joye. Nous vêcûmes trois ans dans cette aimable union. Croyez-vous que dans le cours d'un ſi long-tems, je ne ſentois pas le trait qui m'avoit bleſſé, je m'abandonnois au penchant qui m'entraînoit ſans le connoître, le feu qui m'animoit lorſque je voyois le Chevalier d'Ormont me paroiſſoit un pur effet de l'amitié que j'avois pour mon frere, qui me faiſoit ai-

mer tout ce qu'il cherissoit.

Voici, ma chere Emilie, voici le moment où je connus mes sentimens, & en même-tems ma foiblesse. J'étois un matin dans ma chambre occupée à étudier une cantate, lorsque mon frere entra brusquement avec le Comte d'Ormont; sçavez-vous ma sœur, me dit-il, que le Chevalier est très-mal? à ce mot tous mes sens se glacerent, je pâlis beaucoup, le Comte s'en apperçut, & me demanda si je me trouvois incommodée, : non, repliquai-je avec peine, & faisant tous mes efforts pour reprendre mes esprits; mais mon frere m'a effrayée, j'ai cru que M. le Chevalier alloit mourir; & comme j'ai eu l'honneur de le voir hier en parfaite santé, cette nouvelle inopinée m'a extrêmement surprise: le Comte me remercia de la part que je prenois à la maladie de son frere; il me raconta ensuite que sur

les neuf heures du ſoir il s'étoit plaint d'un grand mal de tête, qu'on l'avoit fait mettre au lit, qu'il avoit paſſé toute la nuit dans une grande agitation, & que le Medecin qu'on avoit envoyé chercher lui trouvoit une fiévre violente; je ne fis que plier les épaules avec un ah! mon Dieu, & faiſant une profonde réverence, je congediai le Comte, mon frere le ſuivit: reſtée ſeule, & n'ayant plus de ſpectateurs à craindre, je m'abandonnai à toute la douleur qui m'avoit ſaiſie, je pleurai amerement cette maladie ſubite, la crainte de ne revoir peut-être jamais le Chevalier que je trouvois ſi digne de mon eſtime me cauſoit des tranſports qui approchoient du deſeſpoir, ma mere étonnée de ce que je ne me rendois pas auprès d'elle à mon ordinaire, me fit appeller; nouvelle peine, je n'oſois paroître dans le deſordre où j'é-

tois, j'attendis un ſecond ordre; il vint, & je ne pûs alors me diſpenſer d'obéïr.

J'arrive auprès de ma mere, mon pere qui cauſoit avec elle, ayant jetté les yeux ſur moi, eh! que vous êtes changée, s'écria-t'il, pourquoi pleurez-vous, ma fille? il eſt aiſé de juger d'où partent ſes larmes, dit ma mere en me regardant à ſon tour, c'eſt la maladie du Chevalier d'Ormont. Oh! parbleu, repliqua mon pere, j'en ſuis très-fâché auſſi; mais après tout je ne veux pas qu'elle s'afflige de façon à n'être pas reconnoiſſable: que voulez-vous, lui dit ma mere, ces enfans ſont accoûtumez à ſe voir, je lui ſçai bon gré de la ſenſibilité qu'elle fait paroître, c'eſt une marque de la bonté de ſon cœur; vous tournez toûjours les choſes du beau côté, dit mon pere: Mademoiſelle, continua-t'il en me frappant ſur l'épaule,

ne vous amuſez plus à ſanglotter, fi donc, cela ſent l'enfant. Mon frere revint à midi de chez le Marquis d'Ormont, ma mere le tira à l'écart, ils parlerent quelque tems enſemble; j'en eus de l'inquiétude, & dès qu'elle fut éloignée, je m'approchai de mon frere, & je demandai tout bas, comment ſe portoit ſon ami, il n'y a point de changement, me dit-il, on eſpere que ce ne ſera rien: après le dîner ma mere dit qu'elle alloit voir le malade, il n'eſt pas neceſſaire, continua-t'elle, que ma fille y vienne avec moi, mon fils je vous laiſſe ici lui tenir compagnie.

J'aime mon frere infiniment, mais pour le coup j'aurois été plus contente de ſuivre ma mere que de reſter avec lui: ma ſœur, me dit-il, un moment après que nous fûmes ſeuls, vous me paroiſſez bien triſte: oüi, repris-je, depuis que j'ai appris le danger de votre

ami le Chevalier, j'ai un fond de mélancolie que je ne puis vaincre : il merite que vous le plaigniez, continua-t'il, il a pour vous une veritable eſtime, jamais il ne perd l'occaſion de vous loüer, & il m'a dit cent fois qu'il ne trouvoit rien de plus aimable que vous ; quelle perte, ma ſœur, s'il alloit mourir, je ne m'en conſolerois jamais, le Comte a de l'eſprit & de belles qualités, continua-t'il, mais quelle difference entre lui & le Chevalier, pour la bonté du cœur & du caractere. Vous ne m'aviez point parlé ſi ouvertement des deux freres, lui dis-je, mes ſentimens ſont ſemblables aux vôtres, je préfere aſſurement le cadet à l'aîné ; mais je vous explique peut-être trop librement ce que je penſe, mon pere s'eſt mocqué de ma triſteſſe, & la précaution de ma mere à vous entretenir lors que vous êtes venu de chez M. le Mar-

quis d'Ormont me fait croire qu'on veut me cacher ce qui se passe. Qu'elle idée! reprit mon frere, c'est vouloir s'allarmer mal à propos; si le pauvre garçon étoit en danger, ma douleur vous le découvriroit à l'instant. Ma mere rentra & nous dit qu'il n'y avoit rien à craindre: tout cela ne me satisfaisoit point, j'eusse voulu le voir & en juger par moi-même. Je passai la nuit la plus cruelle, mon esprit étoit occupé à trouver le moyen de m'échapper de la maison pour courir auprès du Chevalier, cela me paroissoit bien difficile, & je ne pouvois l'executer sans interesser dans cette démarche la femme de chambre de ma mere. Elle m'aimoit; je me déterminai à lui dire la résolution que j'avois prise, je me flatois qu'elle ne me seroit pas contraire, cette esperance me fit prendre un peu de repos.

Dès que je fus levée, je cher-

chai le moment de parler à la Vallier, (c'eſt le nom de cette femme de chambre,) ma mere ſortit pour quelques emplettes dont elle avoit beſoin, ainſi j'eus le loiſir de parler & d'être écoûtée ; la Vallier conſentit à me conduire chez le Marquis d'Ormont le lendemain à ſix heures du matin ; tout le monde étoit tranquille à cette heure dans le logis, & nous pouvions ſortir ſans craindre que mon pere & ma mere en euſſent aucune connoiſſance : ſi le jour me parut long, la nuit me ſembla éternelle ; l'attente de ce que l'on ſouhaite ardemment cauſe ces impatiences ; moins raiſonnables que les animaux, notre imagination nous emporte à deſirer que le tems paſſe auſſi promptement qu'elle, ſans ſonger que ce tems, ſi précieux pour nous, mene à la fin de toutes choſes.

Ma chambre étoit à côté de l'appartement

partement de ma mere, & une seconde porte conduisoit à celle de la Vallier. Dès que j'entendis cinq heures je me levai, & je fus doucement l'éveiller; son premier soin fut de compter une pendule qu'elle entendit sonner : ah ! ah ! Mademoiselle, il n'est pas encore tems, il faut, à ce que je vois, prendre garde à ce qu'on vous promet; peste vous n'oubliez rien en dormant : je ne répondis point à cette badinerie; enfin après m'être déguisée avec une de ses robbes, & une coëffe de taffetas noir qui me couvroit le visage, ajustement qu'elle ne put m'accommoder sans rire de tout son cœur; il est vrai que dans cet équipage je devois être comique, une robbe trop large d'un tiers, & trop longue d'un quart, les manches proportionnées au reste, des cornettes avancées sur le nez, avec une grande coëffe qui tomboit à la moitié du

dos, une figure délicate & enfantine faiſoit mouvoir tout ce grand volume d'un air ſi embarraſſé & ſi contraint que ma conductrice naturellement rieuſe outrée, comme le ſont preſque toutes ces filles, ne pouvoit me regarder faire un pas ſans l'accompagner d'éclats qui me déſoloient; après, dis-je, m'être déguiſée de la ſorte, nous arrivâmes heureuſement chez le Marquis: elle me conduiſit auprès du Chevalier par un petit eſcalier dérobé; elle connoiſſoit parfaitement toutes les iſſuës de cette maiſon. Une garde & un valet de chambre étoient auprès du malade; la Vallier approcha du lit la premiere, & tirant un peu le rideau, Monſieur, lui dit-elle, êtes-vous d'humeur de recevoir une viſite ſi matin? eh! bon jour, dit le Chevalier d'une voix foible, comment ſe porte Mademoiſelle de Reville; aſſez bien, reprit-elle; mais voici une perſonne

qui vous en inſtruira mieux que moi, avancez continua-t'elle, en me pouſſant à ſa place : j'écartai alors ce harnois qui m'offuſquoit ſi fort, ſans cela il ne m'auroit jamais reconnu : il fut d'abord étonné de ma biſarre décoration ; mais la joye de me voir l'emportant ſur la ſurpriſe, il s'aſſit dans ſon lit, me prit les mains, & me les preſſant avec tendreſſe, vous venez me rendre la vie, me dit-il tout bas, l'équipage où vous êtes, l'heure qu'il eſt me marque que vous venez ici de votre propre mouvement, votre preſence me comble de joye ; mais je vous l'avouerai, ſi je ne vous avois veuë qu'avec Madame votre mere, j'euſſe été bien ſatisfait ; ce diſcours m'embarraſſa, je ſentis toute la force du pas que je venois de faire, je l'aimois éperduement ; mais j'avois aſſez de jugement pour ſçavoir qu'une fille bien née doit diſ-

ſimuler ce qu'elle penſe dans ces occaſions ; le Chevalier inquiet de ma rêverie, & de ce que je ne lui répondois pas, me demanda ſi je me repentois de ce que j'avois fait; oüi ſans doute, repris je, je m'en repens, la façon dont vous m'avez remercié me fait craindre que vous n'alliez attribuer mon empreſſement à des ſentimens plus forts que ceux que l'eſtime inſpire ; vous vous tromperiez, Monſieur, & vous me feriez un ſenſible outrage : que vous êtes cruelle, dit-il, helas ! ſi je pouvois me flatter ſi facilement, je ne ſerois pas reduit dans l'état où vous me voyez ; je vous aime, continua-t'il, avec une vivacité extrême, je ne puis plus vous le cacher, l'amour & la timidité ont cauſé la maladie que je reſſens, je n'oſois m'expliquer, & je n'eſperois pas être aſſez heureux pour plaire ; ces deux mouvemens ſont bien oppo-

ſés à la préſomption dont vous me croyez capable ; vous rougiriez ſi je devois quelque choſe à votre cœur, je ſuis donc un malheureux, qui ne veux plus chercher que la mort. Il ſe laiſſa tomber ſur ſon oreiller en achevant ces mots, ſa pâleur, le deſeſpoir qu'il marquoit par des regards qu'il lançoit au Ciel avec une action touchante, la déclaration qu'il venoit de me faire dans un état où les plus fourbes ſont vrais, tout cela, dis-je, l'emporta ſur ma fierté, le combat étoit trop fort pour moi, je n'y pouvois pas reſiſter, je pris une de ſes mains que j'aroſai de mes larmes, je le priai de vivre & de rétablir ſa ſanté : à moins que vous ne me promettiez de m'aimer, reprit-il, je ne ferai point ce que vous voulez exiger de moi ; ah ! s'il ne tient qu'à cela, lui dis-je, vous ne mourrez pas ſi-tôt. La charmante réponſe pour un amant

véritablement épris, elle fut plus ſalutaire que les remedes de tous les Eſculapes enſemble, il m'en remercia par les expreſſions les plus tendres, & nous nous jurâmes enfin un amour, & une fidelité éternelle.

Je fus reprendre la Vallier, qui s'étoit retirée auprès de la cheminée, avec la garde & le valet de chambre. Nous ſortîmes par le même endroit où nous étions entrées, & nous retournâmes au logis ſans être apperçuës. Les termes les plus forts, ma chere Emilie, ne pourroient pas vous expliquer le plaiſir que goûte une ame tendre, lorſqu'elle ſe croit aimée de l'objet qui l'a renduë ſenſible ; figurez-vous donc, s'il vous eſt poſſible, l'heureuſe ſituation où j'étois lors qu'après m'être débaraſſée de l'attirail groteſque dont j'avois été obligée de me ſervir, je pûs tranquillement dans ma chambre reflèchir ſur tout ce qui venoit

de se passer ; une seule chose troubloit ma joye, c'étoit ces deux témoins de ma visite, la garde & le valet de chambre, je n'avois pas voulu en parler au Chevalier dans la crainte de lui causer de l'inquiétude, cependant je tremblois de peur que mon échapade ne vînt aux oreilles de mon pere, & de ma mere, je pensois comment je pourrois prévenir le coup, lorsque la Vallier me tira d'embarras, en m'assurant que le valet de chambre étoit tout dévoüé au Chevalier, qu'elle l'avoit instruit du mystere, & qu'il lui avoit juré qu'il ne le reveleroit à personne; pour la garde, continua-t'elle, ne vous connoît pas; il est vrai qu'elle ne m'avoit jamais vûë, repris-je, mais le Chevalier m'a nommé en demandant de mes nouvelles; oüi, dit-elle, mais je n'ai pas dit la voilà; ainsi cette femme à moins qu'elle n'ait le don de deviner, ne peut

pas sçavoir si vous êtes Mademoiselle de Reville ou non ; je le souhaite, repris-je : eh bien ! dit-elle, en m'interrompant, quand même ces gens là s'aviseroient de parler, qui pourroit les croire, ce ne seroit pas je vous en répond Madame votre mere ; Mademoiselle, continua-t'elle, quand les apparences sont pour nous, c'est un grand point, ce n'est pas tant la sagesse qu'on nous demande comme les dehors, tout gît à sçavoir gagner l'estime & la confiance du public, telle aujourd'hui a des intrigues dont on ne dit rien dans le monde, parce qu'on ne peut pas se l'imaginer, la raison, c'est que l'homme a beaucoup de peine à revenir de sa premiere prévention, au lieu qu'une personne qui ne sçaura pas observer toutes les bienséances, quoique sa conduite dans le fond soit irréprochable, perdra souvent sa réputation pour avoir ignoré

l'art d'attirer le préjugé favorable.

Ha ! ma chere Vallier, repris-je, reservés ce discours pour un autre tems, j'aj aujourd'hui trop d'affaires en tête ; j'en suis persuadée, reprit-elle, quand le cœur est pris la tête est terriblement occupée ; qu'entendez-vous, lui dis-je ; j'entens, repliqua-t'elle, ce qui est vrai, ce que je vois, & ce que je connois peut-être mieux que vous : tenez, Mademoiselle, vous aimez le Chevalier, il vous aime, avoüez-le moi, & comptez que je vous serai plus utile que vous ne pensez ; sa franchise, les complaisances qu'elle avoit toûjours eu pour moi méritoient l'aveu qu'elle me demandoit ; d'ailleurs il étoit de mon interêt de la gagner, ainsi sans me faire prier davantage je lui racontai la conversation que je venois d'avoir avec le Chevalier d'Ormont, & je lui peignis naturellement l'état present de mon ame.

Que je vous plains, dit-elle, lors que j'eus achevé de parler, helas! il a y long-tems que je prévois ce qui arrive aujourd'hui, il n'étoit pas possible que ces deux Cavaliers pussent vous voir avec tant de familiarité, sans que l'un ou l'autre devînt amoureux de vous. Madame votre mere qui connoît si bien tout ce que vous valez, a-t'elle pu penser que les autres eussent les yeux moins bons qu'elle? où s'est-elle imaginée que vous êtes née insensible? je vous l'avoüe, sa tranquillité m'étonne. De grace laissons les reflexions, repris-je, & n'allons point troubler par un avenir incertain, & qui sera peut-être heureux, la joye dont mon cœur est rempli; puisque le Chevalier d'Ormont m'aime, je n'ai rien à souhaiter, & je ne dois rien craindre; je le désire, dit-elle, & Dieu veüille exaucer les vœux que je lui fais pour votre bonheur.

Je fus souhaiter le bon jour à ma mere, & je remarquai qu'elle m'examinoit avec une attention extraordinaire, cela me fit changer de couleur deux ou trois fois; mais je fus bien plus embarrassée par ce qu'elle dit ensuite; elle avoit envoyé sçavoir des nouvelles du Chevalier; le Laquais vint lui dire qu'il se portoit beaucoup mieux, & que le Medecin venoit d'assurer Monsieur le Marquis son pere qu'il n'y avoit plus de danger; j'en suis ravie, reprit ma mere, hier il étoit fort mal, & j'en redoutois la suite: ce changement est prompt & heureux, qu'en pensez-vous ma fille, continua-t'elle, en me regardant d'un air malin? Madame, lui dis-je, comme j'ai ignoré que la maladie de M. le Chevalier fût si dangereuse, je n'en ai pas eu la même surprise que vous: on vous l'avoit caché, dit-elle, pour vous épargner des pleurs, on parle du

péril avec plaiſir quand on n'a plus lieu de le craindre, ainſi on peut vous dire à preſent qu'il a été à l'extrémité ; je veux vous mener le voir tantôt, votre vûë fera la convaleſcence entiere.

Mon frere entra dans ce moment ; ſçavez-vous, lui dit ma mere, que votre ami eſt reſſuſcité ? oüi Madame, reprit-il, il n'a preſque plus de fiévre, le Medecin a été étonné d'un changement ſi ſubit : oh ! dit ma mere en me lançant un coup d'œil vif, c'eſt qu'il ne connoît pas tous les faiſeurs de miracles ; mon frere prit cette réponſe pour une ſimple plaiſanterie, & n'y fit point attention ; mais moi je ſentis toute la force de l'expreſſion, je crus que la Vallier m'avoit trahie, cette idée me jettoit dans une diſtraction & un trouble extrême, mon frere s'apperçut de l'altération, & m'en fit des reproches, diſant que

je devois participer à la joye que toute ma famille ressentoit de la guerison du Chevalier d'Ormont; je lui repetai à peu près ce que j'avois dit à ma mere lorsqu'elle m'avoit demandé ce que je pensois de cette nouvelle, & j'y mêlai à mon tour un reproche sur sa dissimulation. Ma mere voulut sçavoir le sujet de notre contestation, mon frere le lui expliqua; vous devriez, me dit-elle, le remercier, au lieu de vous plaindre, l'amitié qu'il a pour vous le forçoit à se taire, il lui en coûtoit assez pour se contraindre; mais il n'est plus question de cela, continua-t'elle, tout va bien mes enfans, ainsi n'en parlez pas davantage.

Après le dîner, elle me mena effectivement chez M. le Marquis d'Ormont, nous montâmes à la chambre du malade: M. le Chevalier, lui dit ma mere, ma fille vient aussi vous marquer la joye

qu'elle a de votre retour de ſanté, vous nous avez bien allarmez ; il la remercia dans les termes les plus ſoumis, & les plus reſpectueux ; il me pria de m'approcher, j'heſitai, je regardai ma mere, qui me fit un ſigne qui me le permettoit, je lui donnai ma main qu'il baiſa tendrement : ce tranſport me déplut, & me fit rougir de colere : pardonnez Mademoiſelle, me dit-il, ma temerité, plus la reconnoiſſance eſt forte, moins on trouve d'expreſſions pour la marquer ; je ſuis de ce nombre, & je n'ai vû que cette action qui put ſuppléer au défaut de ma langue ; l'excuſe fit rire le Marquis & ma mere ; cela me raſſura, & mes regards lui apprirent que ce mouvement paſſionné ne m'avoit piquée que parce qu'il n'avoit pas été caché.

La ſanté du Chevalier ſe rétablit parfaitement, dans ſix jours il fut en état de ſortir : ſon pre-

mier ſoin après avoir rendu grace à Dieu fut de venir remercier Mr. & Madame de Reville de leurs attentions ; l'un & l'autre l'aimoient infiniment, ils furent charmez de le voir & le comblerent de careſſes. J'étois ravie, tout ſembloit répondre à mes deſirs ; aimée de celui que j'adorois, & cet objet ſi cher étoit eſtimé de toute ma famille, il nous étoit permis de nous voir tous les jours : eſt-t'il un état plus heureux qu'étoit le mien alors ? non ſans doute, mais je l'ai payé cherement.

Je vous ai déja dit que la façon dont ma mere m'avoit parlé le jour que je m'échappai pour aller voir le Chevalier d'Ormont m'avoit fait accuſer la Vallier de trahiſon, je ne lui parlois plus qu'avec froideur ; elle étoit fine, ainſi elle démêla bientôt ce que je penſois ſur ſon compte ; elle laiſſa paſſer ma mauvaiſe humeur, ne m'en

demanda point le ſujet, & ne me dit rien du Chevalier; cette conduite me ſurprenoit; mais une explication que j'eus avec ma mere me dévoila ce cahos.

Le lendemain que Mr. le Chevalier d'Ormont étoit venu nous voir pour la premiere fois depuis ſa convaleſcence, ma mere me fit appeller à huit heures du matin, elle étoit ſeule dans ſa chambre, & elle m'ordonna de fermer la porte ſur nous: cette façon myſterieuſe me frappa, c'étoit le prélude d'une converſation extraordinaire, & dont le recit, ma chere Emilie, va vous ſurprendre.

Ma fille, me dit-elle, avec une bonté charmante, j'ai deux choſes à vous propoſer; me voulez-vous pour amie, ou me voulez-vous pour mere? choiſiſſez. L'un & l'autre me ſont précieux, Madame, lui dis-je, ne les ſéparez pas; pardonnez moi, reprit-elle, il faut

les diſtinguer, vous me devez le jour, c'eſt une obligation naturelle, la naiſſance n'eſt pas le plus ſûr lien des cœurs, mille exemples prouvent ce que je vous dis, ainſi décidez: ſi vous me parlez avec ſincerité, je ſerai votre amie, ſi vous diſſimulez, j'uſerai de l'autorité que me donnent ſur vous les loix divines & humaines. J'attends avec impatience, lui dis-je un peu troublée, que vous daigniez m'apprendre de quoi il s'agit, je vous promets, Madame, de ne vous rien déguiſer, trop heureuſe de pouvoir vous marquer, par ce que vous exigez de moi, mon reſpect & ma parfaite obéïſſance; nous l'allons voir, dit-elle; écoutez, le Chevalier d'Ormont vous aime; ces mots me firent faire un mouvement qui marquoit ma ſurpriſe; ne m'interrompez point, continua-t'elle, je me ſuis apperçue de l'amour qu'il a pour vous, je veux ſeulement

que vous m'avouyez s'il vous l'a déclaré, & quels ſont vos ſentimens pour lui.

Le trouble qui m'agitoit quand j'entendis ce diſcours ne pourroit jamais ſe dépeindre, j'heſitai un moment ſur la reponſe que je devois faire, tantôt je craignois que la douceur de ma mere ne fût un appas pour me faire donner dans le piege, d'un autre côté la bonté de ſon caractere, & la tendreſſe qu'elle m'avoit toûjours témoignée me raſſuroient; je me déterminai enfin à l'aveu de ma foibleſſe, ſi par là j'attirois ſa colere, du moins je pouvois me flatter qu'elle me ſçauroit gré de ma ſoumiſſion à ſes ordres, je me jettai à ſes pieds toute éplorée, & je lui fis le recit de ma viſite au Chevalier, de l'amour qu'il m'avoit fait paroître dans ce moment, de ma réponſe & du ſerment que nous nous étions faits l'un & l'autre de nous

aimer jusqu'au tombeau.

Elle me releva, m'embrassa & me dit d'essuyer mes larmes : je connois à present toute la bonté de votre ame, continua-t'elle, votre sincerité me charme, & je vous donne avec mon amitié toute mon estime : vous avez bien fait de ne me rien déguiser, j'étois instruite de tout, la Vallier est une fille prudente, & qui n'auroit jamais osé faciliter la démarche que vous avez faite, sans avoir eu ma permission, elle vint m'apprendre ce que vous exigiez d'elle, je lui dis de vous satisfaire, & de tâcher d'attirer votre confiance ; elle a réussi, j'ai sçu ce que vous pensiez par elle, & c'étoit moi qui la faisois parler, mais cette connoissance ne me satisfaisoit point, je voulois vous arracher votre secret, & le devoir à votre cœur.

Vous possedez, ma fille, les qualitez qui rendent une personne

aimable ; mais vous êtes à ce que je vois née un peu trop tendre, ce penchant joint à un âge si peu avancé, jette souvent dans des précipices dont on a bien de la peine à resister ; si vous vous étiez adressée à une autre fille moins sage que la Vallier, à quel danger vous exposiez-vous : malgré les sentimens que l'éducation & votre naissance vous inspirent, une confidente étourdie & indiscrete vous auroit menée plus loin que vous ne pensiez : je puis trouver dans l'Histoire des exemples sensibles de ce que je vous dis : une Julie fille du plus grand Empereur du monde, belle, spirituelle, doüée des plus rares avantages de la nature avec tous les agrémens que l'art y peut ajoûter ; cette Princesse, dis-je, après avoir fait l'ornement de son siecle, tombe par ses dereglemens dans l'opprobre, & l'horreur, sa passion l'aveugloit si fort qu'elle

faiſoit trophée de ſes crimes, & les nombroit par des couronnes qu'elle mettoit à une ſtatuë de Marſias qui étoit dans une place publique de Rome, ainſi le peuple tous les jours ſçavoit ce qu'avoit fait cette impudique.

Pour Meſſaline je n'en parlerai point, ſa memoire eſt trop odieuſe; abandonnée de tout le monde, elle fut obligée de ſe ſervir d'un tombereau pour aller au-devant de ſon époux; triſte reduit pour une Imperatrice devant qui tout fléchiſſoit deux jours avant ſa diſgrace.

Une Fauſtine femme de Conſtantin le Grand ſuccombe à des deſirs inceſtueux, & trouvant le fils de ſon mari trop ſage, elle l'accuſe du crime qu'il a refuſé de commettre, & porte un pere credule au meurtre de ſon enfant innocent.

Mais ſans aller foüiller chez les anciens, un âge moins reculé nous

offre un ſujet ſemblable ; Marguerite de Valois fille de France, & femme d'Henri IV. par ſes galanteries & ſa mauvaiſe conduite fut obligée de ceder le Trône qui lui appartenoit à une Princeſſe étrangere qui meritoit mieux, il eſt vrai, de l'occuper qu'elle qui ne faiſoit que le deshonorer.

Vous jugez bien, Flore, continua ma mere, que je ne vous cite ces traits, que pour en tirer des reflexions utiles pour vous.

Si Julie fille d'Auguſte avoit eu pour confidente des femmes auſſi ſages que la Vallier, penſez-vous qu'elle eût oſé pouſſer l'inſolence à ces derniers excès, ſi ſon mauvais penchant l'avoit entraînée, malgré les avis contraires, du moins l'Empereur n'eût pas appris ſi tard le déſordre de ſa famille : les choſes étoient portées ſi loin lorſqu'il en fut informé qu'il ne put ſe diſpenſer de punir rigoureuſe-

ment l'heritiere unique de ſa fortune & de ſa grandeur : elle fut releguée dans une Iſle déſerte, où le mari plus cruel que le pere la laiſſa mourir de faim.

Si Meſſaline avoit trouvé des ames aſſez fermes pour lui repreſenter les malheurs qu'elle s'attireroit indubitablement, croyez-vous que la crainte ne l'eût pas retenue ?

Pour Fauſtine je ne me ſouviens pas bien ſi elle confia ſon amour à quelqu'un, les remords dont elle fut tourmentée, & la mort qui les ſuivit ont aſſez expié ſon crime.

Si Marguerite de Valois n'avoit pas trouvé des domeſtiques faciles, eût-elle pu ménager tant de galanteries differentes, ces ames baſſes & ſerviles la flattoient, la loüoient, tandis qu'elle ſe rendoit la femme la plus mépriſable de ſon Royaume.

Conſiderez, ma fille, le mal-

heur de ces Princesses, l'amour a causé seul leurs emportemens, & la tragique fin qui devoit en être le fruit. On ne parvient à l'excès que par dégrez ; je le repete encore, si dès la premiere foiblesse des confidens vertueux leur eussent remontré vivement leur devoir, je suis persuadée que leurs noms seroient aujourd'hui aussi reverez qu'ils sont odieux.

Ce que je viens de vous dire suffit pour vous faire sentir combien il est difficile de trouver des amis qui nous soient veritablement attachés, & qui nous guident dans le chemin de la vertu.

Je veux donc desormais être la seule à qui vous puissiez découvrir votre ame ; ma façon de penser est rare pour une mere, je l'avouë ; mais je n'en rougirai pas : vous m'êtes chere, je dois vous conserver, si je n'envisage plus de bonheur qu'autant que mes enfans

fans feront heureux ; c'eſt donc à moi de les condui e, la hauteur & l'aigreur rebute, les manieres trop dures que preſque toutes ces meres croyent devoir affecter, ſont ſouvent la premiere cauſe des travers que prennent les enfans ; il eſt quantité de jeunes perſonnes qui donnent dans un commerce galant par le ſeul plaiſir de dupper celles qui les gardent avec trop de ſeverité : promettez-moi, ma fille, continua-t'elle en me tendant la main, promettez-moi une franchiſe entiere : je ne condamne point votre tendreſſe, le Chevalier d'Ormont en eſt digne, je l'aime comme mon fils, ſi le Ciel exauce mes vœux, il le ſera un jour en devenant votre époux.

Je m'apperçois ma chere Emilie que ce recit vous touche, une mere parler avec tant de bonté, & qui veut devenir confidente de ſa fille, eſt quelque choſe d'éton-

nant ; ce beau caractere ne s'est jamais démenti, sa douceur, & sa complaisance ont toûjours été égalles, si je survis à mon malheur, c'est à ses soins que j'en suis redevable, vous l'apprendrez par ce qui me reste à vous dire.

Les façons de ma mere étoient trop engageantes pour n'y pas repondre avec toute la sensibilité d'un cœur né reconnoissant, mes caresses qu'elle recevoit toûjours avec tant de joye en furent les premieres marques, & ma sincerité lui en prouva la continuation.

Loin de gronder la Vallier je la louai de sa prudence. Cette fille joint à un grand enjouëment toute la candeur & le jugement possible, elle me fit sentir par des comparaisons adroites la préference que Madame de Reville méritoit sur presque toutes les autres femmes. Ses discours, je dois l'avoüer, contribuerent à m'affermir dans la

résolution que j'avois prise de ne plus rien dissimuler à une mere si bonne & si tendre.

Nos peres, dont cette maladie avoit dérangé la societé, reprirent bientôt leur premiere façon de vivre, même union, même liberté, sûre du cœur de mon amant, la facilité de nous entretenir sans contrainte, les moments précieux que ma mere avoit la bonté elle-même de nous ménager, en un mot tout sembloit conspirer à mon bonheur, lorsque la jalousie, ce poison fatal que l'enfer a répandu sur la terre pour troubler le repos des humains, cette malheureuse passion, dis-je, vint troubler l'aimable tranquillité dont nous joüissions.

Quoique nous nous vissions tous les jours M. le Marquis d'Ormont menoit ses fils dans des compagnies qui nous étoient inconnuës; mais comme cette chere famille nous

aimoit infiniment, ils parloient souvent de nous dans des maisons étrangeres où ils se trouvoient. Un jour ces Messieurs étant allez chez une Comtesse où le jeu assembloit quantité de personnes, la conversation tomba sur la musique, le Marquis ne manqua pas de parler de moi, & de me citer pour sçavante en cette science : le Baron Durlac écouta attentivement ce que disoit le Marquis, les loüanges qu'il me prodiguoit piquerent sa curiosité, il eut envie de me voir, & le marqua avec empressement ; Mr. le Marquis d'Ormont lui promit obligeamment de l'amener au logis, persuadé que tous ceux qu'il presenteroit seroient bien reçus de mon pere & de ma mere : d'ailleurs c'est un homme de qualité fort riche, ils se voyoient souvent chez la Comtesse, toutes ces raisons jointes à sa politesse l'engageoient à le satisfaire.

Il nous prévint cependant auparavant, & nous demanda ſi cette nouvelle connoiſſance ne nous déplairoit pas ; on lui repondit qu'il ſuffiſoit que ce Cavalier fût connu de lui, pour le recevoir avec plaiſir ; ce compliment fut écouté avec differens mouvemens : ſi le Marquis d'Oru.ont, & le Comte ſon fils en eurent de la joye, le Chevalier en conçut du deſeſpoir, le Baron Durlac lui déplaiſoit depuis long-tems. Il eſt ſouvent des antipathies dont on n'eſt pas les maîtres, & qui paroiſſent même injuſtes ; mais pour le coup celle que le Chevalier reſſentoit étoit plus legitime, ou pour mieux dire un preſſentiment ſecret de ce qui devoit lui arriver.

Dans le portrait que le Marquis nous fit du Baron, il n'oublia pas la drapperie d'homme à bonne fortune ; il ſe donne pour tel, diſoit-il, je m'en rapporte à lui, c'eſt

BIBLIOTHEQUE ROYALE I

un conteur de fleurettes, & Mademoiselle de Reville aura demain plus d'encens qu'elle n'en a eu de sa vie; elle en merite infiniment, nous en convenons tous; mais si sa modestie s'oppose à celui que nous serions charmez de lui donner, comment pourra-t'elle en souffrir la profusion : pourvu que la fumée ne me suffoque point, repris-je, je tâcherai de la supporter; nous verrons cela, dit-il; je m'en fais déja d'avance une veritable comedie; Mademoiselle, reprit le Chevalier, est au-dessus de ces impertinentes flatteries, tous ces hiperboliques ne plaisent qu'à des esprits extrêmement bornés, elle est distinguée de ce nombre, ainsi les fadaises ne seront jamais le moyen de lui plaire; franchement mon pere, continua-t'il, en adressant la parole au Marquis, je ne conçois pas votre idée, de vouloir lier à notre societé un pareil

extravagant; l'épithette déplut au Marquis, un regard ſevere ſuivi d'un taiſez-vous, lui impoſa ſilence: ma mere attentive à tout, détournant adroitement la converſation, fit parler d'autres choſes.

Enfin le Baron Durlac vint nous voir accompagné du Marquis & de ſes fils qui lui ſervoient d'introducteurs, on n'oublia pas les civilités que l'uſage du monde enſeigne ſi parfaitement, accompagné de cet air libre que Paris ſemble ſeul inſpirer, & qu'on ne peut imiter ailleurs; il fallut faire briller les talens dont on m'avoit vanté, je touchai du clavecin, je chantai, & j'eus le bonheur d'executer l'un & l'autre au gré du Baron, les applaudiſſemens ne furent pas ménagez; mais je dois lui rendre juſtice, le portrait avoit été outré, les complimens qu'il me fit furent tournez avec eſprit & diſcernement.

Dès que Mr. Durlac fut ſorti chacun dit ce qu'il penſoit comme il eſt ordinaire en ces occaſions, les uns loüerent ſa taille qu'il a fort bien priſe, les autres raillerent ce jarret tendu extraordinairement, cette façon de marcher quelquefois à petits ſauts, ce tour de tête derriere l'épaule; en un mot ces manieres affectées des petits-maîtres, dont le Baron, il eſt vrai, eſt un peu coëffé; tous convinrent que ſa converſation eſt legere, ſpirituelle, & amuſante; le Chevalier lui-même en demeura d'accord, il avoit trop bien badiné le ridicule pour avoüer du moins ce qu'il y avoit de bon.

Voilà donc une nouvelle connoiſſance qui devient des plus aſſiduë, la muſique en fut la premiere cauſe, & une malheureuſe plaiſanterie produiſit des effets contraires à mes ſouhaits, & dont j'aurai lieu de me repentir toute ma vie.

Je vous ai déja dit que le Baron Durlac faiſoit l'homme à bonne fortune, c'étoit alors un de ſes foibles, peut-être que ſa derniere paſſion l'a déſabuſé ; c'eſt ce que j'ignore. La Comteſſe dont je vous ai parlé chez qui le Baron avoit vû le Marquis d'Ormont charmée du recit qu'il lui fit de nous, vint auſſi rendre viſite à ma mere : cette femme eſt aimable, polie, elle ne reçoit chez elle qu'un nombre de perſonnes choiſies, elle aime le jeu, mais ſans paſſion ; tout ce qu'on peut lui reprocher c'eſt d'être trop coquette.

Un jour étant tous raſſemblez chez la Comteſſe, le Marquis, ſes fils, le Baron, & pluſieurs Dames, une d'elles, jeune & belle, & la derniere à qui Mr. Durlac donnoit alors la préférence, ſe mit à le railler ſur ſes infidelités, diſant qu'on ne pouvoit ſe fier à lui, qu'il perdoit un tems auprès d'elle qu'il

employeroit mieux ailleurs, parce qu'elle ne le croiroit jamais; la converſation s'anima, le Baron ſe deffendit agréablement, lorſqu'une Dame qui n'avoit point encore parlé, dit qu'on faiſoit injuſtice à Mr. Durlac, qu'elle avoit euë cependant une ſemaine ſes adulations, qu'ainſi une pareille conſtance meritoit le titre de ſolidité que la Compagnie vouloit lui diſputer; ce raiſonnement folâtre nous réjoüit infiniment. Mr. repris-je, en parlant au Baron, ces Dames vous font un crime de les aimer toutes; eh bien, attachez-vous à une ſeule, c'eſt le moyen de les faire taire, la honte qu'elles auront de n'avoir pû vous fixer étouffera leurs plaiſanteries. Mademoiſelle, me dit-il, en me regardant tendrement, je ferai l'uſage que je dois d'un ſi bon conſeil; je prévois, reprit le Marquis, que l'eſſai de conſtance que Mr. Durlac

veut faire regardera Mademoiselle de Reville. Presque toûjours en conseillant on se caracterise, ainsi nous pouvons conjecturer qu'elle sent des dispositions opposées à la legereté de son sexe. Sa beauté & sa façon de penser composent un tout adorable, capable du moins je le crois, de fixer l'homme du monde le plus volage ; je suis très-persuadé de ce que vous dites, Mr. le Marquis, reprit le Baron ; mais si Mademoiselle fait ce changement, aurai-je l'audace de l'expliquer ; oh ! dit le Marquis, un conteur bannal tel qu'on vous reproche d'être, ne manque jamais de hardiesse : j'en conviens, repliqua le Baron, pour les amourettes ; mais une veritable passion en changeant le cœur, change les façons.

Le Chevalier d'Ormont à qui ce jeu ne plaisoit pas, dit que les tables étoient rangées, & que Ma-

dame la Comteſſe aimoit mieux les cartes que la diſpute ; la Comteſſe gronda le Chevalier, diſant qu'il la faiſoit parler contre la politeſſe : nouveau differend, nouvelles badineries : le Chevalier ſatisfait d'avoir rompu la converſation ſe démêla le mieux qu'il put de la querelle ; elle finit enfin par le jeu, où toute la Compagnie prit place, excepté le Chevalier & moi, preſque toûjours de ces aſſemblées nous reſtions les ſpectateurs.

J'étois aſſiſe auprès de ma mere, & le Chevalier étoit appuyé ſur une chaiſe vis-à-vis de moi ; je remarquai dans ſes yeux une inquiétude qui me toucha, je lui fis ſigne d'approcher, il vint d'un air indolent & contraint ; qu'avez-vous, lui dis-je à demi-bas, vous me paroiſſez rêveur ; je penſois, reprit il, que je vais avoir un rival : un rival, repliquai-je en

riant, nommez-le moi, je vous prie, ce nouvel esclave flatte déja ma vanité: ne badinez point, me dit-il, le sujet ne deviendra peut-être que trop serieux pour nous, tout me présage que le Baron Durlac va devenir votre Amant, il est riche & maître de son sort; s'il se déclare à Mr. votre pere, je vous perdrai, charmante Flore, votre respect & votre obéïssance l'emporteront sur une tendresse que vous m'avez promise éternelle, je vous perdrai encore une fois, & dans mon malheur je n'aurai pas la satisfaction de pouvoir vous accuser d'injustice. Vous prenez plaisir à vous allarmer, repris-je, ce que vous craignez n'arrivera point, je vous aime, vous le sçavez, laissez à mon cœur le soin de se conserver à celui qui le possede; supposé que mon pere voulût un jour user de rigueur & me contraindre, ma main ne trahira jamais mes senti-

mens, un Cloître seroit mon asile, & j'y resterois plûtôt toute ma vie, que de me donner à un autre qu'à vous ; tout cela fut dit si bas, que personne ne put nous entendre, ma réponse calma le Chevalier, & lui redonna sa gayeté naturelle.

Nous passâmes encore six mois agréablement, Mr. Durlac agissoit avec tant de circonspection que ses visites, quoiqu'assiduës, ne donnoient plus le même ombrage au Chevalier, il étoit sûr de ma tendresse, & notre intelligence étoit d'autant plus charmante que tout le monde l'ignoroit, la personne dont j'aurois pû redouter la pénétration étoit celle-là même qui me procuroit toutes les douceurs que je pouvois desirer ; cette chere mere, car c'est d'elle dont je veux parler, me disoit quelquefois, avoüez, ma fille, que je vous tiens bien ma parole, & que je suis une

bonne amie, je lui repondois que j'étois pénétrée de ſes bontés, & qu'en revanche j'executois auſſi tout ce que je lui avois promis, puiſque je n'avois rien de caché pour elle; tant mieux, diſoit Madame de Reville, continuez, & vous ne vous en repentirez pas. Un jour que nous avions eu une converſation preſque ſemblable à celle que je viens de vous repeter, on vint annoncer le Baron Durlac; après le premier compliment, il s'approcha de ma mere, & lui parla tout bas; ma fille, me dit-elle, paſſés dans votre chambre, j'ai affaire avec Monſieur: je me retirai ſans répliquer, & je reſtai plus d'une heure dans des agitations differentes, un ſi long entretien m'étonnoit; j'avois beau penſer, je ne pouvois deviner ce que ce pouvoit être; enfin on me tira de peine en venant me dire que ma mere me demandoit, j'y volai.

Approchés, me dit Madame de Reville, j'ai des nouvelles à vous apprendre, Mr. Durlac veut être votre époux; juste Dieu, que me dites-vous, Madame, m'écriai je, qu'avez-vous répondu? Je n'ai rien promis, me dit-elle, mais je n'ai pû me dispenser de le remercier de façon à lui donner de l'esperance; ah! ma mere, m'abandonnez-vous, repris je les larmes aux yeux, non mon enfant, dit-elle, je suis toûjours la même pour vous; mais comment faire: la proposition du Baron vous est si avantageuse, que je ne vois aucune apparence que votre pere le refuse, en le flattant nous gagnons du tems, c'est beaucoup, je vous conseille d'avoir pour lui des manieres engageantes, ce sera le moyen de le mener loin; le Chevalier, repris-je, est si jaloux que je n'oserois suivre cet avis; il faut l'instruire de tout ceci, dit ma mere, son interêt l'engage

à diſſimuler, & à écouter la prudence: raſſurez-le, dites-lui que je ne negligerai rien pour rompre ce mariage, pourvû qu'il obſerve une conduite menagée plus attentivement que jamais; j'ai dit au Baron de ne point s'expliquer avec Mr. de Reville que je n'euſſe auparavant tâté vos diſpoſitions, il a approuvé mon ſentiment, & m'a aſſurée en ſortant qu'il ne parleroit point ſans ma permiſſion: je penſe une choſe, votre frere vous aime, il eſt lié d'une amitié parfaite avec votre amant, ſi je lui découvrois nos vûës & nos deſſeins, je crois qu'il nous ſeroit d'un grand ſecours; il y a long-tems, repris-je, que le Chevalier a envie d'ouvrir ſon cœur à mon frere, il m'en a parlé plus d'une fois; mais je m'y ſuis toûjours oppoſée, vous vouliez être ſeule ma confidente; car je ne compte plus l'aveu que j'ai fait à la Vallier, depuis qu'elle

m'a remiſe entre vos mains, elle ne s'eſt plus mêlée de mes affaires; oh! cette fille n'eſt point de trop, dit-elle, j'en répond, juſqu'à preſent nous n'avions pas beſoin de votre frere, il a mille qualités aimables; mais il eſt jeune & folâtre, la vivacité fait ſouvent échapper un mot préjudiciable aux interêts de nos amis, c'eſt ce que je craignois de lui; autre tems, autres ſentimens: il s'agit aujourd'hui de conduire un projet ſerieux & de conſequence pour vous & pour ſon ami, ce motif eſt puiſſant, & lui ôtera l'envie de rire; il me vient encore une idée, il vaut mieux que ce ſoit le Chevalier qui parle à mon fils le premier, ſon ami affligé le touchera plus que ne feroient mes diſcours: Voilà, ma fille, tout ce que nous pouvons faire à preſent, l'avenir nous offrira ſans doute quelqu'autre expedient pour nous tirer d'embarras.

Le Chevalier vint après le dîner pour étudier avec moi un morceau de musique qui nous avoit paru difficile & beau, ce Cavalier, accompagnoit parfaitement bien de la basse de viole ; j'ai de la voix & je touche assez joliment le clavecin, ces talens avoient inspiré à nos peres de donner une fois la semaine de petits concerts, les plus fameux Maîtres de Paris s'y trouvoient quelquefois, ainsi pour ne pas paroître escoliers, nous repetions ensemble les endroits dont l'execution nous sembloit douteuse ; à cette envie de briller, il se mêloit encore un interêt plus pressant, ces moments destinez à l'étude nous procuroient toûjours des tête-à-tête qu'il nous eût été difficile de trouver sans ce prétexte. Nos essais se faisoient dans la chambre de ma mere, elle avoit un cabinet de plein-pied où elle se retiroit à lire, & nous laissoit par là

toute la liberté de nous entretenir.

Le Chevalier se rendit donc sur les trois heures au logis, croyant y passer comme à l'ordinaire des instants qu'il me disoit être les plus doux de sa vie ; la tristesse qu'il remarqua sur mon visage lui fit pressentir une partie de la verité : je ne sçai que penser, me dit-il quand nous fûmes seuls, la mélancolie où je vous vois me cause une inquiétude mortelle, voudroit-on enlever à mon amour ma chere Flore, ne me déguisez rien : je n'ai point dessein de vous taire, repris-je, le sujet qui m'allarme ; helas ! vous l'avez dit on veut nous separer : je ne pûs prononcer ces mots sans les accompagner de mes larmes ; apprenez-moi donc, me dit-il, toute ma disgrace, vous m'en dites trop pour mon repos, cependant je souhaite une plus longue explication : je lui racontai le compli-

ment que Mr. Durlac avoit fait à ma mere, les ménagemens qu'elle avoit eu pour lui, les raisons qui l'y avoient engagée, le dessein qu'elle formoit de rompre cette affaire, la conduite qu'il falloit tenir pour en venir à bout, & la confidence qu'il devoit faire à mon frere, & de notre amour & du mariage proposé; il m'écouta sans m'interrompre; mais je lisois dans ses yeux tout son desespoir: je vous l'avois prédit, s'écria-t'il, souvenez-vous de ce jour fatal où vous exhortâtes le Baron à la constance, un mouvement secret m'annonça alors qu'il alloit devenir mon rival, vous traitâtes ma crainte d'illusion & de foiblesse; souvenez vous aussi que rien ne pût me rassurer que la promesse que vous me fîtes de vous conserver au plus fidel de tous les hommes: oüi je vous l'ai promis, lui dis-je, & je vous le repete encore, je désobéïrai, je fuirai l'au-

torité paternelle plûtôt que d'épouser un autre que vous ; ma mere est pour nous, sa prudence nous tirera de peine, mon frere ne nous sera pas inutile, son amitié pour vous, & sa tendresse pour moi, l'engageront à nous rendre service ; mais quand ma mere & mon frere nous abandonneroient, mon amour seul me feroit surmonter les plus grands obstacles ; se jetter à mes genoux, me baiser les mains avec transport fut la premiere marque de sa reconnoissance, ses soupirs, quelques larmes échappées me prouvoient d'une maniere sensible, combien il étoit touché des sentimens que je venois de lui faire paroître ; l'amour a une éloquence muette par les yeux, il en dit davantage que le discours le plus fleuri ne pourroit en faire entendre ; revenus de ce saisissement, nous prîmes l'un & l'autre des mesures sur la conduite que

nous devions tenir, afin d'empêcher Mr. Durlac de pénetrer jamais notre ſecret.

Le Chevalier déclara à mon frere notre mutuelle tendreſſe, & le danger qui nous menaçoit, il mêla à ce recit des expreſſions ſi touchantes que mon frere en fut attendri, il voyoit dans le déſeſpoir ſon ami le plus intime, & cet ami n'étoit malheureux que par ce qu'il aimoit & étoit aimé d'une ſœur qu'il eſtimoit : il ne balança pas un moment ; Chevalier, lui dit il, le feu dont vous brûlez pour Flore me cauſe une veritable joye, je ſuis charmé qu'elle ſoit ſenſible à l'amour du plus aimable de tous les hommes ; ſon choix me paroît ſi beau qu'elle m'en devient encore plus chere ; mais le noir chagrin où je vous vois m'étonne, vous êtes aimé, ma mere approuve votre paſſion, que craignez vous ? tout, reprit le Chevalier, Mada-

me de Reville n'eſt pas la maîtreſ-ſe du ſort de ſa fille, elle dépend d'un pere qui n'aura pas les mêmes bontez pour nous, le Baron Durlac eſt beaucoup plus riche que moi, trente mille livres de rentes, dont il joüit me font trembler, Mr. de Reville regardera ce mariage comme un coup du ciel en faveur de ſa famille, croyez qu'il ne s'amuſera point à conſulter le cœur de Flore ; c'eſt pouſſer trop loin l'inquietude, dit mon frere, examinons le train que vont prendre les choſes, & puis nous deciderons du parti qu'il nous faudra ſuivre : ce conſeil fut accompagné de tant de proteſtations de dévoüement & de ſervices, que le Chevalier fut un peu raſſuré.

Me voilà donc obligée de feindre & de cacher plus ſoigneuſement que jamais ce qui ſe paſſoit dans mon ame : le Baron me fit une déclaration amoureuſe que j'écoutai

tai avec douceur : Je dépends d'un pere, lui dis je, il peut diſpoſer de moi à ſon gré. Cette réponſe ſi courte, & que je prononçai d'un air ſerieux ne lui déplut cependant point, il crut que la modeſtie m'empêchoit de m'expliquer plus clairement, il avoit trop bonne opinion de ſon merite pour douter un moment de l'impreſſion qu'il devoit avoir fait dans mon cœur.

Je commençois cependant à me chagriner tout de bon, les viſites redoublées de Mr. Durlac me gênoient extrêmement, il dérangeoit notre muſique, ſe trouvant à ces repetitions dont je vous ai parlé, peut-être ſoupçonnoit-il mon intelligence avec le Chevalier, je n'en ſçai rien, il nous obſervoit toûjours de ſi près que nous n'avions plus la liberté de nous parler ; ce n'eſt pas tout, pour ſurcroît de peine, le Baron preſſoit ma mere de lui permettre de s'expliquer

avec Mr. de Reville, elle cherchoit des défaites, tantôt j'étois bien jeune, une autre fois, qu'il falloit attendre encore, que je lui paroissois indifferente, qu'il n'y avoit que le tems, & ses soins qui pussent changer cette froideur, dont un époux délicat ne pourroit pas s'accommoder. Il donna d'abord dans le piege ; mais trois mois s'étant écoulez depuis la demande qu'il avoit faite à ma mere, & ne se voyant pas plus avancé qu'auparavant, cela le rebuta, il resolut de parler à mon pere, & de ne se plus arrêter aux discours de Madame de Reville : il ne voulut cependant pas faire cette démarche, sans la voir encore une fois ; il flatta, il pria, mais ne pouvant tirer une parole positive, il se confirma davantage dans la resolution qu'il avoit prise de s'expliquer avec mon pere.

Ma mere me disoit mot à mot

les conversations qu'elle avoit avec le Baron, elle se plaignoit aussi de la contrainte que ses importunités lui causoient : j'ai peur, disoit-elle quelquefois, de ne pas bien executer le rolle que je jouë, il est trop opposé à mon caractere pour y réüssir, je n'ai jamais rien sçu feindre, cet art de Cour m'étoit inconnu, je le trouvois même trop opposé aux sentimens d'une belle ame, dont la sincerité & la verité doivent être inseparables, pour ne pas souhaiter de l'ignorer toûjours, il faut que mon amitié pour vous, ma fille, soit bien forte, puisqu'elle me rend si contraire à moi-même.

Madame de Reville prenoit ainsi plaisir à me retracer ses bontés, sa vûë n'étoit pas de me les reprocher ; mais afin de m'en faire sentir toute l'étenduë. Le plus grand bienfait rappellé mal à propos pique & détruit la reconnoissance ; mais

lorsqu'on en fait ressouvenir par un pur mouvement d'amitié, & pour faire connoître qu'on feroit encore davantage, je vous avouë qu'un cœur bien fait se trouve alors émû, attendri & penetré des sentimens les plus tendres.

Comme le Baron avoit dissimulé devant ma mere, elle ne se douta point du coup qu'il nous alloit porter. Deux jours après son dernier entretien, M. Durlac trouva mon pere aux Thuilleries, il le pria de passer dans une allée écartée, & là il lui raconta la déclaration qu'il avoit faite à ma mere, les détours qu'elle avoit pris pour retarder son bonheur; c'est le terme dont il se servit. Mon pere étonné qu'on lui eût fait un mystere d'une chose qu'il regardoit si avantageuse pour moi, ne sçavoit que penser; mais ses réflexions ne l'empêcherent pas de remercier le Baron de l'honneur qu'il lui fai-

soit, il lui donna sa parole, & ils convinrent de tout, de façon que le mariage devoit être conclu dans quinze jours.

Mon pere rentra au logis avec un air sombre, il ne dit pas un mot pendant le souper; quand on eut desservi, il nous ordonna à mon frere & à moi de passer dans la chambre de ma mere, où elle s'étoit déja rendue: dès que nous fûmes entrez, il ferma la porte, & adressant la parole à sa femme: Madame, lui dit-il, mes enfans peuvent être les témoins du reproche que je vais vous faire, la chose les regarde l'un & l'autre, ainsi c'est devant eux que je vous demande un éclaircissement. M. le Baron Durlac aime Flore, il veut devenir son époux, vous le sçavez depuis trois mois, & vous n'avez pas daigné me le dire, d'où vient ce silence? parlez, je vous prie; car pour moi je n'y comprends rien; il

eſt vrai, reprit-elle, que Mr. Durlac m'a déclaré ſon amour pour ma fille; mais comme l'interêt ne m'aveugle pas, & que je regarde le bonheur entier de mes enfans, j'ai voulu auparavant de vous en parler connoître à fond les ſentimens de Flore : avant d'unir les perſonnes, il faut tâcher d'unir les cœurs: l'éclat d'une fortune brillante ne ſatisfait pas toûjours, je le ſçai par experience : mes parens me ſacrifierent à leur ambition par un mariage mal aſſorti; mon premier époux étoit fort riche, il avoit de très-bonnes manieres pour moi, je l'eſtimois beaucoup; mais je n'ai jamais pû l'aimer; je vous ai pris par choix, Monſieur, continua-t'elle, & quoique je me trouve un revenu borné, je ſuis bien plus heureuſe avec vous que je n'étois alors avec toutes ſes richeſſes. Continuez, Madame, dit mon pere, continuez, votre fille vous écoute

avec attention, cependant la comparaiſon que vous faites n'eſt pas juſte, ces gens de cabinet tel qu'étoit votre mari ſont ſujets à dégoûter les Dames ; leur ſerieux pedanteſque ne leur permet pas de s'abaiſſer à mille petits ſoins qui charment & gagnent une femme ; ces Meſſieurs à longues robbes ne ſont pas faits pour entrer dans de pareilles minuties ; ainſi Flore n'éprouvera pas la même choſe, le Baron Durlac eſt un Cavalier poli & galant : oh ! vous avez raiſon, reprit ma mere, il l'eſt à l'excès ; voilà juſtement la pierre de touche pour lui, la reputation de volage qu'il s'eſt ſi juſtement acquis me paroît de mauvais augure pour l'avenir : quel chagrin aurois-je ſi je voyois ma fille entre les bras d'un homme qui n'auroit pas pour elle toute la tendreſſe qu'elle merite ? vous vous expliquez aujourd'hui, dit mon pere, d'une façon ſi ex-

traordinaire que je ne reconnois plus votre jugement ; quoi ! vous, dont la douceur & la bonté du caractere ſçait ſi bien pallier les plus grands deffauts, les galanteries de Mr. Durlac vous effrayent, vous en tirez des conſequences dangereuſes : cela me ſurprend ; pour moi je ne blâmerai jamais mon fils d'avoir des inclinations, j'aime mieux le voir amoureux qu'indolent : parbleu les femmes ne cherchent qu'à plaire aux hommes, ce ſeroit dommage qu'elles perdiſſent leurs étalages ; mais revenons à nôtre ſujet : il me paroît, Madame, que vous recevrez avec peine le Baron Durlac pour votre gendre, cependant j'ai donné ma parole, & le mariage ſera achevé au plus tard dans quinze jours ; je ſuis fâché de m'être ſi fort engagé, vous pouviez me prévenir, j'euſſe agi avec plus de circonſpection ; je ne m'oppoſe point à ce que vous

voulez, reprit ma mere, vous êtes le maître de vos enfans, vous pouvez en disposer, je souhaiterois seulement qu'on ne précipitât rien, ma fille est jeune, je ne comptois pas, je vous l'avouë, que nous fussions obligés de nous separer si-tôt: quelle foiblesse! repliqua mon pere, parce que Flore sera mariée vous ne la verrez plus; allez vous coucher, dit-il, à mon frere & à moi d'un ton chagrin, tous ces raisonnemens commencent à m'ennuyer.

Mon frere feignit de passer dans sa chambre, & vint aussi-tôt me trouver dans la mienne: nous appellâmes la Vallier à qui nous redîmes la conversation que nous venions d'entendre: cette fille parut fort embarrassée, elle nous dit qu'il falloit attendre la resolution de Madame de Reville, qu'il n'y avoit qu'elle qui pût remedier à ce revers inopiné: si nous nous re-

posons sur ma mere, reprit mon frere, vous pouvez compter que vous épouserez le Baron, elle n'a pas assez de fermeté, sa douceur naturelle & sa complaisance pour mon pere la feront, quoiqu'à regret, consentir à tout; aux grands maux il faut des remedes violens, si le Chevalier pense comme moi, on trouvera bien le moyen de retarder cette affaire; ah! mon frere, repliquai-je avec précipitation, vous n'y pensez pas, gardez-vous de donner ce conseil au Chevalier, il vaut beaucoup mieux que je me retire dans une Maison Religieuse: ma mere, dit-il, osera-t'elle vous y conduire sans l'aveu de mon pere? je suppose qu'elle ait assez de hardiesse pour cela, quel vacarme dans la maison! pourra-t'elle se deffendre de dire l'endroit où vous serez? & mon pere n'ira-t'il pas sur le champ vous en faire sortir? plus les raisons de mon

frere me paroissoient justes, & plus je me sentois accablée; mais qu'allons-nous donc faire, repris-je? Je sens comme vous combien il nous sera difficile de resister, la douleur m'accable, j'y succomberai; vous étiez si tranquille, me dit-il, lors que Mr. de Reville vous a annoncé votre hymen, je vous observois ma sœur, votre visage n'a marqué aucune émotion; la présence de ma mere me rassuroit, repris-je, le plaisir que j'avois à l'entendre suspendoit ma peine, je me flattois qu'elle obtiendroit du moins un délai, mon esperance est vaine, je le vois, que vais-je devenir! ne nous allarmons point, nous dit la Vallier, ce que Madame n'a pû faire ce soir, nous le ferons demain, Mr. votre pere a l'esprit altier, ces sortes de caracteres ne se gouvernent pas facilement, il faut sçavoir prendre son tems, Madame est insinuante, deux

ours de plus procureront peut-être bien du changement ; couchez-vous, Mademoiselle, continua-t'elle, il est tems de prendre du repos ; allez, Monsieur le Comte, dit-elle à mon frere, allez dormir aussi.

Elle me fit mettre au lit, & elle eut la complaisance de rester auprès de moi toute la nuit. Nous parlâmes beaucoup sans pouvoir rien décider ; à la pointe du jour je me levai, mon inquiétude ne me permettoit pas de pouvoir fermer l'œil, j'aspirois au moment de voir ma mere, & de lui parler seule ; je n'attendis pas long-tems, elle se leva aussi plus matin qu'à l'ordinaire, elle demanda de mes nouvelles à la Vallier, qui lui raconta la conversation que j'avois eu avec mon frere, & que dans le trouble & l'agitation où elle m'avoit vûë, elle n'avoit pas voulu me quitter un instant : ma mere la loüa de son

zele, & lui dit de m'avertir qu'elle me demandoit, j'y fus les larmes aux yeux, elle en parut touchée & me dit de ne point tant m'affliger, que si elle avoit apptouvé la tendresse que j'avois pour le Chevalier, je devois bien penser qu'elle ne cherchoit pas à la détruire; j'en suis bien persuadée, repris-je; mais les ordres de mon pere sont précis, il me faudra obéir, il n'y a que vous, ma mere, qui puissiez me garantir de ce malheur, je depends de vous également que de mon pere, ne suis-je pas votre fille, & ne pouvez-vous pas vous opposer avec courage à une union qui m'est odieuse? calmez-vous, reprit-elle, j'ai trouvé un détour qui rompra tout, j'en suis sûre, il faut que vous disiez à Mr. Durlac que vous êtes très-sensible à l'honneur qu'il vous fait; mais que s'il avoit daigné vous consulter avant de parler à votre pere, vous lui eussiez épar-

gné une démarche inutile, il ne manquera pas de vous demander une explication plus claire, vous lui repliquerez que vous avez un éloignement extrême pour le mariage, si cette réponse ne le satisfait pas, & s'il prend un ton badin, vous lui avoüerez alors naturellement que vous ne l'aimerez jamais, & que votre cœur est engagé ailleurs, ne lui nommez point son rival, & auparavant de lui confier vos sentimens, ayez soin qu'il vous jure en homme d'honneur qu'il ne trahira point votre secret: cette sincerité changera ses desseins pour vous : voudra-t'il vous épouser, & sçavoir que vous brûlez pour un autre, l'amour propre & la délicatesse s'y opposeront trop fortement ; s'il a de la probité comme je le crois, il cherchera des deffaites honnêtes auprès de votre pere afin qu'il ne se doute point que vous avez causé la rupture.

Mon frere entra comme elle achevoit ces mots : venez, lui dit-elle, écoutez le conſeil que je donne à votre ſœur, elle lui redit enſuite de quelle maniere je devois m'expliquer avec le Baron : il goûta l'expedient, y applaudit, & moi quoiqu'avec repugnance ; car je ſentois bien qu'une pareille franchiſe me coûteroit beaucoup, & que je ne pourrois l'executer ſans confuſion & ſans honte, & moi, dis-je, j'y conſentis. Les ſituations malheureuſes forcent à faire des démarches dont on a quelquefois bien du regret, la modeſtie & la délicateſſe étoient les ſeuls mouvemens qui me faiſoient ſouffrir en cette occaſion ; helas ! que j'euſſe été heureuſe d'en être quitte pour les ſurmonter : je vous ai dit que mon frere avoit paru ſatisfait de la penſée de ma mere, il l'étoit auſſi dans ce moment ; mais la converſation qu'il eût après avec

le Chevalier le fit changer de ſentiment.

Ma mere lui avoit ordonné d'aller ſur le champ avertir ſon ami de ce qui ſe paſſoit, & du détour qu'elle avoit imaginé pour rompre le deſſein de mon pere ; il n'y a point de tems à perdre, diſoit-elle, Mr. de Reville n'a rien de caché pour le Marquis, il ne manquera pas de l'aller informer du parti avantageux qui ſe préſente pour ſa fille, il l'eût même fait dès hier au ſoir s'il avoit pû le rencontrer ; mais heureuſement le Marquis ne ſoupoit pas chez lui : dans quel étonnement ſeroit le Chevalier ſi cette nouvelle lui étoit annoncée par ſon pere : pouroit-il ſe poſſeder ? non aſſurément ; ainſi mon fils prevenez-le promptement, & faites-lui bien connoître l'importance du diſcours de Flore au Baron, & qu'il doit en eſperer une rupture indubitable.

Mon frere fut donc trouver ſon ami, & lui raconta l'explication de mon pere, notre converſation avec la Valtier, & enfin la déclaration que je devois faire au Baron. Ce projet ne lui plut point, il lui paroiſſoit trop dangereux; le peu d'eſtime qu'il avoit pour Mr. Durlac le faiſoit douter qu'il fut aſſez genereux pour prendre après cette confidence ſon parti en galant homme; Madame de Reville, diſoit-il, juge du caractere du Baron par le ſien, elle ſe trompe, je penſe autrement ſur ſon compte, je me défie de ſa probité, il ne faut point expoſer Mademoiſelle votre ſœur à un repentir peut-être certain; le Baron prétend m'enlever ma maîtreſſe, c'eſt à moi de la ſauver & de l'en garantir: il faut ſe battre, je le vois, il n'y a point de milieu. Mon frere auſſi emporté que ſon ami, & dont le premier ſentiment avoit été ſem-

blable ; mon frere , dis-je, loin de l'adoucir, le porta encore plus vivement à la vengeance de l'outrage qu'il prétendoit qu'on lui faisoit ; ils convinrent ensemble de nous taire ce coup d'état. Mon frere vint au logis avec un air tranquille, il nous assura que le Chevalier avoit trouvé la ruse de ma mere admirable , & que l'esperance qu'il en concevoit dissipoit entierement le chagrin que son recit lui avoit d'abord causé.

Cette réponse rassura ma mere ; & moi , j'attendois avec impatience & beaucoup d'agitation la visite du Baron , pour lui découvrir toute mon ame ; il venoit me voir tous les matins à onze heures , il étoit plus de midi : ce retardement m'étonnoit , Madame de Reville en paroissoit surprise aussi , & nous raisonnions l'un & l'autre sur cette negligence, lorsque mon frere entra brusquement dans la chambre

où nous étions tenant un billet à la main qu'il presenta à ma mere : elle le prit, & lût tout haut ces mots qui sont trop bien gravés dans ma memoire pour les oublier jamais.

BILLET.

Je viens de me battre, mon cher ami, & j'ai vaincu : le Baron est dangereusement blessé ; tout charmé que je suis de ma victoire, elle me coûte cependant des larmes, puisqu'elle me prive du plaisir de voir ma chere Flore : je n'ose me presenter aux yeux de mon pere, il sera trop irrité ; Madame votre mere peut seule l'adoucir, priez-la de ne me pas abandonner : si j'ai agi contre ses intentions, & peut être avec trop de précipitation, mon amour pour votre aimable sœur en est la cause : la crainte de la perdre pouvoit-elle me laisser assez tranquille pour attendre un

succès qui me paroissoit incertain ? je me suis refugié chez les Capucins de la ruë S. Honoré : venez me voir, adieu.

Nous fûmes, ma mere & moi, frappées de cette nouvelle, je la vis changer de couleur, & quoique je sentisse une secrete joye de ce que le Chevalier venoit de faire pour moi : l'altération que je remarquois sur le visage de Madame de Reville me troubloit extrêmement. Elle garda quelque tems un profond silence, & ne l'interrompit que pour détester les étourderies de la jeunesse. Qu'allons-nous faire, disoit-elle, votre pere va tout découvrir ? quelle scene vais-je essuyer ? que pourrai-je repondre ? ma fille que vous me donnez de chagrins & d'allarmes.

Ce reproche me toucha, & me fit répandre un torrent de larmes; ma mere me regarda avec pitié : dès que mon frere s'apperçut que

mes pleurs l'attendrissoient, il prit ce moment pour excuser son ami, il repeta tant de fois que le Chevalier n'avoit fait que ce qu'il devoit, qu'un homme aussi amoureux que lui ne pouvoit pas rester paisible spectateur d'une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie, & il mêla avec une vivacité surprenante des raisons si plausibles, & qui justifioient si parfaitement le Chevalier, que ma mere revenuë à soi-même prit tout d'un coup sa résolution.

Allons, dit-elle, continuons; j'ai trop bien commencé, il faut achever: votre pere doit être à present chez son Notaire, profitons de son absence; allez, continua-t'elle à mon frere, chez Mr. le Marquis, dites lui que je le prie de me venir parler, & l'amenez avec vous s'il est possible.

Le Marquis arriva un demi quart d'heure après avec mon fre-

re qui vint me trouver dans ma chambre où je m'étois retirée, ma mere n'ayant pas jugé à propos que nous fussions presens à la conversation qu'elle alloit avoir avec Mr. d'Ormont. Ils resterent plus d'une heure ensemble : pendant ce tems, mon pere envoya dire qu'il ne dîneroit pas au logis ; message agréable pour nous dans la circonstance où nous étions : un moment après vint un Laquais de Mr. Durlac qui demanda à parler à Madame de Reville ; elle le fit entrer, il raconta devant le Marquis, les larmes aux yeux le triste accident de son maître ; & qui l'a blessé, dit ma mere ? le fils de Monsieur, repliqua ce Domestique ; mon fils ! reprit le Marquis d'Ormont étonné, cela ne se peut pas : Monsieur, lui dit ce Laquais, ils sont sortis ensemble, mon camarade les a suivis au Cours, ils l'ont laissé à l'Etoile ; un quart d'heure après

M. le Chevalier eſt venu lui dire d'aller vîte à ſon maître qui ſe trouvoit mal, il a couru avec empreſſement : quel ſpectacle ! Mr. le Baron étoit noyé dans ſon ſang... cela ſuffit, interrompit ma mere qui vouloit rompre un recit qui n'auroit pas fini ſi-tôt, ſi elle avoit eu la patience de l'écouter : dites à votre maître que nous ſommes très-touché de ſon malheur, & que j'aurai l'honneur de le voir aujourd'hui. Le Marquis ſortit un moment après, nous étions aux aguets mon frere & moi, auſſi fûmes nous promptement joindre Madame de Reville qui nous dit d'un air riant, tranquilliſez-vous, mes enfans, tout ira bien ; le Marquis m'a d'abord paru fort irrité ; mais je l'ai tourné de tant de façons, qu'il s'eſt adouci : l'amour de ſon fils pour vous ne le ſurprend point, il en ſoupçonnoit déja quelque choſe, je crois que l'eſti-

me & l'amitié qu'il a pour Flore le rendent traitable; en un mot, il n'est plus fâché, mais il craint étrangement les suites de ce combat: nous verrons quel train cela va prendre; ce n'est pas tout, le Marquis s'est chargé de parler à votre pere, il ira le trouver dans la maison où il est resté à dîner, il m'a promis de l'appaiser; c'est un galant homme, plût à Dieu que mon époux fut aussi docile que lui.

On vint avertir que le dîner étoit servi; allons nous mettre à table, dit elle; & vous, continua-t'elle, en parlant à mon frere, dès que vous aurez dîné, portez ces bonnes nouvelles à votre ami.

Nous étions trop agitez pour avoir appetit, le repas fut bientôt fait, & mon frere sortit pour aller voir le Chevalier.

Nous souhaitions son retour ardemment, pour qu'il nous détaillât

lât exactement ce qui venoit de ſe paſſer ; il arriva deux heures après : le Chevalier, dit-il, m'a compté que ce matin après que je l'ai eu quitté, il étoit allé chez le Baron Durlac ; à qui il avoit demandé s'il étoit vrai qu'il épouſoit Mademoiſelle de Reville : je l'eſpere, a t'il répondu, & moi je n'en crois rien, a repris notre ami ; vous n'en devez cependant pas douter, a dit le Baron, du moins, Monſieur, ce ne ſera pas vous qui m'en empêcherez ; peut-être, a repris le Chevalier, & nous allons eſſayer tout à l'heure lequel de nous deux la merite mieux : fort bien, a-t'il répondu, je vous entends, vous l'aimés ; mais il y a tant de difference de vous à moi que je ne penſe pas que M^{r}. de Reville balance ſur le choix. La fortune vous rend fier, a dit le Chevalier, ſans elle nous ne ſerions pas en paralelle ; mais ne nous

amusons plus à des discours inutiles ; sortons, ce lieu-ci n'est pas propre à ce que je demande de vous.

Monsieur Durlac est brave, ils ont sortis, se sont rendus au Cours, ont laissé le Laquais qui les suivoit à l'Etoile, & à cent pas plus loin ont mis l'épée à la main ; du second coup le Chevalier a terrassé son homme : dès qu'il l'a vû sans deffense, sa generosité l'a empêché de redoubler, il a couru avertir le Domestique du secours dont son maître avoit besoin, & sans perdre de tems, il s'est sauvé chez les Capucins, dont il connoît particulierement le Gardien : voilà comme la chose s'est passée ; tampis, dit ma mere, on la regardera comme un duel, c'est ce qui m'allarme.

Le Marquis sur le soir ramena mon pere au logis, ils dirent qu'ils venoient de voir le malade, que

la blessure n'étoit pas mortelle ; mais qu'elle seroit d'une longue guérison : l'un & l'autre paroissoient bien tristes, ma mere n'osoit pas lever les yeux sur son mari ; j'étois toute tremblante, & mon frere seul conservoit toute sa tranquillité. Voici une vilaine affaire, dit mon pere, j'en suis doublement fâché, l'un est mon gendre futur, & l'autre est fils de mon meilleur ami : quel parti prendre ? aucun : on doit agir sans partialité, quand le cœur & l'estime se portent égallement entre deux ennemis ; notre unique soin, Monsieur, continua-t'il en parlant au Marquis, doit être d'examiner le train que cela va prendre : il faut pour les sauver que l'action passe pour une rencontre, j'y trouve de grandes difficultés, je l'avouë ; mais avec un peu de credit & des amis, nous pourrons en venir à bout.

Enfin, ma chere Emilie, pour abreger un recit qui peut-être vous ennuye : je vous dirai que nous fûmes avertis deux jours aprés qu'il y avoit des ordres pour arrêter le Baron & le Chevalier : ce dernier étoit en lieu sûr, mais le blessé eût été enlevé de chez lui, si mon pere n'avoit sçu à propos le faire transporter dans la maison d'un Seigneur dont il étoit fort aimé. Le Marquis eut tant de peur que son fils fût découvert & trahi par quelqu'un, qu'il l'obligea de passer à la Haye, ville de la Hollande; il le pressa de façon que le pauvre Chevalier n'eut pas le loisir de m'écrire. Nous ignorions cette fuite, & mon frere étant allé le matin pour voir son ami, demeura tout interdit, quand le Pere Gardien lui conta qu'il étoit parti à minuit.

Quelle douleur! Quel chagrin! Bon Dieu, quand j'apptis cette

nouvelle, mes pleurs faisoient toute ma consolation; en vain ma mere & mon frere s'empressoient pour adoucir ma peine, le Marquis même me disoit que je devois être charmée que son fils fût à l'abri des évenemens, qu'il lui avoit donné un homme de confiance qui ne le quitteroit point.

Tout cela ne m'appaisoit pas; quand je pensois que le Chevalier étoit banni de sa Patrie, peut-être pour toûjours, & que la cause de ce malheur étoit l'amour qu'il avoit pour moi, ce souvenir me jettoit dans un desespoir extrême. La Vallier ne me perdoit pas de vûë, son adresse à me plaindre calmoit la violence de mes emportemens. Quinze jours après je reçûs une Lettre de mon Amant, la joye que j'en ressentis me redonna ma tranquillité: voici ce qu'il m'ecrivoit.

LETTRE.

Les frayeurs de mon pere, ma chere Flore, m'ont forcé de partir pour la Hollande, avec tant de précipitation que je n'ai pû dérober un moment pour vous écrire & vous informer de mon sort; je suis dans une inquiétude mortelle; je crains que ma fuite ne vous ait causé trop de larmes, menagez votre santé, tout mon bonheur en dépend, nous ne serons pas separez pour toûjours: de quelque façon que mon affaire tourne je ne ferai pas un long séjour où je suis: vous recevrez de mes Lettres toutes les semaines, ne négligez pas d'y répondre, ce sera le seul plaisir que je pourai goûter tant que durera cette cruelle absence, adieu.

Il avoit écrit en même-tems une Lettre de remerciemens à ma mere,

& une à mon frere, ce fut le Marquis son pere qui nous les remit ; comme il sçavoit la passion de son fils pour moi, il lui avoit ordonné de ne se pas servir d'une autre voye.

Son exactitude à me donner de ses nouvelles, & à me rendre compte de tout ce qu'il faisoit, & mon attention à lui marquer ce qui se passoit au sujet de cette malheureuse affaire, me donnoit assez d'occupation pour dissiper le chagrin qui m'avoit d'abord accablé.

Mon pere sollicita avec tant de succès, & employa tant de Puissances, que les Juges fermant les yeux, firent cesser toutes les poursuites ; & l'affaire fut entierement assoupie : nos braves pouvoient désormais paroître sans courir aucun risque. Quelle joye pour moi ! le Marquis écrivoit à son fils de revenir incessamment ; j'allois revoir cet Amant si tendrement aimé. Par

les ſoins du Marquis & de ma mere mon pere étoit revenu de ſon entêtement pour Mr. Durlac : il conſentoit à m'unir au Chevalier. Une Dame alliée de ma mere, & dont elle avoit toûjours ſçu conſerver l'amitié, cette Dame, dis-je, qui eſt très-riche & fort agée, me faiſoit préſent de cinquante mille livres ; je touchois au moment de mon bonheur, les trois mois d'abſence redonnoient encore une nouvelle vivacité à ma flâme, tous les chagrins que j'avois eſſuyés, toutes les larmes que j'avois verſées ne me ſembloient pas encore payer aſſez le plaiſir que je reſſentois ; mon ame joüiſſoit d'avance d'une felicité prochaine, & que rien vrai-ſemblablement ne pouvoit plus troubler.

Cependant malgré ces idées flateuſes je paſſois des nuits cruelles ; des ſonges confus, mais effrayants m'agitoient ; je voyois

quelquefois mon Amant couvert de blessures ; une autre fois il me paroissoit entouré de spectres, & puis vétu de deüil de la tête aux pieds ; je l'entendois me dire adieu d'une façon lugubre. Ces objets m'épouvantoient, & me faisoient pousser des cris perçans ; la Vallier qui couchoit auprès de ma chambre se levoit promptement, & venoit me rassurer. Je racontois à mes amis ces étranges visions ; tous me disoient que le combat du Chevalier avec le Baron me retraçoit seul ces images, qu'on devoit toûjours prendre les rêves pour des contrevérités, & que les conjectures que j'en devois tirer me marquoient avec certitude que mes vœux seroient bientôt satisfaits. Ces discours s'accordoient trop bien avec mes desirs pour ne m'y pas laisser surprendre : helas ! qui se seroit jamais douté d'une fin si déplorable & si tragique.

Flore à ces mots s'arrêta, ses sanglots & ses larmes étoufferent sa voix; je ne pouvois aussi retenir les pleurs que son recit m'arrachoit; enfin, après avoir quelquetems satisfait aux regrets qu'elle ne pouvoit refuser à un souvenir trop sensible, elle essuya ses yeux & continua ainsi.

Le jour même que nous attendions une Lettre du Chevalier, où nous esperions qu'il marqueroit précisement son départ; ce jour, dis-je, fatal pour moi, m'apprit la funeste avanture qui nous séparoit pour jamais.

Je ne sçai, ma chere Emilie, comment vous expliquer une circonstance qui me perce l'ame.

L'homme de confiance qui avoit suivi mon Amant arriva, & apprit au Marquis d'Ormont que son fils s'étant battu avec un Officier François il avoit reçu une blessure mortelle, & qu'il étoit expiré quatre heures après.

Quel chagrin ! le Marquis en fut penetré, il perdoit un fils plein de merite, qu'il aimoit tendrement, & qu'il alloit unir à une fille qui lui étoit chere; le desespoir que cette nouvelle me causeroit le faisoit trembler pour mes jours; il ne pouvoit se resoudre à me donner ce coup mortel : enfin après bien des combats, il envoya chercher mon pere & mon frere : ils y furent sans se douter du sujet qui les faisoit demander. Quel étonnement pour eux quand ce pere affligé leur raconta l'accident qui étoit arrivé à son fils ! mon frere fut outré de douleur, mon pere en fut aussi très-touché ; mais le chagrin qui les accabloit ne les empêchoit pas de craindre l'état pitoyable où ce malheur me plongeroit ; après bien des raisonnemens, mon pere se détermina, il est vrai quoiqu'à regret, à m'annoncer cette funeste perte.

Il revint au logis ſuivi de mon frere ; ce fut ſur lui d'abord que je jettai les yeux , ſon viſage couvert de larmes me fit fremir ; qu'avez-vous mon frere , lui dis-je en tremblant ? vous pleurez : ah ! ma ſœur, s'écria-t'il , que je vous plains.

Ecoutez ma fille , me dit mon pere , en me faiſant aſſeoir auprès de ma mere qui étoit toute interdite ; écoutez : le reſpect & la tendreſſe que vous avez pour moi m'ont fait croire que vous recevriez avec reſignation ce que je vais vous dire ; votre eſprit , votre raiſon , & plus que tout cela votre pieté me font eſperer que vous ſurmonterez le chagrin que vous allez reſſentir : on ne connoît la vertu que lors qu'elle eſt éprouvée , & une ame ne paroît ferme qu'autant qu'elle reſiſte à ce qui peut l'accabler ; Dieu eſt le maître de toutes choſes , il donne & ôte quand il lui plaît , nous devons

avec soumission subir ses decrets irrevocables ; c'est ainsi qu'un bon Chrétien envisage tous les accidens de la vie. Pendant ce discours je regardois mon frere, dont les sanglots étouffés me perçoient le cœur : eh bien mon pere, dis-je toute émuë, & ne me possedant qu'avec peine : eh bien ! ma fille, reprit-il, le Chevalier d'Ormont votre Amant est mort.

Mon esprit se troubla, mes sens se glacérent, je n'entendis plus rien & je restai sans connoissance, on me donna toutes les odeurs, & toutes les eaux dont on se sert pour faire revenir de ces accès létargiques ; je respirai malheureusement, & je vis malgré moi la lumiere. Ce n'étoit plus ces emportemens violens que j'avois ressenti à notre premiere séparation, une noire mélancolie me saisit, & m'ôta le secours des larmes ; je repetois seulement quelquefois, je te

perds cher Amant, je te perds pour jamais : une fiévre ardente acheva de broüiller le peu de jugement qui m'étoit resté, on envoya chercher des Medecins habiles, qui trouverent la maladie dangereuse, les redoublemens qui me prenoient tous les soirs faisoient craindre à tous moments pour ma vie ; ma mere ne me quitta jamais pendant quinze jours que cette fiévre dura. Quand elle commença à s'éteindre, la raison me revint. C'est alors que cette chere mere employa tous ses soins à calmer mon esprit : ses caresses, ses bontés, & la priere de vivre pour elle adoucissoient ma douleur ; je prenois tout ce qu'elle vouloit, pourvû que ce fut de sa main ; la Religion qu'elle me representoit sans cesse me fit impression, & me donna la force de supporter mes peines avec patience ; je me levai, mais j'étois si foible les premiers jours qu'on étoit

obligé de me remettre au lit une demie heure après ; enfin dès que je commençai à me soûtenir, je dis à ma mere que je voulois voir Mr. le Marquis d'Ormont : ah ! ma fille, reprit-elle, attendez, vous n'êtes pas encore en état de lui parler ; il n'a pas manqué un jour de venir sçavoir de vos nouvelles ; mais il n'a pas osé paroître devant vous ; que lui voulez-vous ? pleurer avec lui, repris-je : au nom de Dieu, ma mere, ne me refusez pas cette satisfaction ; j'y consens, dit-elle, fasse le Ciel que je ne me repente pas de ma complaisance. On fut chercher le Marquis, il vint, & remarquant l'image de la mort peinte sur moi, il soupira plusieurs fois. Monsieur, lui dis-je, ce que vous voyez vous marque combien votre fils m'étoit cher, j'ignore les circonstances de sa mort, daignez me les apprendre. Vous me demandez un recit, reprit-il, qui me

coûteroit trop ; ſon valet de chambre qui en a été le témoin vous en inſtruira mieux que moi ; mais j'ai à vous rendre une caſſette, où vous trouverez, à ce que ſon Domeſtique m'a dit, ſes ſentimens écrits de ſa main ; votre maladie ne m'a pas permis de vous la remettre plutôt ; à preſent, graces à Dieu, que vous êtes un peu tranquille je croirois manquer à ce que je dois à mon fils, & à ſa memoire, ſi je tardois davantage à executer ſes dernieres volontés.

Le Marquis ſortit, & revint un moment après, apportant lui-même la caſſette ; je l'ouvris, j'y trouvai toutes mes Lettres, & une feüille de papier où ce cher Amant m'avoit tracé ſes derniers adieux.

Flore en diſant ces mots tira de ſa poche une petite boëte de chagrin, l'ouvrit, en ôta le Billet qui y étoit renfermé, me le donna, & j'y lûs ce qui ſuit :

LETTRE.

Un coup mortel, ma chere Flore, va bientôt me ravir la lumiere; ma foibleſſe ne me permet pas de vous tracer la cauſe d'un accident ſi funeſte; je meurs le plus fidel, & le plus amoureux de tous les hommes, mon cœur eſt penetré des pleurs que ma mort vous fera repandre; au nom de Dieu prenez ſoin de vos jours, vivez pour conſerver le ſouvenir d'un Amant qui n'a jamais aimé que vous; recevez mes derniers ſoupirs, adieu, ma chere Flore, adieu.

Quand j'eus achevé de lire, cette aimable, & trop malheureuſe amie reprit le Billet, le baiſa & le ſerra dans la boëte où elle le tenoit toûjours renfermé.

Ces marques de ſon amour, reprit-elle, m'inſpirerent une dou-

leur tendre & douce, & les larmes que je répandois m'étoient cheres.

Mon frere qui ne pouvoit se consoler de la mort de son ami, trouva heureusement une occasion favorable pour aller en Italie ; le Seigneur chez qui mon pere avoit fait transporter le Baron Durlac envoyoit son fils voir ce beau pays ; il demanda le Comte de Reville pour l'accompagner : mon pere & ma mere qui ne cherchoient qu'à le dissiper y consentirent avec joye. Il y a quinze mois qu'il est parti, & il doit arriver incessamment. Pour moi quelqu'efforts que je fisse pour vaincre la tristesse qui me dévoroit, j'étois tombée dans une langueur qui affligeoit extrêmement ma mere : elle connoît depuis long-tems la mere Agnès, elle m'amenoit souvent avec elle la voir. Cette bonne Religieuse qui sçavoit mes chagrins proposa à ma

mere de me laisser passer quelque-tems dans son Monastere ; je suis persuadée, lui disoit-elle, que Mademoiselle de Reville ne sera pas ici deux mois que vous la verrez toute changée, le nombre de jeunes personnes que nous avons dans cette Maison la feront rire malgré elle : ma mere toûjours pleine de bontés & de complaisance pour moi, me demanda si la proposition me plaisoit ; je marquai qu'elle m'étoit agréable : il n'en fallut pas davantage pour l'engager à en parler à mon pere, qui ne s'y opposa point. J'entrai dans cette Communauté il y a six mois : malgré la prédiction de la Mere Agnès, & en dépit de son esperance, ses Pensionnaires toutes aimables qu'elles sont, ne me rejoüissoient pas ; mais à la fin une d'elles a plus fait que toutes les autres ; c'est vous, ma chere Emilie, l'amitié qui m'attache à vous me fait oublier mes malheurs.

J'embrassai Flore, je ne pouvois mieux la remercier de sa complaisance ; mais ma curiosité n'étant pas satisfaite, je la priai de m'expliquer certaines choses qu'elle avoit passé trop legerement ; je le veux bien, dit-elle : le Baron Durlac, par exemple, repris-je, vous l'avez laissé chez un Seigneur, & vous n'en avez plus parlé : le Baron, repliqua t'elle, fut six semaines au lit, & quand l'affaire fut finie, il parut à Paris comme auparavant; il envoya demander à ma mere la permission de la voir, elle lui fit dire qu'elle le prioit de ne se pas donner cette peine : pour d'amour, & d'hymen on n'en parla plus, l'épreuve de constance qu'il avoit voulu faire lui avoit coûté un peu cher : le meilleur conseil n'est pas toûjours le plus heureux.

Je suis persuadée, lui dis-je, que Mr. Durlac prefere aujourd'hui le nom d'Amant volage à celui d'A-

mant conſtant : je ne ſuis plus inquiette de lui , laiſſons-le en repos. J'ai une autre queſtion à vous faire : cet homme qui avoit ſuivi votre Amant qui, ſans doute, vous a raconté ſon combat & ſa mort, vous a-t'il dit le ſujet qui obligea l'Officier François, & le Chevalier à ſe battre ? il ne l'a jamais ſçu, reprit-elle , ils étoient dans un Caffé , on remarqua bien qu'ils s'échauffoient, des Meſſieurs qui ſe trouverent auprès tâcherent de les adoucir, apparemment qu'ils jugerent à propos de ne pas éclatter à l'inſtant, le lendemain il arriva ce que je vous ai dit.

C'eſt aſſez, repris-je, j'abuſe de votre bonté : il ne faut plus , ma chere Flore, rappeller des idées ſi triſtes : le portrait que vous m'avez fait de Madame votre mere eſt ſi beau, que non-ſeulement j'ai de l'eſtime pour elle, mais encore de l'admiration ; elle mérite bien que

vous lui ſacrifiiez une mélancolie qui l'afflige ; ma mere m'aime, j'en ſuis perſuadée ; mais ſa ſeverite la rend très-differente de Madame de Reville, elle ne peut ſouffrir de foibleſſe, ſoit qu'heureuſement elle en ait été exempte, ou ſoit qu'elle les ait oubliée, elle ne les excuſe point : ce deffaut, dit Flore, vient de deux cauſes, ou d'une vertu trop rigide & mal reglée, ou de peu d'eſprit ; oh ! pour de l'eſprit, elle en a, repris-je, infiniment : je le crois, repliqua-t'elle, mais c'eſt toûjours manquer de jugement & de charité que de condamner tout ſans exception ; il eſt des fautes involontaires qu'on commet ſouvent malgré ſoi ; par exemple, quand la nature nous fait naitre avec une ame tendre, eſt-on le maître de vaincre ce penchant ?

Flore ne ſe contenta pas de faire rendre mes Lettres à M. de S. Hilaire comme je l'ai dit, elle vou-

lut encore me le faire voir : seriez-vous d'humeur, me dit-elle un jour, de m'accompagner au parloir où un de mes parens m'attend : vous sçavez bien qu'il m'est interdit, lui dis-je : oüi, quand on vous demandera, reprit-elle ; ceci est different, j'ai la liberté d'y aller, & vous pouvez y venir avec moi ; elle me prit la main en riant, je me laissai conduire, l'endroit étoit sombre, je ne pûs pas d'abord distinguer les traits de celui qui nous attendoit : approchez, me dit Flore ; Monsieur, continua-t'elle, voici deux amies qui sont inséparables ; pendant qu'elle parloit j'avois eu le loisir de reconnoître la personne : quel fut mon étonnement en voyant Mr. de Saint Hilaire ! je crus que mes yeux me trompoient, veritablement il étoit très-bien déguisé, une perruque noire, & un habit simple l'avoient changé de façon que j'eusse défié

la fine Tourriere de pouvoir le reconnoître : je ne m'attendois pas que Flore eût poussé la complaisance si loin ; je fus surprise, mais sans émotion, je badinai même avec beaucoup de presence d'esprit sur l'ingenieuse tromperie de mon amie ; nous causâmes long-tems. Monsieur de Saint Hilaire ne craignit point de m'étaler devant ce cher témoin, tout l'amour dont il disoit être épris : j'y répondis avec enjouëment. Il pria instamment Mademoiselle de Reville de lui faire sçavoir quand il pourroit avoir le plaisir de nous entretenir ; elle lui dit obligeamment qu'elle n'y manqueroit pas, & nous nous separâmes très-satisfaits. Je rentrai dans ma chambre en riant comme une folle du tour que nous venions de joüer aux Nonnes ; j'étois charmée qu'elles fussent mes duppes, & pendant le repas j'eus mille peines à étouffer les éclats que je sentois toûjours

toûjours prêts d'échapper.

Nous descendîmes au jardin, & la Demoiselle de Reville me gronda d'une gayeté qu'elle nommoit étourdie; dites ce qu'il vous plaira, repris-je, donnez-moi les épithettes les plus piquantes, je vous écouterai, & j'avouerai même que vous avez raison; je vous entends, repliqua Flore en m'interrompant, vous conviendrez de la faute, & vous ne vous en corrigerez pas; vous l'avez deviné, repris-je, quand je trouve quelque chose de plaisant, j'y applaudis par le rire; je ne condamne point, dit-elle, votre belle humeur, je demande seulement un peu de moderation, l'excès ne vaut jamais rien, ce qui passeroit d'abord pour enjoüement deviendroit à la fin méprisable: que voulez-vous, repris-je, tel est mon temperamment? belle excuse, dit-elle, à ce compte les femmes qui s'abandon-

nent à la débauche, & que nous regardons avec horreur seront quittes pour se plaindre du temperamment, après cela on n'aura plus rien à leur reprocher : la comparaison n'est pas juste, repris-je ; pardonnez-moi, repliqua Flore, de deffauts à deffauts, il n'y a que le plus & le moins ; mais parlons de votre Amant, continua-t'elle, vous ne me paroissez pas trop occupée de la conversation que vous avez eu avec lui : comment, repris-je, est-ce que vous voulez que je pleure ? non dit-elle, je ne vous demande pas des larmes, ce seroit trop, un peu de rêverie seulement sieroit bien : bon, repris-je, achevez, & me traitez de romanesque, ne devrois-je pas aussi pousser des soupirs, & faire une Elegie pour maudir le sort qui me sépare de l'objet de ma flâme ; pourquoi pas, dit-elle, voyez Madame de

la Suze, ſur une abſence d'un quart d'heure elle faiſoit plus de cent vers : celle dont vous parlez, repris-je, avoit des talens que je ne poſſede pas ; mais revenons à notre ſujet. Aimez-vous Mr. de Saint Hilaire ? quelle queſtion vous me faites, repris-je, vous m'embarraſſez ; je ne vois pas, dit Flore, qu'il ſoit ſi difficile de démêler ſes ſentimens, pour moi je crois que la coquetterie eſt le ſeul motif qui vous porte à l'écouter, plus je vous examine, & plus je trouve de raiſons qui me confirment dans ce préjugé ; veritablement, repris-je, je ne ſens point ces émotions & ces inquiétudes qu'on dit être inſéparables de l'amour, depuis que je me ſuis attachée à vous, vos diſcours pleins de jugement & de bon ſens, m'ont un peu débroüillé la raiſon, & m'ont fait reflêchir plus d'une fois ſur l'état préſent de mon ame,

oserai-je vous l'avoüer, vous avez pénetré la vérité, je n'aime point Mr. de Saint Hilaire, je le sens bien : quoi, dit cette chere amie, vous n'avez point d'amour, & vous écrivez, vous parlez comme si vous en ressentiez un violent : quel est votre but ? je l'ignore, repris-je ; de mauvais livres m'avoient gâté l'esprit, ce sont eux qui m'ont fait quester l'Amant que j'ai aujourd'hui, sans mes avances il n'auroit jamais pensé à moi, j'ai voulu être aimée, j'ai réussi, mes premieres démarches ne me permettent pas de reculer, j'ai eu la sotise de feindre une passion que je n'ai point encore ressentie, je me suis engagée mal à propos, je dois soûtenir la gageure : franchement, dit Flore, ceci me paroît délicat, & je prévois à regret que votre imprudence vous causera bien des chagrins, tant que vous serez libre vous entre-

tiendrez avec plaiſir cette amourette, l'envie de plaire eſt un fort appas pour les femmes ; mais ſi votre cœur un jour eſt touché d'une veritable inclination, combien vous repentirez vous de ce que vous avez fait, & de ce que vous faites encore ! ces Lettres que vous écrivez avec des expreſſions tendres & vives ſeront des témoins que Mr. de Saint Hilaire pourra vous repreſenter, & vous reprocher ; que direz-vous alors pour vous deffendre ? que vous l'avez trompé : quelle déſagréable alternative ! il vous faudra paſſer neceſſairement ou pour legere ou pour fourbe ; vous portez les choſes à l'extrême, repris-je, il y a des remedes pour tous les maux, Mr. de Saint Hilaire eſt Lieutenant de Vaiſſeau, ce poſte ne lui permet pas de reſter toûjours à Paris, le premier voyage qu'il ſera obligé de faire me fournira le pré-

texte de lui demander mes Lettres, non pas que je craigne de devenir plus ſenſible, mon caractere eſt trop oppoſé aux langueurs amoureuſes ; cependant comme on ne doit jamais repondre de l'avenir j'uſerai toûjours de précaution : c'eſt bien penſer, dit-elle, mettez-vous à l'abri de l'évenement, la réputation eſt ce qu'une fille doit avoir de plus précieux ; ſi elles ſçavoient toutes combien il eſt dangereux d'écrire, il en eſt peu qui voudroient s'y expoſer : ce ſont ces billets doux qui nous perdent entierement, les hommes ne ſe piquent plus de diſcretion, l'uſage en eſt banni, & ceux qui conſervent encore cette vertu ſont traités d'eſprits foibles, imbus des maximes du vieux ſiecle, tout ſe fait par modes dans ce pays-ci ; je conviens que les gens de bons ſens ſe gardent bien d'en ſuivre une ſi extravagante; mais il s'en trouve

ſi peu qu'on ne peut pas toûjours les diſtinguer. Mr. de Saint Hilaire, repris-je, ne fait certainement point le petit maître, il a de la probité & de l'eſprit ; je n'en doute pas, dit-elle, j'en ſuis perſuadée, ſon air & ſa converſation m'ont prévenue pour lui, je l'eſtime déja, & ce que je viens de vous repreſenter n'étoit qu'à propos de ce qui ſe paſſe tous les jours en de ſemblables occaſions ; vous êtes heureuſe d'être tombée dans de ſi bonnes mains, je vous en felicite ; ſuivons votre projet, vous retirerez vos lettres, ainſi on ne pourra plus prouver votre infidelité ; mais ces menſonges tant de fois réïterés, comment vous en laverez-vous ? vous me déſolez, repliquai-je, nous n'y ſommes pas ; j'y ſerois déja ſi j'étois Emilie, dit-elle, dès que vous avez ſçu vos ſentimens, & reconnu la feinte, il falloit vous déclarer ; le

mensonge est si odieux qu'on ne doit jamais s'en servir : on se trompe quelquefois soi-même, vous en êtes un exemple ; mais quand la verité se dévoile, nous devons la montrer à ceux qui comme nous ont donné dans l'erreur qui nous séduisoit ; l'homme n'est pas infaillible, par consequent il lui est plus glorieux d'avoüer sa foiblesse que de la dissimuler, l'un découvre le bon sens, & le discernement, au lieu que l'autre marque un entestement & une vanité ridicule. Mon Dieu, qu'il seroit à souhaiter que ce sentiment fût gravé profondement dans tous les cœurs, que de disputes seroient terminées ! Revenons, repris-je, au mensonge dont vous m'accusez : comment voulez-vous que je fasse ? irai-je avoüer à Mr. de Saint Hilaire, que c'est aux Romans qu'il est redevable de tout ce que je lui ai dit ? oüi, repliqua-t'elle,

je ne déguiſerois plus ; s'il eſt honnête homme il recevra avec reconnoiſſance une explication qui ne tend qu'à le guérir d'une paſſion, dont avec le tems, il ne ſeroit peut-être plus le maître : quels reproches pourra-t'il vous faire ? il n'a point de rival préferé : tout cela eſt fort beau, lui dis-je ; mais je n'en ferai rien, nous ne ſommes point l'un pour l'autre, ma mere a des biens ſi conſiderables, & ſa vûë pour moi s'étend ſi loin, que je ſuis perſuadée que Mr. de Saint Hilaire qui la connoît parfaitement ne penſe point à une affaire impoſſible ; le plaiſir de faire une premiere impreſſion eſt ſans doute ce qui le flatte, & ce qui l'engage : l'amour raiſonne-t'il, reprit-elle, quand on commence d'aimer, ſonge-t'on à l'hymen ? mais, dis-je, c'eſt toûjours un motif pour me débarraſſer de lui : il eſt vrâi, reprit-elle, allez, continuez, je ne

m'y oppose plus, j'aurai toûjours la satisfaction de vous blâmer & de le plaindre.

Malgré le conseil de cette chere amie, je ne cessai point d'écrire à Mr. de Saint Hilaire, elle eut même la bonté de le faire venir deux fois au parloir, & nos Béattes avoient tant de confiance & d'estime pour Flore, qu'elles ne se douterent point du stratagême; mais pourra dire un Critique, cette amie si sage est bien facile; ce n'est pas tout de condamner le mal, il faut l'empêcher quand on le peut; tout beau, dirai-je, Monsieur le Censeur, avant de juger il faut tout entendre; c'étoit bien l'intention de Flore, non-seulement de l'empêcher, mais de rompre entierement une amourette qui n'étoit point de son goût, & où elle me voyoit à regret engagée, son dessein étoit; à ce qu'elle m'a dit plusieurs fois, de gagner l'estime de

Mr. de Saint Hilaire, de tâcher adroitement de me faire rendre mes Lettres, & puis de lui faire connoître le peu de progrès qu'il avoit fait dans mon ame, & que si je lui avois marqué des sentimens plus favorables, l'esprit, & l'envie de plaire y avoient eu plus de part que la tendresse, que lui-même dans le commencement avoit prévû le motif qui pouvoit me porter à des avances qui ne conviennent point à une fille bien née, & que l'enfance seule peut excuser : elle avoit tant de douceur, elle s'insinuoit avec tant d'art que je ne doute point qu'elle n'eût réüssi ; mais le hasard nous épargna ces soins, & nous donna par un coup imprévû ce que nous n'esperions qu'avec peine.

Monsieur de Saint Hilaire m'écrivit qu'un ordre le forçoit de partir pour Toulon, qu'il prioit la chere amie de vouloir bien lui

procurer encore le plaiſir de me voir, & de me dire adieu : cette nouvelle produiſit un effet contraire, à ce que le pauvre marin eſperoit, loin d'être touchée de cette future abſence, je la regardai comme un moment heureux pour moi ; franchement je commençois à me dégoûter de cette intrigue, les converſations que j'avois avec Flore me rendoient plus ſenſée & formoient inſenſiblement mon eſprit ; je rougiſſois de l'indigne perſonnage que mon imprudence me forçoit de jouer.

Enfin Mademoiſelle de Reville ayant conſenti à une viſite qu'elle ſouhaitoit, & où elle eſperoit terminer une intelligence qui l'inquiétoit depuis long-tems. M. de Saint Hilaire vint ; je ne m'arrêterai point à repeter tout ce que nous dîmes, je n'épargnai pas les proteſtations, elles m'étoient trop neceſſaires pour parvenir au but

que je m'étois proposée, je tournai si bien les choses que j'obtins ce que je désirois : il est vrai que la proposition l'étonna ; mais Flore joignit de si bonnes raisons pour appuyer ce que je demandois, que Mr. de Saint Hilaire promit de me renvoyer le lendemain mes Lettres : il me dit adieu avec toutes les marques d'une forte passion ; je parus touchée, & l'estime fit alors ce que l'amour auroit dû faire, les remerciemens à Flore furent polis & galants : elle y répondit à son ordinaire, c'est-à-dire, avec beaucoup d'esprit. Nous étions convenus de nous écrire, du moins je l'avois promis pour le mieux tromper : voilà ce que produit une mauvaise conduite, malgré soi, il faut employer la fourbe pour se retirer d'un pas glissant. Le lendemain le Laquais de Flore lui apporta un paquet de la part de Mr. de Saint Hilaire.

tenez, me dit-elle, en me le donnant, voyez si la fidélité repond à l'exactitude : j'ouvris aussi-tôt, je trouvai toutes mes Lettres rangées avec ordre, & une qu'il m'écrivoit à peu près en ces termes.

LETTRE.

Vous me soupçonnez de negligence ou d'indiscretion, belle Emilie : votre empressement à me demander vos Lettres ne peut venir que par l'un de ces motifs, ou peut-être de tous les deux : quelle injustice, & ne devrois-je pas pour m'en venger, garder ce qui m'est précieux, & ce que vous m'ôtez par une indigne défiance ; mais non, mon obéïssance l'emporte sur mon ressentiment, & sur ma satisfaction ; ces interpretes de vos sentimens ne m'étoient chers que parce que je croyois les tenir de votre cœur, vous ne me les laisseriez desormais

qu'à regret, je vous les rends, du moins si vous cessez de m'aimer le caractere d'honnête homme que je ne dementirai jamais me conservera votre estime, adieu, belle Emilie, je pars plein d'amour & d'inquiétude, & je sens que de quelque façon que vous agissiez avec moi, je serai toûjours le plus passionné & le plus fidel de tous vos amans.

Je ne m'étois pas trompée, dis-je à Flore, le procedé répond à mon attente, & je ne puis m'empêcher de l'admirer : pourquoi, reprit-elle, refuser les loüanges quand elles sont legitimement dûës, je fais encore plus que vous, je le plains ; tant de candeur merite un sort plus heureux ; vous aimerez un jour quelqu'autre qui pourra le venger : ah ! ne faites point la Cassandre, repris-je, rien n'est plus désobligeant que ces prédictions sinistres ; comme je

n'ai, dit-elle, ni Divinités, ni Démon, qui m'inſpirent, mes préjugés ne ſont pas des Oracles certains, on peut les mépriſer ſans riſque : je ne badine point, repris-je, je ſuis trop mortifiée de vos reproches : voulez-vous que j'aime Mr. de Saint Hilaire ; non, dit-elle, je ne vous conſeillerai jamais d'écouter une paſſion ſi contraire à votre repos ; ce que je condamne eſt cet eſprit de coquetterie que je ne puis ſouffrir dans une perſonne auſſi aimable que vous, vous n'êtes point touchée comme je le ſouhaiterois du malheureux amour que vous avez formé vous même, vous en reſſentez une ſecrette joye, qui part d'une vanité que je déſapprouve ; eſt-ce le nombre des Amants qui nous rend eſtimables ? quelle foibleſſe de le penſer, & quelle ſotiſe de le croire ! il y a des femmes qui ſeroient charmées de voir d'hon-

nêtes gens s'entre-tuer pour elles ; qui les fait donner dans une idée si ridicule ? la vanité : je ne ressemble point à celles dont vous parlez, repris-je, j'ai de l'humanité, & mon amour propre ne me portera point à desirer que pour moi il se passe des scenes tragiques : par exemple, je serois bien fâchée que Mr. de Saint Hilaire se piquât de constance, je veux qu'il m'oublie absolument : si l'absence le rendoit malade, bon Dieu, combien me feriez-vous de reproches, je ferois pour le moins un parricide aussi coupable que l'Amante du beau Paris ; je me garderai bien, dit Flore, de vous comparer à cette Grecque, son nom s'est transmis à la posterité par un trop vilain trait, s'il est vrai que ses Amants jurerent de la conserver à celui qu'elle épouseroit, quelle honte pour elle ! n'étoit-ce pas faire entendre qu'on

ſe défioit de ſa vertu ; j'avouë que cette crainte étoit bien fondée, puiſqu'elle s'enfuit hardiment avec un jeune étourdi ; mais je ne puis m'empêcher de rire, quand je me repreſente tant de combats, tant de morts, & tout un pays brûlé pour avoir une infâme adultere, digne du mépris de tout le genre humain ; tout ce que je conjecture de bon pour notre ſexe, c'eſt qu'apparemment dans ces premiers ſiecles, les hommes n'étoient pas accoûtumés au partage du lit nuptial, avec le tems les eſprits ſont devenus moins groſſiers & plus polis, on ne fait point à preſent tant de ravages pour ſi peu de choſe.

Vous riez, continua-t'elle, cela me raſſure, votre ſerieux commençoit à me chagriner, j'avois peur que ce que je venois de dire ne fût auſſi mal reçu que les chûtes, je m'en ſouviens : il eſt inutile, repris-je, de me r'appeller un

caprice que vous n'éprouverez plus ; je le ſouhaite, dit-elle ; mais vous ne me demandez point comment Mr. de Saint Hilaire a trouvé ſi heureuſement notre Meſſager pour vous faire rendre ce paquet ; je l'ai, repris-je, ainſi je m'inquiette peu du reſte : c'eſt cependant, dit-elle, une nouvelle obligation dont vous devez lui tenir compte, il eſt allé lui-même le chercher ; cette attention me paroît mériter votre reconnoiſſance.

Dix à douze jours après je reçûs une Lettre de M. de Saint Hilaire : il me marquoit qu'il étoit obligé de monter un vaiſſeau commandé pour faire une courſe qui ſeroit longue, n'eſperant pas être de retour avant ſix à ſept mois : les expreſſions tendres, & les plaintes contre le ſort n'étoient pas épargnées, il m'aſſuroit d'une ardeur éternelle, & il me prioit de ne le point oublier.

Cette nouvelle nous causa une sensible joye, une si longue absence faisoit esperer à mon amie & à moi la fin d'un amour dont nous craignions la continuation, nos conversations devinrent plus vives, & je remarquois avec plaisir que Flore étoit moins rêveuse; rien n'auroit troublé notre tranquillité si ma mere eût voulu me venir voir; mais je vous l'avouë, plus ma raison m'éclairoit, & plus j'étois touchée de son indifference; je me rendois justice, mon imprudence méritoit le châtiment; mais lorsque je me representois Madame de Reville, je trouvois la séverité qu'on me faisoit éprouver contraire à ces tendres sentimens que l'amour maternel inspire: j'avois écris plusieurs fois à ma mere, sans avoir pû obtenir un mot de réponse; cette rigueur m'avoit rebutée, je ne voulois plus être importune, & fiere à mon

tour, j'avois résolu d'attendre patiemment qu'il lui plût de cesser & son silence & sa froideur ; Flore disoit tout ce qu'elle pouvoit pour me prouver l'impertinence du point d'honneur dont je me piquois mal à propos avec celle à qui je devois tout ; mais malgré la force & la sagesse de ses discours, je resistois depuis un mois, & je ne voulois plus écrire.

Mon entêtement chagrinoit mon amie : elle entra un jour dans ma chambre, & me dit que si je lui refusois davantage la soûmission qu'elle exigeoit de moi, je pouvois compter qu'elle m'en puniroit ; quand vous me jureriez de ne me plus aimer, repris-je, je ne ferois pas ce que vous me demandez : fort bien, dit-elle, la replique est obligeante ; plus que vous ne pensés, repris-je, vous auriez beau me ménacer de votre indifference, je n'en croirois jamais

rien; la bonté de votre cœur, & votre jugement me mettent à l'abri d'une pareille légereté : je veux moins d'esprit, & plus de complaisance, dit elle, allons, faites ce que je vous dis, ou craignez que je ne me venge; je ne prétends pas m'épouvanter, repris-je, sur une terreur panique, expliquez-vous & puis je déciderai : eh bien! dit-elle, vous avez envie de voir mon frere, ma mere m'écrit qu'il vient d'arriver, & qu'elle me l'amenera demain; si vous continuez d'être rebelle, je ne satisferai point votre curiosité : oh! pour le coup, repris-je, vous me rendrez docile, je ne vous le cele point, j'ai un empressement extrême de voir Mr. votre frere; s'il vous ressemble comme vous le dites, il doit être un Cavalier parfait; & Madame de Reville dont nous parlons si souvent que j'estime & que je revere, pensez-vous

que je n'aye pas envie de connoître une femme ſi aimable & ſi bonne : vous verrez l'un & l'autre, dit-elle, commencés par me tenir parole ; je ne me fis plus prier, j'écrivis à ma mere une Lettre touchante, & pleine de reproches reſpectueux ; elle produiſit l'effet que nous eſperions, je fus honorée d'une réponſe, & elle me marqua qu'elle me viendroit voir, ſans doute que l'abſence de Mr. de Saint Hilaire, dont elle étoit informée fut plus efficace que mes ſoumiſſions ; mais avant de parler de cette entrevûë, voyons ce qui la préceda.

Madame de Reville & ſon fils arriverent à notre Monaſtere à neuf heures du matin. Flore fut ſeule d'abord recevoir les premieres careſſes ; un quart d'heure après elle vint me chercher : voilà, ma mere, dit-elle, la charmante perſonne dont je vous ai parlé tant de

fois : mon frere, continua-t'elle, salués la meilleure de mes amies. Après les civilités reciproques, nous commençâmes à nous examiner, Madame de Reville étoit une femme de quarante-huit ans, grande, les traits beaux, & la peau d'une extrême blancheur, je lui trouvai l'esprit & la douceur dont m'avoit parlé sa fille, elle avoit jusqu'au son de la voix flatteur; pour le Comte son fils, il étoit si beau que je ne pouvois le regarder sans trouble, grand, bien-fait, un air aisé, des cheveux bruns, des yeux bleus pleins de feu & de douceur, les couleurs belles, une bouche façonnée, & quelque chose de fin dans la physionomie qui charmoit plus que tout le reste. Nous dinâmes ensemble; nous étions dans le grand parloir dont la grille s'ouvre; la Superieure, & la Mere Agnès furent de la partie, & firent parfaitement bien

les

honneurs de leur Maiſon : mon enjouement & ma vivacité brillerent, je n'eus jamais plus de guaité que ce jour là ; j'évitois ſeulement les regards du Comte de Reville, je ne ſçai pourquoi je rougiſſois quand je recontrois ſes yeux : il me parut que Madame de Reville me voyoit, & m'écoutoit avec plaiſir ; elle me dit mille choſes obligeantes : le Comte fut beaucoup plus circonſpect, il parla peu, & le compliment qu'il me fit en ſortant fut court & modeſte.

Allons, me dit Flore, dès que nous fûmes ſeules, découvrez-moi vos ſentimens, & m'avouez ſans fard, ce que vous penſez de ma mere, & de mon frere ; j'en ſuis enchantée, repris-je, rien de plus aimable que Madame de Reville, & rien de plus charmant que Mr. votre frere ; je lui trouve un deffaut cependant, il eſt trop

ſilencieux ; je m'en ſuis apperçuë comme vous, dit-elle, & j'en ſuis d'autant plus ſurpriſe que je ne reconnois point là ſon humeur ; je l'ai toûjours vû folâtre, & je ne puis attribuer le ſerieux qu'il avoit aujourd'hui, qu'à vous même ; comment, repliquai-je, eſt-ce que ma préſence lui auroit été importune ; vous deviez m'en avertir ſi vous vous en apperceviez : au contraire, dit-elle, vous lui cauſiez une admiration qui ſuſpendoit & ſa voix & ſa langue : je le connois parfaitement, comptez que je devine juſte ; vous me badinez toûjours, repris-je d'un air embarraſſée, je ne vous parlerai plus : cette réponſe & la façon dont elle fut accompagnée, apprit à mon amie ce que j'ignorois encore : elle étoit trop prudente pour chercher à me troubler davantage ; ainſi changeant de diſcours nous ne parlâmes plus de ſon frere.

Je passai toute la nuit à me representer le Comte de Reville, je fis vainement tous mes efforts pour chasser cette idée; surprise d'une inquiétude qui m'étoit inconnuë, je me levai, j'appellai une Sœur Tourriere qui couchoit dans un cabinet à côté de ma chambre, pour qu'elle m'apportât de la lumiere: cette fille étoit destinée pour me servir, ma mere ayant jugé à propos pour me punir davantage de me laisser au Couvent sans Femme de Chambre.

Je pris un Livre pour me dissiper, tous ces soins furent inutiles, le livre me tomba des mains, & je fus forcée malgré moi de ceder au mouvement qui m'entraînoit; les reflexions succederent à ces agitations, je reconnus le trait qui me blessoit, & je ne doutai plus de mon malheur; quoi, disois-je, j'aimerois sans sçavoir si je suis aimée! le Comte m'a-t'il

d t quelque chose qui puisse me flatter, & me faire croire qu'il ressent une impression égale à la mienne; cruelle Flore j'éprouve ce que vous m'avez prédit; mais ma fierté étouffera mon amour quelque violent qu'il puisse être. Je devins triste, rêveuse, tout me gênoit, cette chere amie que je recherchois auparavant avec tant d'empressement m'étoit devenuë importune, je la fuyois & j'eusse voulu me fuir moi-même; toute la Communauté s'apperçut d'un changement si extraordinaire.

Flore ne se rebutoit point, elle me suivoit par tout, je la regardois quelque fois avec plaisir, elle me rappelloit tous les traits de son frere, ils se ressembloient beaucoup; mais quand je m'appercevois de ma foiblesse je détournois mes yeux ou je quittois la partie. Enfin je passai six jours dans cette sombre mélancolie, lors

que Flore, cette aimable fille, qui ſemble formée pour mon bonheur, & pour me donner le repos, Flore, dis-je, vint m'apporter une Lettre de ſon frere, qui me rendit toute ma gaieté naturelle. Les premieres inclinations ſont à ce qu'on dit les plus vives, & les plus fortes; je ne déciderai pas la queſtion, je penſe ſeulement qu'une épreuve eſt plus que ſuffiſante, & qu'on devroit s'en tenir là; mais comme il peut entrer un peu de partialité dans ce que j'avance, j'avouerai ſimplement ici que c'eſt avec plaiſir que je me retrace ce premier amour, les circonſtances m'en ſont encore ſi préſentes, que je repetterois s'il étoit neceſſaire toutes les converſations que nous avons eu enſemble : voici donc préciſement ce que contenoit la Lettre que le Comte de Réville écrivoit à ſa ſœur.

LETTRE.

Après une longue absence, je devrois, ma chere sœur, profiter plus souvent du plaisir de vous voir, je le sçai, & mon amitié pour vous me dit tout ce que vous pourriez vraisemblablement me reprocher, tous mes vœux s'adressent où vous êtes, & je ne puis cependant me resoudre à y retourner. Cette belle Emilie dont vous possedez l'amitié, m'a inspiré l'amour le plus violent; j'avois toûjours craint une passion dont vous m'êtiez un triste exemple: ah! ma sœur deviez-vous m'exposer aux attraits d'une trop aimable, & trop dangereuse personne, du moins si vous êtes la cause du trouble de mes sens, ne me refusez pas votre secours, soyez l'interprete de mon cœur, parlez en ma faveur: si je ne puis être aimé, j'irai trainer dans des lieux inconnus une vie in-

fortunée, rien ne pourra me détourner de ce dessein ; mais si au contraire, je suis assez heureux pour être écoûté, je vous devrai tout, adieu, marquez-moi si je dois fuir ou demeurer.

Il est aisé de s'imaginer le plaisir que je ressentis en lisant cette Lettre ; Flore se contentoit de m'observer sans me parler : votre frere n'y pense pas, lui dis-je, & sa déclaration amoureuse est un peu cavaliere, il faut l'aimer, ou bien il va devenir un Chevalier errant : voyons s'il est homme à executer ce qu'il avance : ne risqués pas, reprit-elle, par plaisanterie, une chose serieuse, mon frere est vrai, & ferme dans ses resolutions ; je ne l'ai jamais vû épris ni touché des plus aimables femmes, il leur rendoit justice, il les loüoit avec grace ; mais il ne s'y attachoit point : je puis donc me fier, lui

dis-je, à ce qu'il vous écrit, & croire que j'ai triomphé de son indifference : oüi, reprit-elle, je vous reponds de sa sincerité ; & vous, ma chere Emilie, continua-t'elle, quels sont vos sentimens ? ah ! dis je, vous les connoissez, pourquoi me voulez-vous donner la confusion de vous les expliquer ? helas ! depuis six jours, ne suis-je pas toute changée, qui peut me rendre si differente à moi-même, si ce n'est l'amour : je m'éloignois de vous, je n'osois plus vous regarder, parce que vous me rappelliez trop l'objet d'une flâme que je voulois éteindre ; je ne me flattois point d'une reciproque tendresse, j'étois persuadée qu'un homme aussi aimable que le Comte de Reville ne pouvoit pas être sans maîtresse, & toute vaine que vous me croyez, je doutois de mes charmes : vous commencés à reprendre votre belle humeur, re-

pliqua-t'elle, ce retour m'en dit plus que tous les diſcours, mon frere, à ce que je vois, ne ſera pas obligé d'imiter le trop plaintif Amadis, je puis lui marquer qu'il reſte, & que les enchantemens lui ſont favorables : vous êtes ſi ſage, repris-je, que je vous laiſſe dicter la réponſe comme il vous plaira, j'aime éperduëment, accordés la foibleſſe avec la bienſéance : ne vous embarraſſez pas, dit-elle, je menagerai vos ſentimens ; mon frere aura de l'eſperance, & rien de plus. Je crois faire plaiſir au Lecteur en lui faiſant voir de quelle façon Flore ſçavoit tourner agréablement les choſes : voici ce qu'elle écrivit.

LETTRE.

Le cœur des belles ne ſe bruſque point, mon cher frere, il faut du tems & des ſoins pour le meriter,

l'aimable Emilie me parle souvent de vous, ces dispositions favorables doivent être ménagées par de frequentes visites; je n'ai pas jugé à propos de montrer votre Lettre, ni de parler de vos feux, l'amour vent de la délicatesse, voyez, soupirez, que vos yeux s'expliquent, je vous reponds du succès, adieu.

Je trouvai cette réponse parfaitement bien, & j'embrassai tendrement ma chere Flore pour l'en remercier : le Comte de Reville profita des leçons de sa sœur; le jour même qu'il reçut ce Billet, il vint la voir : nous étions toutes deux dans le jardin, lors que la Mere Agnez nous annonça que le Comte demandoit Flore. Nous fûmes extrêmement surprises l'une & l'autre, il étoit près de six heures du soir; ordinairement dans une Maison Reguliere on ne reçoit pas des visites si tard; mais

comme je l'ai déja dit, Mademoiselle de Reville vivoit dans ce Monastere avec une entiere liberté, elle n'y restoit qu'autant qu'elle y trouvoit d'agrémens ; d'ailleurs c'étoit un frere qui la demandoit, il n'y avoit rien à dire.

Je vais sçavoir, me dit-elle, tout bas, le sujet qui l'amene, attendez-moi ici : j'y restai un quart d'heure, qui me parut bien long ; enfin j'apperçus Flore, à cette vûe mon cœur s'agitta si violemment que je n'eus pas la force de me lever pour aller au-devant d'elle : comment donc, me dit cette chere amie, vous êtes immobile, mon frere est venu ici pour vous voir, allons ; je ne sçai ce que j'ai, repliquai-je, mais je me trouve mal : tampis, me dit-elle, & m'aidant à marcher nous arrivâmes au parloir ; le Comte me parut d'abord tout interdit ; mais l'envie de plaire lui faisant surmonter le premier

trouble, il soûtint la conversation avec beaucoup d'esprit & de politesse : pour moi la joye ayant succedé aux palpitations, je me tirai fort bien d'affaire, & nous nous souhaitâmes le bon soir, plus charmez l'un de l'autre, & plus épris que jamais.

Vous ne sçauriez vous imaginer, me dit Flore, tout l'amour que mon frere a pour vous ; si vous aviez entendu de quelle façon il m'a parlé de vous, vous l'aimeriez encore davantage : cela ne se peut, repris-je, mon amour est extrême, il ne sçauroit augmenter : je ne puis souffrir, repliqua-t'elle, que votre esprit se demente, votre cœur est touché pour un objet qui vous plaît, rien de plus naturel ; mais quand la connoissance du merite se joindra à l'inclination, c'est alors que vous pourrez mettre votre tendresse au dernier dégré d'accroissement : non, lui

dis-je, en l'interrompant avec impatience, je vous le repete encore, une plus longue connoiſſance ne peut point redoubler mes feux : c'eſt donc une paſſion aveugle qui vous ſéduit, reprit-elle ; ah ! ma ma chere Emilie, écoûtez la raiſon, ou du moins que le diſcernement approuve votre penchant ; je vous ai toûjours conſeillé de fuir un engagement tendre. Si j'avois prévû ce qui eſt arrivé, vous n'euſſiez point vû mon frere, votre humeur me paroiſſoit trop gaie, & trop vive pour croire qu'un premier coup d'œil pût vous faire tant d'impreſſion ; je ſçai mieux que vous ce que vaut votre Amant ; mais ne voit-on pas tous les jours des hommes, beaux, bienfaits ſans en devenir épriſe : je l'avouë, repliquai-je, ſouvent même de laides figures l'emportent ſur ceux que vous venez de citer ; ce n'eſt donc pas tant l'ex-

terieur qui frappe comme le je ne ſçai quoi de Corneille dont le trait perce le cœur : votre frere l'a pour moi ce trait, que me demandez vous de plus ? c'eſt là me répondre juſte, dit-elle, & je n'ai plus rien à dire.

Que la reflexion que je viens de faire ne ſerve donc qu'à vous marquer l'aſſurance que me donnoit votre enjouement, & l'indifference de mon frere ; je ne me deffiois aſſurément pas du mal que j'ai cauſé innocemment ; j'en ſuis au déſeſpoir : oüi, continua-t'elle, avec dépit, j'amerois mieux vous voir coquette qu'amante : puiſque mes ſentimens pour le Comte de Reville, repris-je, vous chagrinent, pourquoi m'avez-vous fait voir ſa Lettre ? mon incertitude eut peut-tre éteint une flâme qui ne faiſoit que de naître, aimer ſans eſperance eſt un trop triſte état ; je n'euſſe jamais pû le ſoûtenir long-tems.

Pouvez-vous, dit Flore, me faire un pareil reproche, je ne veux que vos caprices pour me justifier ; ils m'ont appris ce que vous me taisiez, je vous plaignois en secret, je n'osois vous parler, & mon amitié pour vous me faisoit tout craindre d'une melancolie si sombre, j'aurois désiré que vous fussiez restée insensible ; mais ne pouvant pas l'empêcher, ni vous guerir ; j'ai été charmée de trouver le moyen d'appaiser votre inquiétude, & si c'est une necessité de ne pouvoir vivre sans foiblesse ; mon frere a tant de belles qualités que vous ne rougirés point de celle que vous avez pour lui : eh bien ! repris-je, cessez de me representer les peines, que peut-être je me prépare, je m'y risque avec plaisir ; vous m'avez donné plus que la vie, ma chere Flore, en m'apprenant l'amour que le Comte a pour moi, je vous en aurai

une obligation éternelle, n'excusez donc plus une chose qui merite mes remerciemens, je ne me suis plainte que pour étouffer vos regrets, pensez-vous que tous les Amants soient reservez pour les funestes catastrophes? les malheurs qui vous ont accablés ne m'effrayent point, si le sort vous a été contraire, est-ce une raison qui me doive faire croire qu'il me traitera aussi avec la même rigueur? tout ce que nous voyons tous les jours ne prouve-t'il pas ce que je vous dis, la chûte d'un Ministre ou d'un Favori imprime-t'elle assez de crainte pour qu'il ne se trouve plus d'hommes qui veuilent occuper les mêmes places; j'ai luë quelque part une saillie judicieuse de Mr. de la Feüillade qui revient à propos au sujet dont nous parlons. Mr. Fouquet Surintendant des Finances fut arrêté à Nantes par ordre du Roi, on fit

entrer le prisonnier dans une chaise à porteurs, pour le conduire en lieu de sureté, ceci se passoit dans la cour du Château, & le Roi, & Mr. Colbert regardoient d'une croisée cette manœuvre; Mr. de la Feüillade qui venoit faire sa cour appercevant Mr. Fouquet si bien escorté, fait arrêter la chaise, complimente l'infortuné, & lui offre son credit; le nouveau Ministre fit observer malignement à Sa Majesté, l'audace d'un Seigneur qu'elle distinguoit particulierement: Mr. de la Feüillade entre, approche du Roi, qui lui lança un regard severe, vif & penetrant: il connut aussi-tôt d'où partoit le coup, tout autre eût tremblé & eût crû sa perte certaine; mais lui sans se démonter dit agréablement au Roi; Sire, les protestations d'amitié & de services que je viens de faire au pauvre Fouquet ont déplû, à ce que je

vois, à Votre Majesté; pouvois-je agir autrement en reconnoissance d'une pension de six mille livres par année dont il me gratifioit; pour ce prix, j'offre à Mr. Colbert même politesse en pareille occasion: n'étoit-ce pas joliment lui faire entendre qu'il risquoit de culbuter aussi-bien que l'autre? l'avertissement ne l'épouvanta point, & plus heureux que son Predecesseur, il finit glorieusement sa carriere. J'ai écouté avec plaisir, me dit Flore, le trait que vous venez de rapporter, j'y trouve une presence d'esprit qui me charme, Mr. de la Feüillade étoit-il Gascon? je n'en sçai rien, repris-je: pourquoi me faites vous cette question? c'est, dit-elle, que le climat forme assurément ces sortes de genies: quoi, vous pensez, repris-je, qu'un air plus chaud, ou plus froid, peut quelque chose sur l'esprit; sans doute, dit-el-

le, les peuples Septentrionaux sont sententieux, & leurs discours se ressentent de la glace du pays : bon, repris-je, les Espagnols dont le soleil est si brûlant ne ressemblent-ils pas aux nations dont vous parlez ? non, dit-elle, les Espagnols affectent un air grave ; mais leurs repliques sont vives, & c'est ce que nous appellons rodomontades ; & les Chinois, repris-je, qui sont si sérieux, est-ce le froid du climat qui leur donne ce flegme ? vous me menez trop loin, dit-elle, dans le Levant les chaleurs peuvent-être temperées ; mais pour définir la question, il faudroit en connoître les dégrez ; je ne suis point assez bonne naturaliste pour cela : enfin, continua-t'elle vous êtes temeraire, & sans frayeur vous vous exposez aux dangers ; l'application de Messieurs Fouquet & Colbert vous flatte, l'un périt & l'au-

tre regna, & voici votre ſolution: l'amour m'a renduë malheureuſe, & par la raiſon des contraires, ce Dieu ferà votre bonheur : je l'eſpere, repris-je, & je ſuis ſûre que vous ſeriez bien fâchée que la choſe tournât autrement : ah! ma chere Emilie, dit-elle, en m'embraſſant, je ſerois inconſolable ſi je vous voyois eſſuyer de fâcheux revers; une triſte experience m'apprend que les plus belles eſperances ſont ſouvent trompeuſes, l'habitude que j'ai avec les idées funeſtes eſt ſans doute la cauſe de mes affligeantes reflexions; aimez mon frere avec conſtance, il eſt digne de poſſeder votre cœur; je n'enviſage plus qu'un obſtacle qu'il nous faut eſſayer de ſurmonter, c'eſt la Fortune: helas! repris-je, j'y ai déja penſé, mais ma mere doit ſe rendre juſtice, je ne ſuis point noble, & Mr. de Reville en m'épouſant honoreroit ma famil-

le : mon frere eſt bon Gentilhomme, dit-elle, mais il ne ſera pas riche, vos biens ſont immenſes, & peuvent vous faire aſpirer à l'alliance d'une Maiſon illuſtre : attendons tout du tems, lui dit-je, & ne nous a'larmons point d'avance : eh bien ! reprit Flore, conſervés votre gaieté, je ne la troublerai plus : elle me tint parole, & depuis ce jour-là, elle ne me dit rien qui pût alterer mon enjouëment naturel.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE D'EMILIE, OU LES AMOURS DE MADEMOISELLE ***

SECONDE PARTIE.

NOUS voici au grand jour où ma mere daigna pour la premiere fois depuis mon exil au Couvent m'honorer d'une visite ; je lui fus presentée par Madame la Superieure, je ne pus retenir mes

larmes, je l'aimois & la respectois, je l'avois irritée, mon repentir étoit sincere; cet attendrissement lui fit plaisir, elle me trouva plus grande & plus formée; nous causâmes long-tems; je lui parlai de Flore, elle eut envie de la voir : je fus chercher cette chere amie qui eût la complaisance de venir la saluer; ma mere la trouva charmante, elle connoissoit Mr. & Madame de Reville, elle en parla avec beaucoup d'estime, & donna des louanges à leur aimable fille. Quand nous fûmes prêt de nous séparer, ma mere me demanda si je voulois l'accompagner : je serois, Madame, lui dis-je, charmée de prolonger plus long-tems le plaisir de vous voir, si vous voulez me promettre de me ramener ici je vous suivrai avec joye; ce n'est pas la peine, reprit-elle de sortir pour revenir, décidez : non, Madame, lui dis-je, sans hesiter, j'aime mieux rester :

ter : je le vois bien, dit-elle, en adressant la parole à Flore, Mademoiselle m'enleve le cœur de ma fille : si je l'ai, reprit Flore, je vous le rendrai, à condition, Madame, que vous m'en céderez la moitié : volontiers, dit ma mere, j'accepte le partage avec plaisir, & pour vous marquer combien j'approuve l'amitié qui vous lie, je vous laisse quinze jours pour faire vos adieux : quoi, Madame, dit la Superieure qui fut toûjours présente à cette conversation : vous nous ôterez Mademoiselle votre fille ! il est tems, reprit elle, qu'elle revienne auprès de moi : nous perdrons aussi Mademoiselle de Reville, dit la bonne Mere ; en verité, Madame, reprit Flore, je ne puis vous répondre précisement. Ma mere sourit de la franchise de mon amie, prit congé de nous, & s'en retourna.

Le Comte de Reville venoit

nous voir régulierement trois fois la ſemaine, nous l'attendions le lendemain du jour de la viſite de ma mere, le deſſein qu'elle avoit marqué de me faire ſortir du Couvent étoit une nouvelle interreſſante pour lui : comment faire pour ſe parler, c'étoit mon embarras, il ne m'avoit point encore découvert ſon amour : docile aux leçons de ſa ſœur, il tâchoit par ſes regards, par ſes empreſſemens, & par ſes ſoupirs de me faire connoître ce que je ſçavois parfaitement bien : je feignois de ne le point entendre ; mais malgré moi quelque fois, je le fixois d'un air ſi tendre, qu'il m'en paroiſſoit tout émû : quand Flore le remarquoit, elle me diſoit quelque choſe pour me faire détourner adroitement mes yeux.

Ces façons ſi charmantes dans les commencemens d'une paſſion euſſent duré plus long-tems, ſi

mon retour auprès de ma mere ne nous eût forcés à nous expliquer : il arriva donc, ce cher Comte, & Flore lui apprit ce que je viens de dire, il l'écouta avec une surprise étonnante : quoi ! s'écria t'il en me regardant avec tristesse, vous quittez ma sœur : helas ! que vais-je devenir ! je baissai les yeux, & ne répondis rien, je ne puis plus, charmante Emilie, continua-t'il, vous cacher mes sentimens, vous m'avez inspiré un violent amour, & j'ose dire que je vous le déclare sans crainte, vos yeux ont tant de douceur que vous ne pourriez sans inhumanité les dementir, parlez, me suis-je trompé ? avec tant de charmes auriez-vous le deffaut d'être insensible ? je serrai la main de Flore, qui jugeant que ce signe lui demandoit ce que je devois repondre, prit la parole : allons, me dit elle, mon frere attend son arrêt, pronon-

cez, & ſur-tout ſoyez ſincere. Quoiqu'elle parlât d'un ton badin, je compris cependant que le déguiſement n'étoit plus de ſaiſon, je fus charmée que mon Mentor pensât ſi judicieuſement, il m'en eût trop coûté s'il eût fallu continuer de feindre. Je ne ſçai point diſſimuler, dis-je à mon amie, vous en allez juger. Monſieur, continuai-je, s'il eſt vrai que vous m'aimez veritablement, & ſi vous êtes conſtant je vous promets mon cœur pour reconnoiſſance : c'eſt beaucoup, reprit le Comte, cependant je ne ſuis pas ſatisfait, pourquoi remettre à un tems incertain, ce que vous pouvez me donner aujourd'hui ? vous êtes trop preſſant, lui dis je, contentez-vous de l'eſperance, je veux avant de m'engager éprouver votre fidelité : eh ! comment ferez-vous, reprit il, puis-je rien voir qui vous égale,

belle Emilie, connoiſſez-vous mieux; quand même je ne pourrois me flatter de toucher votre ame: quand vous me haïriez je ne ceſſerois pas de vous adorer; ma ſœur, dit-il à Flore, joignez-vous à moi, priez, & faites qu'on me renvoye le plus heureux de tous les hommes: vous n'avez pas beſoin, reprit-elle, qu'on ſollicite pour vous, tout vous eſt favorable: ma chere Emilie, me dit-elle, ne lui refuſez pas ce qu'il vous demande: eh! que veut-il? votre cœur, repliqua t'il: ah! vous l'avez, lui dis-je, avec un dépit badin: n'eſt-ce pas aſſez de ſentir la défaite ſans être encore forcée de l'avoüer. Il ſe jetta à genoux, & les mains jointes, il me remercioit dans les termes les plus paſſionnez. Flore ne pouvoit s'empêcher de rire, de voir ſon frere dans cette poſture devant une grille, & moi lui tendre les

mains au travers des petits trous, pour lui aider à se relever ; il étoit si transporté qu'il ne les remarquoit pas ; mais Flore lui ayant dit qu'il pouvoit être apperçu, il quitta cette façon humiliante. Mes bras étoient si fort avancez, & si fort pressés, que je ne pouvois plus les retirer : je n'ai jamais vû mon amie si gaie qu'à cette scene, elle vint à mon secours, mes pauvres bras sortirent avec peine ; l'occasion étoit trop belle pour la laisser échapper, le Comte leur donna plus de cent baisers, avant qu'on pût leur rendre la liberté, nous nous dîmes encore mille choses tendres : ceux qui connoissent l'amour se les repeteront facilement, & les indifferents pourront les passer.

Nous ne prîmes aucunes mesures pour nous voir lors que je serois de retour à Paris, les déclarations mutuelles nous avoient

trop occupez ; on eſt ſi charmé dans ces heureux inſtans qu'on ne s'amuſe pas aux reflexions importunes : eh bien ! dit Flore, dès que le Comte fut parti, nous devons à preſent ſonger à la conduite d'une affaire d'où dépend votre bonheur, & celui de mon frere ; car enfin, ma chere Emilie, ce n'eſt pas tout d'aimer aujourd'hui, il faut ſoûtenir votre choix, & devenir ma belle ſœur : il ne tiendra pas à moi, repris-je, mon cœur ne ſe démentira jamais, je vois toutes les apparences pour nous, ma mere a parlé de Madame de Reville avec une eſtime particuliere, vous lui avez plû, c'eſt un grand avantage pour lier une ſocieté ; mes interêts vous ſont ſi chers que je me flatte que vous ne m'abandonnerez point ; non, je vous jure, dit-elle, je ne vous quitte point, ſuppoſé que Madame votre mere veuille bien

ſouffrir mon aſſiduité : ne trouveriez-vous pas à propos, repris-je, d'informer Madame de Reville de nos ſentimens, & de nos vûës : j'avois envie, dit-elle, de vous le propoſer, vous connoiſſez ſon caractere, nous ne pouvons nous mettre en de meilleures mains : c'eſt à vous, repris-je, à faire cette confidence ; je le veux bien, dit-elle, & je l'engagerai à toutes les démarches & les avances neceſſaires pour gagner l'amitié de Madame votre mere : c'eſt pouſſer un peu loin la complaiſance, repris-je, & je crains d'abuſer de vos bontés, non pas que je doute de la civilité de ma mere, elle ſçait vivre, & recevra, comme elle doit, Madame de Reville.

Nous dîmes au Comte le projet de conduite que nous avions formé, il connoiſſoit la prudence de ſa ſœur, ainſi il lui laiſſa avec

joye le ſoin de ménager les eſprits.

Ma mere vint encore une fois me voir avant ma ſortie du Couvent, elle me fit pluſieurs queſtions ſur mon amie, je la lui peignis telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, pleine d'eſprit, de ſageſſe, & de jugement; la Superieure arriva au moment que je parlois de cette aimable perſonne, elle entendit avec plaiſir les loüanges que je lui donnois, elle l'eſtimoit infiniment, & elle ſçut mêler des traits ſi beaux au portrait que je venois de faire, que ma mere conçut pour Mademoiſelle de Reville une amitié preſque égalle à celle qu'elle avoit pour moi.

Je reçus deux jours après deux paniers remplis de biſcuits & de confitures ſeches, avec une Lettre de ma mere, qui me marquoit de donner de ſa part à Flore la moitie du préſent qu'elle m'en-

voyoit ; faites ensorte, me disoit-elle, de l'engager à revenir à Paris avec vous, je serai charmée de vous voir toûjours unie avec une personne si spirituelle : je fis porter les deux paniers dans la chambre de mon amie ; elle ne sçut d'abord ce que cela vouloit dire, je lui donnai la Lettre de ma mere ; vous voyez, repris-je quand elle eut achevé de lire, tout se dispose heureusement ; grace à vos charmes nos desseins réussiront, vous faites dans un instant les conquêtes les plus difficiles : vous badinez, dit-elle, croyez que je suis plus satisfaite de plaire à Madame votre mere qu'à tous les hommes de l'Univers ; que je vous ai d'obligations, repris-je en l'embrassant tendrement, vous m'avez fait connoître un Amant que j'aime éperduement, & lors que je crains de n'avoir plus la liberté de le voir, votre merite nous obtient

ce que nous n'osions esperer ; ma mere a du discernement & de la solidité ; lorsqu'elle connoitra ce que vous valez , son amitié pour vous sera éternelle , j'envisage d'avance toutes les douceurs dont je vais joüir : non , continuai-je avec un emportement folâtre , jamais Cesar n'eût plus de confiance en sa fortune que j'en ai en la mienne, vous êtes mon Dieu Penatte : pourquoi mêler , dit-elle, ces divinités domestiques avec le conquerant dont vous parlez , il n'étoit rien moins que pieux , pour Enée c'est autre chose , & vous avez sans doute pris le Romain pour le Troyen ; pardonnez-moi , repliquai-je , Enée fut toûjours trembleur , ainsi l'application que j'ai voulu faire au sujet de la bonne fortune ne lui convenoit point, les Penattes ont mal à propos dérangé la comparaison, ôtons les à Cesar puisque vous voulez les

lui disputer, son courage n'en paroitra que plus grand : dites sa témérité, reprit-elle, j'ai une façon de penser particuliere : tout le monde admire le Predecesseur d'Auguste, oserois-je paroître contraire au jugement universel? oüi: me blâmera qui voudra, ce vaillant, cet éloquent, ce genereux Dictateur a flétri ses belles qualités en sacrifiant tout à l'ambition qui le dévoroit; si l'homme est comme on le doit croire le plus parfait ouvrage de Dieu, celui qui prend plaisir à le détruire, loin de mériter des loüanges, doit plûtôt inspirer de l'horreur; la nature est bien sage, repris-je, de vous avoir fait naître du genre feminin; car de semblables réfléxions s'accordent mal avec la bravoure qu'un Cavalier doit avoir; le préjugé & l'usage, dit-elle, m'auroient fait suivre le goût general, j'eusse peut-être exe-

cuté ce que je condamne ; mais l'effet ne prouve pas la bonté de l'action, ſoit timidité, ſoit foibleſſe, je ne puis ſouffrir tous ces grands Capitaines, qui ne nous paroiſſent tels que par la perte d'un million d'hommes : ne faut-il pas toûjours mourir, repris-je, qu'importe de quelle façon ; cette fin même eſt accompagnée d'une gloire qui dédommage de la perte de quelques années de plus : tout beau, dit-elle, ce plus eſt conſiderable, n'être que dans le ſouvenir eſt peu de choſe ; mais exiſter, c'eſt beaucoup.

C'eſt ainſi que nos converſations badines nous menoient quelque fois aux moralités les plus ſérieuſes : Flore n'avoit pas le genie guerrier, d'ailleurs les armes lui avoient été ſi funeſtes qu'on doit lui pardonner le mépris qu'elle marquoit pour elles ; la douleur & le dépit pouvoient y avoir bonne part.

Nous dîmes au Comte de Reville l'attention de ma mere pour sa sœur, & l'envie qu'elle avoit de la voir sortir du Couvent : hé bien! que ferez-vous, dit-il à Flore; ce que l'amitié me dicte, reprit-elle: que je suis heureux, s'écria-t'il, d'avoir une si bonne sœur! belle Emilie, marquez-lui donc aussi votre reconnoissance, plus vous la remercîrez, & plus je connoîtrai vos sentimens pour moi: je ressens comme vous, lui dis-je, les bontés de ma chere Flore, & je n'ai pas besoin que vous me fassiez appercevoir de ce que je lui dois: he, ne voyez-vous pas, reprit-il, que l'amitié que Madame votre mere commence d'avoir pour ma sœur va lier indubitablement une societé entre nos familles, & que par là je joüirai du plaisir de vous voir : je l'espere ainsi, lui dis-je; c'est pourquoi, reprit-il, en paroissant sensible à ce ser-

vice, vous me donnés des preuves de votre tendresse : s'il ne tient qu'à cela, lui dis-je de cet air badin & si enjoué qui me séïoit si bien, je vais l'accabler de caresses; je l'embrassai, & j'eusse continué mes manieres folâtres, si Flore d'un coup d'œil sérieux ne m'eût arrêtée; cette aimable fille sçavoit temperer mes vivacités, j'avois pour elle une si forte estime, que j'observois avec soin ses regards & ses gestes.

Elle dit à son frere de prevenir sa mere sur son retour, qu'il ne falloit pas me venir chercher, parce qu'elle profiteroit du carosse qui me viendroit prendre; en me ramenant chez mon pere, disoit-elle, vous me ferez une politesse qui engagera Madame de Reville à une visite de ceremonie, & s'il est vrai que Madame votre mere m'honore de son estime, il n'en faudra pas davantage pour com-

mencer la connoiſſance que nous ſouhaitons.

C'étoit fort bien raiſonner, & nous applaudîmes à cette idée : ma mere, dit le Comte, va être charmée lors que je lui apprendrai que Flore revient auprès d'elle, elle ne ſupportoit ſon abſence qu'avec peine ; que ne vous devra-t'elle point, charmante Emilie, vous qui lui rendez ſa fille avec tous ſes agrémens ? que je vais être heureux, ma belle maîtreſſe ; cette vilaine grille ne ſera plus une barriere incommode, je pourrai embraſſer vos genoux ; franchement, repris-je, je veux du mal à celui qui a inventé ce groſſier treillage, mes bras s'en reſſentent encore, vous en ſouvenez-vous ? ſi je m'en ſouviens, dit-il, pouvez-vous me le demander ? remettez-les un moment dans la même ſituation, & vous verrez ſi j'ai oublié les hommages qu'on doit leur

rendre : cette replique fit cesser les réfléxions sérieuses, & termina la conversation par les ris. Que je goûtois de douceurs & de charmes dans ces commencemens! flateuse, mais trop cruelle passion, n'avez-vous tant d'attraits que pour faire sentir les plus vives peines!

Nous étions convenus de cacher notre tendresse, ma mere étoit severe, l'exemple de Mr. de Saint Hilaire m'imposoit la nécessité de feindre ; j'avouë que le Comte de Reville sortoit d'une Maison plus distinguée que le Lieutenant de vaisseau ; mais la fortune ne l'avoit pas plus favorisé que le Marin, & ma mere ambitieuse me destinoit pour époux un homme du premier rang ; son objet n'étoit point encore fixé, c'est ce qui me faisoit esperer que le tems pourroit la faire changer. Flore étoit propre à tourner déli-

catement ſon eſprit, & à la déterminer à préferer ma ſatisfaction à des honneurs qui ne me flattoient pas.

Ma mere vint me chercher, comme elle me l'avoit promis; ſon premier ſoin fut de me demander ſi Mademoiſelle de Reville m'accompagneroit, je lui répondis que j'avois beaucoup de peine à la faire conſentir à ſortir avec moi: allez la prier de venir, me dit-elle, peut-être que je réuſſirai mieux que vous: j'obéïs, Flore parut, ma mere la preſſa de revenir à Paris; mon amie ſe deffendit quelque tems ſur l'attachement qu'elle avoit pour certaines Religieuſes, & ſur ſon amour pour la retraite: mais, reprit ma mere, ma fille ſe flattoit de poſſeder votre amitié, & la derniere fois que j'ai eu le plaiſir de vous voir, vous me paroiſſiez diſpoſée à ſortir avec elle, ce n'étoient pas à

ce que je vois les ſentimens qui s'expliquoient, ce n'étoit que la politeſſe : je me rends, Madame, dit-elle, le reproche que vous me faites m'eſt trop ſenſible, ma complaiſance doit l'étouffer, je quitte cette Maiſon, il eſt vrai à regret ; mais j'en ſuis trop dédommagée par les bontés que vous me marquez, & par le plaiſir que j'aurai d'être avec ma chere Emilie, dont je ne me ſerois ſeparée qu'avec une peine extrême.

Ma mere avoit appris de la Superieure que Flore ayant été très-long-tems malade, Madame de Reville ſa mere avoit conſenti à la laiſſer quelques mois dans la Communauté, eſperant que le changement d'air pourroit lui rendre une ſanté parfaite.

Je fais cette explication pour ne laiſſer aucun ſcrupule, un Lecteur pointileux trouveroit à redire à l'empreſſement de ma mere

pour faire ſortir une fille du Couvent ſans ſçavoir ſi ſes parens le prendroient bien ou mal ; de moins difficiles paſſeroient là-deſſus ou ſuppléroient à l'oubli ; mais autant que je pourrai me rappeller les idées, je tâcherai de circonſtancier les faits le mieux qu'il me ſera poſſible.

Nous fûmes Flore & moi prendre congé de nos bonnes Religieuſes, & de leurs aimables penſionnaires ; les adieux furent touchans & accompagnés de larmes ſinceres : j'avois vêcu dans cette Maiſon avec beaucoup d'agrémens, les ordres de ma mere qu'on avoit obſervez, m'avoient privés des viſites ; mais à cela près je n'avois éprouvé que des attentions & des careſſes, dont je conſerverai toute ma vie le ſouvenir.

Nous montâmes en caroſſe, & pendant le chemin ma mere marquoit à mon amie le plaiſir qu'elle

avoit de ſurprendre agréablement Madame de Reville par une vûë qu'elle n'attendoit pas ; nous la laiſſions dans cette erreur, & nous n'avions garde de lui dire qu'on étoit prévenu, c'eût été lui ôter tout le merite d'un retour qu'elle croyoit inopiné.

Le caroſſe étant arrêté à la porte de Mr. de Reville, le Comte vint au bas de l'eſcalier donner la main à ma mere : on nous reçut avec une politeſſe charmante, Madame de Reville marqua une ſenſible joye de revoir ſa fille, c'étoit à moi, diſoit-elle, qu'elle devoit le rétabliſſement d'une ſanté qui lui étoit chere ; on ſe fit des avances réciproques d'amitié & de ſocieté, nous ne nous dîmes rien le Comte & moi ; mais nos yeux parlerent, & je remarquai que Madame de Reville y faiſoit attention, ce qui me fit rougir un peu.

Quand nos fûmes rentrées au logis, ma mere me mena saluer ma tante ; c'étoit une très-bonne personne, & j'ai dit ci-dessus combien elle avoit été fâchée de me voir aller au Couvent, parce qu'elle croyoit que le caprice m'y avoit seul conduit : elle m'embrassa & m'exhorta fortement à ne me plus separer de ma mere : mes cousines me firent aussi des caresses; mais elles ne virent pas sans jalousie ma beauté.

Je crois pouvoir le dire, sans blesser la modestie : la nature sembloit avoir pris plaisir à me former. La taille, la regularité des traits, un air fin & vif, & tout cela accompagné de graces particulieres, me rendoient l'objet de bien des vœux. Je n'ai ressenti que deux passions dans ma vie, pour plus de cent que j'ai inspirées, ce n'est pas trop, & je me trouve raisonnable.

Il faut me permettre de badiner, ou je laisserai là l'Histoire; d'ailleurs puisque je suis l'Heroïne de l'Ouvrage, je dois me faire connoître, une certaine compassion interressée pour les belles; c'est pourtant moins ce motif qui m'a fait me peindre que la vérité.

Lors que je fus dans l'appartement de ma mere, elle me fit passer dans son cabinet, & me tint ce discours.

Ma fille, j'espere que désormais votre conduite sera irréprochable; vous êtes belle, je ne crains point de vous le dire, les femmes sont trop vaines pour ignorer leurs charmes, vous vous connoissez peut-être déja, ainsi je crois pouvoir vous avoüer sans passer pour ridicule ce qu'on ne peut vous disputer; mais sçavez-vous que la beauté ne brille, & n'éclate qu'autant qu'elle est ac-

compagnée de la vertu ; la comparaiſon dont je vais me ſervir quoiqu'ancienne & commune n'en eſt pas moins bonne. Nous ſommes comme un vaſe de porcelaine, rien n'eſt ſi beau tant qu'on le conſerve avec ſoin, le negligec'on, il tombe & ſe briſe, & n'a plus de prix ; une femme eſt ſemblable à ce vaſe, lorſque la nature l'a doüée de ſes plus rares avantages, tant qu'elle eſt reſervée, elle attire l'admiration & le reſpect, s'écarte-t'elle, s'oublie-t'elle un moment, on ne l'eſtime plus. Je vous ai élevée avec tout le ſoin poſſible, voici l'âge où je dois vous rendre à vous même, on doit être ſage par le pur mouvement de la volonté, & non par la contrainte : tout vous favoriſe, je vous deſtine un bien conſiderable, je ne borne point vos idées ſur votre établiſſement, repondez à mes intentions, & méritez

mes

mes bontés, souvenez-vous du vase, sans ma prévoyance une petite intrigue l'auroit pû fêler. Ce reproche me fit rougir extraordinairement : la confusion où je vous vois, continua-t'elle, m'est un bon augure, & me fait esperer que vous reparerez le passé.

Je suis ravie de l'amitié que vous avez pour Mademoiselle de Reville ; elle me paroît spirituelle & raisonnable, c'est une fille de qualité ; une pareille amie ne peut vous faire qu'honneur.

Voilà les personnes qui me conviennent : pour votre tante, dit-elle, en parlant de celle que je venois de voir, je vous défends d'aller chez elle sans moi ; elle est fort bonne femme, mais elle reçoit trop de monde : ses filles la gouvernent, elles seroient de mauvais exemples pour vous, Mr. de Saint Hilaire me tient au cœur.

Ah ! Madame, lui dis-je, ne

me parlez plus d'un homme qui m'eſt tout-à-fait indifferent, j'obſerverai religieuſement tout ce que vous me preſcrivez, & j'oſe vous aſſurer que je ne vous donnerai jamais le moindre ſujet de vous plaindre : je le ſouhaite, reprit-elle, le tems me le perſuadera mieux.

Le lendemain Madame & Mademoiſelle de Reville vinrent remercier ma mere de ſes politeſſes, & dès que Flore eût fait ſon compliment je lui ſautai au col, & en la baiſant je lui demandai tout bas, pourquoi ſon frere n'étoit pas venu avec elles ? un ſigne de l'œil me fit entendre qu'elle m'en expliqueroit la raiſon. Nous laiſſâmes nos meres cauſer, & nous retirant contre une croiſée, Madame de Reville eſt pour nous, me dit Flore, je lui ai tout conté; mon frere n'a pas oſé paroître aujourd'hui, il faut aller douce-

ment, un Cavalier fait comme lui effaroucheroit peut-être Madame votre mere.

Je lui repetai la conversation que nous avions eu ensemble le soir précédent; Flore en tira des consequences certaines de notre felicité future.

Il entra compagnie, Madame de Reville voulut sortir; mais ma mere la pria avec tant d'instance de ne point faire de cérémonie, & de vouloir bien rester, qu'elle y consentit.

On présenta des cartes, c'est l'usage, on ne peut s'en dispenser; sçavoir tous les jeux, être toûjours prête à faire la partie, tient lieu d'esprit, & de mérite; qui méprise cet amusement est traité de Misantrope, ou de bon à rien.

Je demandai un jour si certaine femme dont la phisionomie me plaisoit avoit de l'esprit; c'est la

plus aimable personne du monde, me repondit-on, elle sçait le quadrille, le piquet à écrire; en un mot elle est propre à tout: belle définition! j'étois bien instruite de ce que je voulois sçavoir; il fallut cependant m'en contenter.

Tandis donc que nos Dames étoient occupées au suplément de conversation, je le nomme ainsi, je conduisis Flore dans l'appartement de ma mere: la compagnie étoit dans une salle en bas, & ce que je voulois faire voir à mon amie méritoit sa curiosité, les dorures, les glaces, & les peintures y brilloient tour à tour, ma mere aimoit l'éclat, & ne negligeoit rien pour satisfaire son goût, & sa délicatesse.

Nous eûmes pendant plus d'une heure la liberté de nous entretenir; le Comte ne fut pas oublié, son nom fut repetté plus de cent

fois, & les caresses accompagnoient toûjours ce que je disois, je dois l'avoüer ici, quoique j'eusse pour Flore une sincere & tendre amitié, l'image de son frere qu'elle me répresentoit parfaitement redoubloit quelque fois mes empressemens pour elle.

On vint nous prier de descendre, & nous trouvâmes dans la place des tapis verts une colation propre & bien entendue; ma mere qui sçavoit faire les choses galament, avoit après le jeu engagé sa compagnie à passer dans un petit jardin qui étoit de plein pied à la salle, les ordres furent bientôt donnez & executez, dans un quart d'heure, tout fut rangé comme je viens de le dire.

Madame de Reville qui ne cherchoit qu'à entretenir une connoissance qui commençoit si bien, envoya prier ma mere à dîner pour le lendemain; on jugera sans peine

que j'eus part au compliment, & je puis même croire ſans trop me flatter que la fête étoit pour moi ſeule.

Que nous paſſâmes une agréable journée! le Comte parla peu, & ménagea ſes regards. Après le repas, qui fut bon, & qui tint long-tems, nous paſſâmes dans une ſalle: Mr. & Madame de Reville entretenoient ma mere, ainſi nous eûmes le loiſir de renouveller, le Comte & moi, nos proteſtations de tendreſſe & de fidelité. Quand nous fûmes de retour, ma mere me parut enchantée des manieres de ces aimables perſonnes, & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'étant naturellement défiante & penetrante, elle ne ſoupçonna point que le Comte de Reville pourroit détruire & ſucceder à Mr. de Saint Hilaire.

Regardons un moment les effets de la préver''on, elle croit que

j'aime l'Officier de vaiſſeau, tous ſes ſoins, toutes ſes idées, ne ſont que pour rompre cette imaginaire inclination, les autres hommes ne lui font point de peur, & de bonne foi je penſe qu'elle m'eût vûë de frequents teſte-à-teſte avec le veritable Amant ſans y trouver à redire.

Le Marquis d'Ormont continuoit toûjours d'aller chez Mr. de Reville, Flore le voyoit ſans peine; remplie de ſentimens chrétiens, & reſignée à la volonté du ciel, elle ſupportoit ſes chagrins avec une douceur angelique; nous attribuïons tous ſa tranquillité à l'oubli ordinaire pour ce qui n'eſt plus; mais que nous la connoiſſions mal! la perte de ſon Amant lui étoit toûjours préſente, ſa vertu ſeule calmoit ou plûtôt domptoit ſa douleur; une circonſtance que je vais rapporter fera juger ſi je me trompe.

Le Marquis d'Ormont maria ſon fils avec une riche heritiere, Mr. de Reville & ſa famille furent les premiers priez d'aſſiſter à cette cérémonie ; comme nous nous étions vûs cinq à ſix fois chez Madame de Reville, elle engagea le Marquis de nous y inviter auſſi, ce qu'il fit de fort bonne grace.

A cinq heures du matin nous nous rendîmes tous chez la mariée, nous eûmes l'honneur Flore & moi de lui attacher la petite fleur, ſymbole d'une virginité ſouvent équivoque. Quelle façon de parler ! diront les précieuſes, & peut-on badiner ſi cruellement ſon eſpece ? il n'en faut pas davantage pour qu'elles mépriſent ce que j'écris, je le ſçai ; mais que faire, je ne ſçaurois diſſimuler, je ſuis malheureuſement née trop ſincere.

On fut à l'Egliſe, & la benediction reçuë, les deux époux

monterent dans le même carosse, & furent descendre chez le Marquis d'Ormont où leur appartement étoit préparé ; l'Assemblée fut nombreuse, la fête somptueuse, & la symphonie n'y fut pas épargnée. Un parent de la mariée, que je nommerai à present la Comtesse d'Ormont, ce parent, dis-je, fut touché de l'air languissant & tendre de Flore ; il est vrai qu'elle avoit ce jour-là quelque chose de si doux & de si passionné qu'elle attiroit tous les regards, je ne l'avois jamais veuë si belle. Ce nouvel Amant avoit de la naissance, de la figure, & quinze mille livres de rente.

Sans m'arrêter à détailler les soins qu'il prit pour plaire à Mademoiselle de Reville, je dirai seulement qu'après quatre ou cinq visites renduës, il déclara ses sentimens à la Comtesse d'Ormont, & la pria de vouloir bien dispo-

ser Flore à un hymen qu'il désiroit passionnément ; la Comtesse en parla d'abord à son époux, il lui dit d'un air froid que la proposition étoit bonne ; mais qu'elle ne réussiroit pas : cette réponse donna de la curiosité à la Dame, elle questionna, elle pressa ; enfin elle arracha le recit de la triste avanture de Flore avec le Chevalier d'Ormont ; cette confidence ne la rebuta point, au contraire elle se fit un secret plaisir de contribuer au repos, & au bonheur d'une si aimable personne.

Le Comte la laissa faire, elle fut chez Madame de Reville, elle étala à la mere & à la fille tous les avantages de l'alliance qu'elle proposoit : Madame de Reville la remercia, & dit à Flore de repondre ; puisque ma mere me le permet, reprit-elle, je vais, Madame, m'expliquer librement ; je n'aurai jamais d'époux, ma reso-

lution est fixe, & la Fortune la plus brillante ne pouroit pas l'ébranler.

Madame de Reville ne fut point surprise de cette replique, elle s'y attendoit; mais la Comtesse ne pouvoit se figurer qu'un mort pût être un obstacle invincible; prévenue de cette idée, elle ne se rebuta point, ma mere, le Marquis d'Ormont & moi, fûmes aussi priez de tâcher de fléchir Flore; nous nous y prêtâmes de bon cœur, nos sollicitations étant vaines, le soupirant fut remercié, & on ne parla plus de cette affaire.

Voilà ce qui s'appelle une constance parfaite, & portée au-delà du tombeau. Que cette fidelité est belle! je l'admire beaucoup & je n'ai pû l'imiter.

Ma mere s'étoit attachée veritablement à Madame de Reville, & elle negligeoit même toutes ses

connoiſſances pour elle : ma tante & ſes filles ſe plaignirent avec aigreur de l'indifference qu'on leur marquoit ; le compliment fut mal reçu, les eſprits s'échaufferent, on ſe querella, & une rupture ouverte finit le differend.

Toutes les fois que j'allois chez Madame de Reville, j'avois le plaiſir d'entretenir le Comte ſans que ma mere pût rien ſoupçonner.

La chambre de Flore avoit une porte de communication pour entrer dans le cabinet où couchoit la Vallier femme de chambre de Madame de Reville, & dont cette amie m'avoit parlé en me racontant ſon Hiſtoire.

Le Comte feignoit de ſortir, & rentroit dans le cabinet de la Vallier, & lors que nos meres étoient occupées nous allions Flore & moi lui ouvrir la porte. Que ces jours étoient heureux, & que je les re-

grette ! les ſentimens, les tranſports, & une vivacité folâtre rendoient nos converſations charmantes ; ma mere n'y étoit pas épargnée, je trouvois ſa tranquilité comique, & je ne pouvois m'empêcher de la badiner. Vous êtes bienheureuſe, me diſoit Flore quelque fois, lorſque nous étions ſeules, d'avoir un ſi grand fond de gaieté ; mais quand M. de Saint Hilaire reviendra, comment ferez-vous ? bon, repris-je, un coup de vent peut me parer de cet embarras ; en tout cas s'il revient, & s'il s'amuſe à m'aimer encore je l'accablerai de tant de mépris qu'il ſera obligé de me fuir : ma mere s'imaginera que je ſacrifie le penchant au devoir ; comptez-vous pour rien le plaiſir que cette idée lui cauſera ; ma chere Flore, continuai-je, vous m'avez promis de ne plus troubler la joye que je reſſens, laiſſez-moi

la goûter toute entiere, j'aime éperduement votre frere, il m'assure tous les jours de son amour, dois-je interrompre des réflexions flatteuses pour des colifichets, faisant allusion à la premiere Lettre que j'ai écrite à Mr. de Saint Hilaire, & que j'ai rapportée ci-dessus: cette réponse la fit rire, & nous n'en parlâmes plus. Tandis que j'étois au Couvent, ma mere acheta une maison de campagne à six lieuës de Paris, elle vouloit y faire faire certains ouvrages qui demandoient sa présence pendant toute l'Automne, la saison étoit proche, elle pria Madame de Reville de lui donner Flore, ce qu'elle lui accorda facilement, avec promesse d'y aller aussi très souvent.

Je vis le Comte de Reville dans la chambre de sa sœur la veille de notre départ pour la campagne; nous sentîmes alors tout ce qu'a

de cruel l'idée d'une longue absence; car enfin nous ne l'éprouvions pas encore. L'imagination frappée d'un mal à venir le rend souvent plus sensible, que lorsqu'on le ressent veritablement. Je ne pouvois penser qu'une distance de six lieuës alloit me separer de mon cher Comte sans verser un torrent de larmes, je n'y survivrai point lui disois-je, je ne vous verrai donc plus, ces momens où j'ai le plaisir de vous marquer toute ma tendresse vont m'être ravis; le Comte étoit aussi affligé que moi, il me prenoit les mains, les baisoit, & les baignoit de ses pleurs.

Flore nous regarda long-tems sans nous interrompre; il est quelque fois à propos de laisser passer les premiers mouvemens; mais voyant que nous poussions la douleur un peu trop loin, elle commença par me representer que je devois ca-

cher à ma mere le trouble qui m'agitoit : quels ſoupçons ne feriez-vous pas naître, diſoit-elle, ſi vous la ſuiviez avec répugnance? Madame de Reville nous viendra voir, mon frere l'accompagnera, la liberté qu'inſpire la campagne vous offrira mille occaſions de vous parler ; remettez-vous, ma chere Emilie, continua t'elle, il eſt d'une conſequence infinie pour vous & pour mon frere de ſurmonter votre triſteſſe ; que penſeroit de nous Madame votre mere, ſi elle s'appercevoit de votre amour? nos careſſes qui lui ſont ſi cheres à preſent lui deviendroient odieuſes, elle ne les attribueroit plus qu'à l'objet d'un vil interêt, & à l'eſtime qu'elle a pour notre famille ſuccederoit une forte haine.

Je conviens avec vous, repris-je, qu'il eſt bon de diſſimuler encore quelque tems ; mais enfin ſi

ma mere me proposoit un établissement, il faudroit bien tout déclarer ; en ce cas, dit-elle, nous trouverions peut-être des détours & des facilités que nous n'appercevons pas aujourd'hui, essuyez seulement vos pleurs, qu'un peu de raison calme vos petits emportemens : suis je en état, repris-je, d'écoûter cette raison dont vous me parlez : hé bien ! dit-elle, si vous ne voulez pas l'entendre, que la complaisance agisse en la place du jugement. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette replique, j'embrassai Flore, & lui promis tout.

Et vous mon frere, continua-t'elle, en parlant au Comte, cet air languissant durera-t'il toûjours ? ah ! ma sœur, reprit-il, vos plaisanteries ne sont pas de saison, que la belle Emilie reprenne son enjouëment j'en serai charmé, j'avoüerai même avec

vous que c'eſt une neceſſité indiſpenſable pour elle ; mais moi qui ne ſuis pas obligé à ces dehors contraints, je ſoupirerai, je gemirai ſans ceſſe : ah ! mon chere Comte, lui dis-je, en l'interrompant, vous m'allez cauſer de nouvelles allarmes ; la douleur où je vous vois pourroit alterer votre ſanté, faut-il que je vous conſole, & ne ſuis-je pas auſſi affligée que vous : les larmes recommencerent, & Flore impatiente prit un Livre, & nous laiſſa plaindre & ſoupirer.

Le Comte vivement touché de mes pleurs voulut les tarir à ſon tour ; biſareries des Amants ! il n'avoit pû ſouffrir que j'écoutaſſe les avis de ſa ſœur, je lui paroiſſois trop tôt conſolée, ſon déſeſpoir m'avoit renduë mes premieres agitations, & par un contraſte que l'amour peut ſeul excuſer, il tâchoit d'appaiſer ce qu'il avoit fait renaître.

Il pria ſa ſœur de lui aider à remettre mon eſprit dans ſon aſſiette ordinaire : moi, dit Flore d'un ton ſerieux, vous êtes l'un & l'autre trop peu raiſonnables, faites comme il vous plaira, je ne veux plus me mêler de vos affaires. Ce dépit qu'elle ſçut feindre ſi à propos fut efficace, le ſoin de l'appaiſer fit ceſſer les regrets, elle reſiſta quelque tems ; mais nos proteſtations & nos careſſes la ramenerent, & elle fit ſortir ſon frere ſur le champ.

Elle n'oublia rien pour flatter ma paſſion, & elle me donna tant d'eſperance, qu'une demie heure après je parus tranquille, & je pus me preſenter devant ma mere, ſans craindre ſes regards.

Nous partîmes le lendemain ma mere, Flore, & moi pour nous rendre à cette campagne, dont le ſejour me paroiſſoit ſi triſte ; l'aſpect d'un lieu que j'avois tant dé-

resté ne m'offrit rien que de riant; une belle maison, un petit parc orné, des terrasses où la vûë pouvoit s'étendre agréablement, des parteres, des eaux, & le tout ménagé avec tant de simetrie qu'on ne se lassoit point d'admirer.

Ma mere nous conduisoit & voyoit avec plaisir l'applaudissement que nous donnions à tout ce qui se présentoit à nos yeux; tant de beautés m'inspiroient une douce langueur, je pensois sans cesse au plaisir que j'aurois de voir mon chere Comte dans un lieu si charmant. L'air champêtre est le centre des cœurs tendres, la nature y paroît dans tout son lustre, une si belle décoration entraine à une rêverie, préferable (du moins c'est mon sentiment) à tous les divertissemens de la ville, qu'on ne peut goûter sans trouble, & souvent sans repentir.

Nous soupâmes fort bien, je ne

ſentois plus cette inquiétude qui m'avoit agitée avant mon départ, je me faiſois des idées trop flatteuſes des converſations que j'allois avoir avec mon Amant, pour conſerver davantage une triſteſſe oppoſée d'ailleurs à mon humeur.

Flore coucha dans ma chambre, elle le ſouhaita ainſi; nous avions tant de choſes à nous dire que les jours ne ſuffiſoient pas, il y falloit encore une partie des nuits.

La plaiſante ſocieté que celle de deux filles, dont l'une eſt Amante & l'autre confidente, la moindre minutie donne matiere à des diſcours infinis; la nuit ſurtout eſt le tems qu'elles choiſiſſent, il faut que le ſommeil les accable & leur ferme les yeux pour qu'elles ſe taiſent.

Nous paſſâmes dix jours dans cette aimable ſolitude, ſans voir Madame de Reville; je les com-

ptois ces jours, & je commençois à m'impatienter.

Enfin ce moment heureux arriva; nous étions toutes les trois, ma mere, Flore & moi dans un ſalon dont la vûë donnoit ſur une avenuë qui conduiſoit à la premiere cour de la maiſon; il étoit près de midi, lors que nous apperçûmes un caroſſe qui venoit grand train, je ſentis mon cœur s'agiter extraordinairement; c'eſt ſans doute Madame de Reville, dit ma mere, allons la recevoir: nous nous rendîmes promptement à la principale porte, & nous eûmes la ſatisfaction de ne nous être pas trompées, c'étoit elle-même avec ſon fils. Quelle joie! je ſautai au col de Madame de Reville, ma vivacité ne me permettoit pas d'attendre que ma mere la ſaluât la premiere, je la quittai pour écoûter le Comte qui me ſouhaitoit le bon

jour, j'en reçus un baiser dont je ne pus civilement me deffendre ; Flore eut son tour aussi, & les caresses étant finies, nous conduisîmes la mere & le fils dans le salon où nous étions lors que nous les avions apperçus.

Après le dîner, on les promena par tout, & sur la fin du jour nous nous trouvâmes dans une allée sombre : restons ici, dit ma mere ; je trouve cet endroit charmant ; Madame de Reville repliqua qu'elle avoit eu dessein de le proposer ; elles s'assirent sur un gazon qu'on avoit soin d'entretenir toûjours frais au pied des arbres : nous nous mîmes Flore & moi à quatre pas d'elles, & le Comte prit place auprès de nous.

Je n'ai point encore pû trouver le moment ma belle Maîtresse, me dit-il, de vous marquer le plaisir que j'ai de vous voir : le partagez-vous ? ma présence vous cause-

t'elle de la joie ? me souhaitiez-vous ? les jours vous ont-ils paru plus longs qu'à l'ordinaire depuis notre adieu ? étois-je present à votre idée ? & parliez-vous quelque fois de moi à ma sœur ?

Oüi, mon cher Comte, repris je, j'ai ressenti tout ce que vous venez de me dire, rien ne me plaît que vous, tous mes désirs sont pour vous, vous m'occupez sans cesse ; en un mot je n'aime que vous. Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, charmante Emilie, me dit-il, & si vous êtes constante, rien ne manque à ma felicité : je jure, repris-je, par votre amour qui m'est si précieux, par vous qui m'êtes si cher, de ne jamais trahir mes sentimens ; soyez le garand de mes sermens, dis-je à Flore en lui prenant la main : pour le témoin, répliqua-t'elle en riant, à la bonne heure, je ne serai rien de

plus, s'il vous plaît: je veux, lui dis-je, que vous me traitiez avec mépris si je deviens infidelle: & moi, belle Emilie, reprit le Comte, je vous promets de vous adorer jusqu'au dernier soupir de ma vie; mais, continua-t'il en me prenant les mains & les baisant avec transport, l'ambition fera taire l'amour, Madame votre mere vous destine à un époux illustre; puis-je me flater que vous mépriserez pour moi les grandeurs où vous pouvez prétendre? quel soupçon! vous m'offensés, lui dis-je, pourquoi m'engagerois-je avec vous comme je viens de faire, si je ne me sentois pas assez de fermeté pour resister à la volonté de ma mere; les honneurs dont vous me parlez me touchent peu, & c'est le moindre des sacrifices que je voudrois vous faire; rassurez-vous, mon cher Comte, vous serez mon époux

ou je resterai fille.

Les remerciemens suivirent un discours si obligeant. Le serein commençoit à se faire sentir, & nos Dames dont l'âge exigeoit des précautions que la jeunesse n'observe pas, jugerent à propos de se mettre à l'abri d'une fraîcheur qui pouvoit les incommoder.

Nous les suivîmes, & la conversation devint generale, le souper se passa agréablement ; le Comte de Reville chanta plusieurs fois avec une grace infinie, nous l'avions déja entendu ; mais ce soir-là il avoit une gaieté qui le rendoit encore plus aimable. Je remarquai que ma mere l'écoûtoit & le regardoit avec plaisir ; j'en fus ravie, de pareilles dispositions me faisoient esperer beaucoup ; il faut se rendre aimable auprès de ceux dont on veut captiver la bienveillance, c'est l'essentiel.

Le lendemain se passa avec les mêmes douceurs, nous retournâmes dans notre allée, où j'eus la liberté d'entretenir le Comte près de deux heures. Je ne rapporterai point toutes nos conversations, deux Amans se disent presque toûjours les mêmes choses, les répetitions leur plaisent, & dégoûtent fort ceux qui les lisent.

Le jour suivant il fallut parler de partir; ma mere eut beau prier Madame de Reville de lui donner du moins la journée entiere, elle fut inflexible; son époux l'attendoit, il ne lui étoit pas possible, disoit-elle, de tarder davantage; elle promit de revenir, & d'amener Mrs. de Reville pere & fils: toute la joye s'évanoüit, & on se dit adieu d'un air fort triste.

Pour moi dès que j'eus perdu leur carosse de vûë, je fus dans ma chambre où Flore me suivit,

j'y pleurai amerement : vous n'y penſez pas, me diſoit cette amie, vos affaires ſont en bon train; mais ſur-tout que Madame votre mere ne remarque point de foibleſſe, je vous l'ai déja dit, il faut que tout vienne d'elle. Ses diſcours étoient inutiles, & ſi je m'appaiſai ce fut plûtôt par laſſitude que par docilité aux ſages remontrances de Flore.

On trouvera peut-être étrange que je ne parle point de Lettres pendant cette abſence ; en voici la raiſon : nous ne nous écrivions point, la choſe étoit trop délicate, ma mere l'auroit ſçu indubitablement ; il vaut mieux ſe priver d'un plaiſir que de riſquer de ſe perdre.

L'occaſion cependant paroiſſoit belle, on envoyoit preſque tous les jours un Domeſtique à Paris, à qui on donnoit ordre de paſſer chez Madame de Reville

pour ſçavoir de ſes nouvelles. Une étourdie comme moi eût été charmée de ſaiſir une voye ſi commode ; j'en parlai à Flore ; mais elle s'y opposa avec fermeté : le moins qu'on peut ſe livrer, diſoit-elle, à ces ſortes de gens eſt le meilleur.

Il y avoit quinze jours que Madame de Reville étoit retournée à Paris, Flore elle-même s'impatientoit, elle voyoit la triſteſſe qui commençoit à s'emparer de mes ſens ; comme elle me connoiſſoit d'un temperamment vif, elle craignoit que les efforts que je faiſois pour ſurmonter ma peine ne me cauſaſſent à la fin une maladie fâcheuſe ; mais, grace à Dieu, elle n'eut que la peur, la préſence du Comte calma les inquiétudes, diſſipa la triſteſſe, fit taire les plaintes, & ramena les ris & les jeux.

Pour nous ſurprendre plus a-

greablement, Mr. & Madame de Reville, & leur fils arriverent à neuf heures du so r; nous allions nous mettre à table; les acclamations, les reproches, & les embrassades se confondoient tour à tour: on servit le souper, le Comte se trouva placé auprès de moi. Tous les signes usités dans ces occasions ne furent pas épargnés, l'amour tire partie de tout, se presser le pied de tems en tems, dédommage du silence qu'on est obligé d'observer.

Ma mere eut encore le plaisir de conduire Mr. de Reville par toute sa maison. Une chose nouvellement acquise a des charmes que le tems rend moins sensible; mais d'où vient ce dégoût, & cette indifference pour ce qui nous étoit autrefois si cher, si le changement des objets produisoit celui du cœur, on ne s'étonneroit pas tant; mais non, avec les mê-

mes beautés, les mêmes graces, on n'inſpire plus les mêmes ſentimens.

Je moraliſe peut-être trop, & l'on pourra me comparer à ces vieilles femmes qui crient ſans ceſſe contre les vices qu'elles regrettent, & qui ne paroiſſent ſages, que parce qu'elles ne peuvent plus faire de folies. On me feroit injure cependant ſi on penſoit de cette façon ſur mon compte, j'ai eu des paſſions, je l'avouë; mais je crois qu'à vingt-ſix ans on peut en avoir encore; c'eſt donc la raiſon ſeule qui m'en garantit, un pareil retour à mon âge eſt quelque choſe.

Monſieur, Madame de Reville, & le Comte reſterent ſix jours avec nous; la chaſſe, la pêche, & la bonne chere étoient nos occupations. J'avois le plaiſir d'entretenir mon Amant, les promenades du ſoir nous favoriſoient le

plus, c'étoit-là qu'à loisir nous expliquions nos sentimens. Jamais deux cœurs ne ressentirent plus d'amour ; nous nous repetions sans cesse ce *je vous aime* si doux, si plein de charmes, & si ravissant pour les ames tendres.

Il fallut songer à retourner à Paris : nouvelle tristesse ; je ne pouvois plus me separer du Comte, & la veille de leur départ je me retirai dans ma chambre pour m'abandonner à ma douleur ; je n'y fus pas long-tems sans y voir Flore.

Me donnerez toûjours, me disoit-elle, des inquiétudes, mon frere est encore ici, & vous vous amusez à pleurer ; attendez qu'il soit parti, du moins vos larmes seront alors plus pardonnables, d'ailleurs quel est votre chagrin ? prétendiez-vous qu'il ne vous quitteroit plus ? ces passions extrêmes ne conviennent pas à des

filles bien nées, j'ai aimé pour le moins autant que vous aimez mon frere; mais j'étois plus tranquille que vous : bon Dieu que deviendriez-vous si le sort vous reservoit les mêmes peines!

Je n'avois pas le mot à dire, les raisons de mon amie étoient trop sensées pour y pouvoir repondre : je lui promis de cacher mon trouble, & de ne le laisser paroître qu'à celui qui le causoit.

Flore compta à sa mere le chagrin que j'avois de son départ : j'ai déja dit que Madame de Reville sçavoit la tendresse que j'avois pour son fils ; elle ne m'en avoit point parlé, soit par discretion, ou qu'elle fut bien-aise de voir auparavant le train des choses.

Ma mere leur donnoit ce jour-là le divertissement de la pêche que Mr. de Reville aimoit beaucoup ; j'étois auprès de lui, & je

regardois d'un air rêveur & distrait tout ce qu'on faisoit ; je me sentis frapper sur l'épaule, je tournai la tête, & j'apperçus Madame de Reville qui me dit de ne point m'arrêter à voir les poissons, parce que ces animaux étoient trop melancoliques: est-ce que vous craignez, Madame, lui dis-je, qu'ils ayent quelque vertu simpathique? je vous vois certaines dispositions, dit-elle en riant, qui sentent l'aquatique ; qu'est devenu ce feu, cette vivacité si charmante? vous n'êtes plus la même aujourd'hui: tout a son tems, repris-je, & les reflexions succedent quelque fois à la gaieté : vous n'êtes pas d'un âge d'en faire, dit-elle toûjours d'un ton badin, & cet amusement ne vous convient point ; mais dites-moi un peu, à quoi pensiez-vous? la question m'embarassa, j'appercevois où elle vouloit venir, & quoique je sçusse

qu'elle étoit informée du ſecret de mon cœur, la timidité me retenoit, je ſouhaitois Flore auprès de moi, & je la cherchois par tout des yeux : vous ne me repondez rien, me dit-elle, d'où vient ce ſilence ? allons, aimable Emilie, ouvrez votre ame à la meilleure de vos amies ? je fis une profonde reverence : des avances ſi obligeantes d'une femme que j'eſtimois infiniment, & qui étoit mere du Comte de Reville, me charmerent, & ſurmontant la petite confuſion dont je n'avois pas été la maîtreſſe : Madame, repris-je, vous n'ignorez pas les ſentimens que j'ai pour Mr. votre fils, vous partez demain, je ne le reverrai peut-être pas ſi-tôt, cette idée m'afflige, & me cauſe la mélancolie qui vous ſurprend : j'aime qu'on me parle ſans détour, dit-elle, il y a long-tems que je cherche à m'expliquer avec vous ;

le penchant que vous avez pour mon fils me cauſe une mortelle inquiétude, il m'eſt infiniment cher, cependant j'aime mieux qu'il ſoit malheureux que de vous voir déſobéïr à Madame votre mere; je voudrois de tout mon cœur que vous puiſſiez devenir ma fille; mais la fortune met entre vous & lui un terrible obſtacle, nous le ſurmonterons peut-être, repoſez-vous ſur mes ſoins; mais quoiqu'il arrive, n'oubliez jamais la ſoumiſſion que vous devez à celle qui vous a donné l'être, je ne puis me diſpenſer de m'en retourner à Paris, un plus long ſéjour ici pourroit être importun & ſuſpect, reprenez votre belle humeur, un air ſombre paſſeroit pour biſarerie, & une perſonne comme vous doit éviter de donner de pareils ſoupçons.

Rien de plus ſage que le diſcours de Madame de Reville,

il me fit une forte impreſſion, je la connoiſſois parfaitement, & je ne doutois point que notre amour ne lui causât veritablement du chagrin ; la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon fils, l'amitié qu'elle avoit pour moi, & l'incertitude de l'évenement lui cauſoient de vives allarmes.

Je ne manquai pas de redire à Flore la converſation que j'avois euë avec ſa mere : elle ne negligera rien, me dit-elle, chere amie, pour parvenir au but que nous nous ſommes propoſez, elle vous l'a promis, fiez-vous à ſa parole, & eſperez tout de votre bonheur.

Je les vis partir avec plus de tranquillité que je n'euſſe oſé eſperer avant la converſation de Madame de Reville ; j'avois tant de peur de lui déplaire que je ſçus vaincre la triſteſſe que je reſſentois. Flore qui s'attendoit à de

nouveaux regrets, me complimenta de ce commencement de ſageſſe : vous voyez, lui dis-je, combien Madame votre mere a de pouvoir ſur moi, elle a blâmé ma douleur, c'eſt aſſez pour que je l'étouffe : je vous aſſure, reprit-elle en riant que je lui ferai tenir compte d'un ſi grand ſacrifice ; ſuivez toûjours ſes avis avec la même exactitude, & vous vous en trouverez bien.

Ma mere faiſoit travailler à ſes jardins avec une ardeur inconcevable ; elle n'étoit pas accoûtumée à tant d'embarras, elle s'échauffa & tomba malade.

Mon premier ſoin fut d'envoyer avertir Madame de Reville de cet accident funeſte, & de la prier de nous envoyer un Medecin habille. A l'arrivée de cette nouvelle, elle l'amena elle-même : il trouva ma mere fort accablée, & nous dit que cette mala-

die pouvoit être longue. Nous étions fort consternées Flore & moi; Madame de Reville nous rassura en nous promettant de rester avec nous tout le tems qu'elle seroit allitée. Vingt-quatre heures après le mal augmenta, on craignit pour ses jours : je fondois en pleurs, & Madame de Reville étoit sensiblement touchée; elle ne la quitta jamais un moment, elle voulut absolument qu'on lui mît un lit dans la même chambre pour être plus à portée de lui rendre service : ses soins s'étendoient à se lever trois ou quatre fois la nuit pour la soulager.

Tant d'attentions firent une vive impression dans le cœur de la malade; trois semaines après nous eûmes le plaisir de la voir se lever, elle marqua sa reconnoissance à Madame de Reville dans les termes les plus touchans, & elle

forma dès ce moment un dessein que j'expliquerai bientôt.

Le Comte n'étoit point venu nous voir pendant cette maladie, sa mere le lui avoit expressement deffendu, il attendoit avec impatience le rétablissement d'une santé qui l'interressoit extrêmement.

Madame de Reville voyant son amie convalescente, songea à retourner chez elle; ma mere ne voulut pas la gêner davantage, & elle lui promit de revenir incessamment à Paris; elle lui tint parole. Quatre jours après j'eus le plaisir de revoir cette grande ville.

Madame de Reville, son époux & son fils vinrent aussi-tôt nous marquer la joye qu'ils avoient de notre retour. Tous mes sens s'émeurent à la vûë de ce cher Amant, nous nous serrâmes la main sans oser nous parler. Nous ne prévoyions pas que bientôt nous ne

ſerions plus obligez à tant de contraintes. Ma mere pria Madame de Reville de lui laiſſer Flore : je ne ſuis pas encore bien rétablie, diſoit-elle, cette aimable perſonne tient lieu de tout à ma fille & à moi.

On n'eut garde de lui refuſer ce qu'elle ſembloit ſouhaiter avec empreſſement. Mademoiſelle de Reville reſta : préſage heureux qui nous annonçoit une union plus étroite & plus forte. Les premiers jours ſe paſſerent à recevoir des viſites, la maladie de ma mere avoit fait du bruit, & tous ſes amis venoient la complimenter ſur ſon heureuſe convaleſcence : nous faiſions Flore & moi les honneurs de la maiſon, ce qui nous gênoit extrêmement, & je ſoupirois pour l'entier rétabliſſement d'une ſanté qui m'étoit chere ; mais auſſi pour avoir le plaiſir de recommencer mes tête à-tête avec le Comte.

Enfin un matin ma mere envoya prier Mademoiselle de Reville de vouloir bien se rendre auprès d'elle ; ce message nous parût nouveau, je laissai aller Flore, & je restai dans un trouble & une agitation extraordinaire, j'attendis trois quarts d'heure qui m'ennuyerent mortellement ; mais quelle fut ma surprise & ma joye, lorsque Flore vint m'expliquer ce que ma mere lui avoit dit.

Elle entra dans ma chambre d'un air riant, m'embrassa en m'appellant sa chere sœur : je ne comprenois rien ni à ses caresses ni au nom ; de grace, lui dis-je, satisfaites ma curiosité, quels secrets ma mere a-t'elle avec vous? j'y suis interressée, mon cœur me l'a trop fait sentir : vous avez raison, reprit-elle, toute notre conversation a roulé sur vous, Madame votre mere veut vous donner mon frere pour é-

poux. Je pâlis à ces mots, & mon premier mouvement fut de croire qu'elle vouloit rire, & éprouver de quelle façon je recevrois une pareille nouvelle; le jeu ne me plaisoit pas, & je lui en marquai mon sentiment d'un ton serieux. Je pardonne votre mauvaise humeur, me dit cette chere amie, à cause de l'erreur qui la fait naître, je ne sçai point badiner d'une chose d'où dépend le bonheur de mon frere & le vôtre. Madame votre mere, encore une fois veut vous unir à lui, tout ce qui l'inquiéte, c'est Mr. de Saint Hilaire, elle croit que vous l'aimez, elle m'a prié de tâter vos sentimens, & de lui en rendre compte. Quoi, ma chere Flore, m'écriai-je, ce que vous me dites est bien vrai! ma mere me donne mon cher Comte! mais que lui avez-vous répondu sur Mr. de Saint Hilaire? je lui ai dit, reprit-elle,

que vous m'en aviez parlé au Couvent, & que vous paroissiez très-touchée des mauvaises impressions que cette intrigue pouvoit donner à une mere que vous respectiez infiniment; mais que vous aviez apparemment oublié cet Officier, puisque vous ne m'en parlez plus.

Vous ne connoissez pas Emilie, m'a-t'elle repondu, elle est dissimulée, elle verroit encore Mr. de Saint Hilaire s'il étoit ici; j'estime Mr. votre frere, & je ne veux pas lui donner ma fille sans être sûre qu'il aura son cœur.

Je n'ai point voulu la détromper entierement, je me suis contentée de la remercier de ses bontés pour mon frere, & pour toute ma famille. Madame votre mere pense être la premiere à songer à une alliance que nous souhaitons depuis long-tems; quoiqu'elle ne fasse qu'achever ce que nous a-

vons ſi bien conduit, laiſſons-la ſe flatter d'avoir fait le tout, ſes ſentimens n'en ſont pas moins beaux, ni moins genereux. Pour les attentions que ma mere a eu pour elle, donner ſa fille & ſa fortune, c'eſt le trait d'une reconnoiſſance qu'on ne pourra peut-être jamais imiter. J'étois dans un ſaiſiſſement que je ne puis exprimer, c'eſt à vous, diſois-je à Flore, que je dois le bonheur dont je vais joüir; ſi vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez auſſi combien vous m'êtes chere : je ſuis perſuadée de votre amitié, me répondit-elle, ſongeons à preſent de quelle façon vous allez vous conduire avec Madame votre mere; elle m'a bien priée de penetrer vos ſentimens; mais elle ne m'a point dit de vous expliquer ſes deſſeins; cachez votre joye, poſſedez-vous, & qu'elle s'imagine devoir à votre obéïſſance ce

qui part de votre inclination ; je vais la diſpoſer aujourd'hui à vous parler naturellement, je leverai les ſcrupules qu'elle a au ſujet de Mr. de Saint Hilaire : je meurs d'envie que mon frere apprenne la felicité qu'on lui prépare.

Flore ne manqua pas de dire à ma mere que je n'aimois point l'Officier de vaiſſeau, que je ne lui avois écrit que par une pure étourderie d'enfance dont je me repentois fort, & qu'elle me trouveroit ſoumiſe à ſes volontés. Elle fut ravie de ce que lui dit cette aimable fille : nous verrons demain, repliqua-t'elle, ſi Emilie eſt auſſi ſage que vous le penſez.

Que la nuit me parut longue, & que j'avois d'empreſſement que ma mere m'annonçât elle-même ce que je deſirois avec tant d'ardeur?

Ce bienheureux jour parut enfin ; je me rendis auprès d'elle avec Flore. Le diſcours commença par

une ennuyeuſe enumeration des ſoins qu'on avoit pris de mon enfance : j'écoutai tout cela avec un air reſpectueux ; mais dans le fond de mon ame j'euſſe voulu un prélude plus court : les devoirs d'une fille, & l'autorité d'une mere furent alors étallés dans tout leur jour, jamais ma patience ne fut à une plus rude épreuve, le ſang me petilloit, & je crois que c'eſt de là d'où me vient mon antipathie pour les longues phraſes.

En vous repreſentant, me dit ma mere, tout le pouvoir que j'ai ſur vous, mon deſſein eſt de vous faire ſentir toute ma bonté, je veux vous rendre heureuſe, & je ne puis y parvenir qu'en vous choiſiſſant un époux digne de votre amour & de mon eſtime; j'ai jetté les yeux ſur Mr. le Comte de Reville, il eſt d'une figure toute aimable, il a de l'eſprit, des talens, & une douceur qui m'a char-

mée; j'avouë que je pouvois vous procurer un établissement plus brillant; mais souvent ces alliances illustres sont suivies de repentirs cuisans: un grand Seigneur méprise quelque fois celle dont la dot a rétabli sa maison, moins de grandeurs & plus de repos: d'ailleurs Mr. de Reville est bon Gentilhomme, je lui donnerai assez de biens pour paroître avec éclat; il est le fils de la meilleure de mes amies à qui j'ai des obligations que je n'oublierai jamais; il est frere de votre chere Flore: voilà bien des raisons, Emilie, pour que vous acceptiez la proposition que je vous fais.

Madame, repris-je, vous êtes la maîtresse de mon sort, & dès que vous parlez, c'est à moi d'obéïr; mais puisque vos bontés s'étendent jusqu'à vouloir consulter mes sentimens, je vous avoüerai que le choix que vous faites me plaît

plaît infiniment, je connois tout le merite de Mr. le Comte de Reville; & pouvoir me flatter de devenir la sœur de ma chere Flore est ce qui me charme le plus.

Hé bien mes enfans, dit-elle, embrassez-vous, vous serez bientôt satisfaites. Je sautai au col de Flore, & je cachai par mes caresses les larmes que la joye me faisoit répandre malgré moi.

On envoya chercher Madame de Reville; ma mere la fit passer dans son cabinet; elle nous avoit dit à mon amie & à moi de ne paroître que lors qu'elle nous feroit appeller.

Elles parlerent ensemble plus d'une heure, & je folâtrois avec Flore d'une si longue conference que je comparois à la harangue que je venois d'entendre, quand tout-à-coup une voix s'écria: fort bien, mes Demoiselles, fort bien, continuez: nous restâmes inter-

dites ; mais Flore reconnoissant que c'étoit sa mere qui parloit, me rassura : je viens partager votre joye, nous dit Madame de Reville ; que je suis heureuse de voir mes desseins si bien réussir, & que j'aurai de satisfaction lors que mon fils sera votre époux, Madame votre mere a des sentimens heroïques, continua-t'elle, toute l'amitié, toute la reconnoissance ne peuvent que foiblement payer ce qu'elle fait pour nous ; on est allé dire à mon époux, & à mon fils qu'ils se rendent ici, le plaisir que je ressens seroit imparfait s'ils tardoient à le partager.

Messieurs de Reville arriverent, & ma mere nous fit tous passer dans son cabinet ; elle deffendit que personne vînt nous troubler, & fermant la porte sur nous, elle repetta ce qu'elle avoit dit à Madame de Reville, les divers changemens de couleur qui

parurent ſur le viſage du Comte marquoient bien les agitations de ſon âme.

Le pere paroiſſoit charmé, mais ſans aucune ſurpriſe ; ſes ſentimens étoient nobles, & quelque éclatante que fut ma fortune, il croyoit que ſon fils la meritoit bien, auſſi ſes remerciemens furent-ils proportionnés à ſa façon de penſer : veritablement un Gentilhomme dont le cœur ne dement point ſa naiſſance peut aſpirer à tout.

Le Comte dit à ma mere qu'il ne trouvoit point de termes pour s'exprimer ; mais que ſa ſoumiſſion & ſon reſpect pour elle lui marqueroient toute ſa vie la reconnoiſſance dont il étoit penetré.

Il nous faut, reprit-elle, garder un grand ſecret dans cette affaire-ci, je ne puis pas diſpoſer ſeule de la main de ma fille, les

Loix veulent le consentement de sa famille, & je trouverai des esprits captieux & difficiles à gagner; nous tâcherons d'en venir à bout, du moins, je l'espere.

Quels transports! quelles douceurs! bon Dieu, quand j'y pense, il me semble les ressentir encore! toucher au moment de posseder ce qu'on aime, & se trouver tout d'un coup au bonheur qui paroissoit si éloigné, & dont à peine on osoit se flatter, est une situation trop heureuse pour durer long-tems: il semble qu'une secrette fatalité ne nous présente le bien où nous aspirons que pour nous en rendre la perte plus sensible; parlons plus chrétiennement: la Providence ne permet les revolutions que pour nous marquer qu'elle seule est solide: helas, devroit-on s'attacher à des choses qu'un instant détruit pour toûjours.

Ma mere ménagea si bien les esprits que tous mes parens consentirent à l'alliance qu'elle souhaitoit ; un seul s'y opposa fortement, & pensa faire tout échoüer, c'étoit le frere de feu mon pere, homme fort riche, d'une humeur bizare & vaine, qui n'avoit jamais marqué de bon sens, que par la resolution qu'il avoit prise de ne se point marier ; il auroit rendu sa femme trop malheureuse, & Dieu lui inspira de se borner à faire enrager ses Domestiques ; cet aimable oncle s'étoit depuis peu revêtu d'une Charge de Secretaire du Roi : cette lessive, comme dit agréablement Mr. le Noble, l'avoit rendu plus orgueilleux, d'ailleurs cinq cens mille livres que ma mere me donnoit pour dot lui paroissoit meriter le titre de Duchesse, il sçavoit trop bien calculer pour ne pas peser tout le prix d'une telle somme.

Ils disputerent long-tems ma mere & lui, à la fin fatiguée d'une résistance qui la chagrinoit : je vois bien, lui dit-elle, que votre nouvelle noblesse n'a pas épuré votre crasse ; fy donc, Monsieur, doit-on mêler au titre d'Ecuyer des sentimens qui sentent si fort la roture. Ce reproche le piqua vivement, il connoissoit sa belle-sœur pour une femme vive & fiere, il s'adoucit de peur de s'attirer par un entêtement mal placé quelqu'autre replique plus désagréable.

Messieurs de Reville furent voir cette espece d'homme ; veritablement son caractere étoit si extraordinaire que je puis dire qu'il n'avoit rien d'humain que la figure ; on me pardonnera facilement les couleurs dont je le peins, lorsqu'on sçaura les chagrins qu'il m'a causé ; mais rapportons les faits par ordre, & suivons notre sujet.

Mon Amant fut donc avec ſon pere rendre viſite à mon oncle ; ils lui firent tant de civilités, & lui marquerent tant de déference qu'ils le gagnerent entierement, & il fut le premier à preſſer la conclusion d'une affaire que deux jours auparavant il avoit juré de rompre.

Dans le tems que tout ſembloit repondre à mes ſouhaits, Flore reçût une Lettre qui y mêla un peu d'amertume. Mr. de Saint Hilaire de retour de ſa courſe avoit malgré les ondes conſervé tous ſes feux ; ſon premier ſoin fut de s'informer de moi, les perſonnes à qui il s'adreſſa ignoroient apparemment ce qui ſe paſſoit ; car on lui dit ſimplement que j'étois ſortie du Couvent, & que Mademoiſelle de Reville ne me quittoit point ; il augura bien de cette réponſe, les complaiſances que cette aimable fille avoit eu pour lui,

flattoient ses esperances : dans cette idée, il écrivit à mon amie ce qui suit :

MADEMOISELLE,

L'absence n'a fait qu'augmenter mon amour pour la belle Emilie, je la cherche par tout, & je souhaite avec une ardeur extrême le moment où je puisse l'assurer de ma constance ; les bontés que vous avez eu pour moi avant mon départ me font esperer que vous voudrez bien m'être encore favorable, je vous demande un entretien particulier avec vous, daignés me l'accorder, & me faire la grace de me croire très-sincerement, &c.

Tenez, me dit Flore en me donnant cette Lettre, voici d'autres embarras ; je lus avec chagrin ce que je viens de rapporter, & par une vivacité aussi folle qu'injuste,

je déchirai ce malheureux papier, & le foulai aux pieds : quels emportements, reprit mon amie en riant, pourquoi traitez-vous avec tant de mépris ce qui m'appartient? ah ! ne badinons point, lui dis-je, ceci m'inquiéte ; que dira ma mere quand elle ſçaura que Mr. de Saint Hilaire eſt de retour ? Le coup de vent n'a pas ſecondé vos vœux, reprit elle, le Ciel eſt trop équitable pour en exaucer d'auſſi inhumains : tréve de morale, dis-je à Flore, cherchons plûtôt à nous deffaire d'un importun : c'eſt ce qui me paroît aſſez difficile, repliqua-t'elle, le meilleur parti eſt de lui parler, mon cœur ſouffrira, & je ne ſuis pas propre à des explications ſi déſagréables, cependant reprenez votre tranquillité, & laiſſez-moi faire. Flore marqua à Mr. de Saint Hilaire de ſe rendre à trois heures après midi aux Cordeliers ; elle eut bientôt trouvé un prétex-

te pour ſortir, elle fut au rendez-vous où l'Officier étoit déja ; la converſation dura près de deux heures, & je vis mon amie revenir d'un air triſte, il me fallut attendre le ſoir pour apprendre ce qui s'étoit paſſé ; cela me cauſoit une rêverie que le Comte de Reville me reprocha plus d'une fois.

Enfin nous fûmes ſeules Flore & moi, j'attendis qu'elle voulut bien parler ; car lorſqu'un ami ſe charge à regret d'une choſe difficile, & dont le ſuccès nous eſt important, l'incertitude & la crainte nous rendent timides & tremblants.

Vous ne me demandez pas ce que j'ai fait de Mr. de Saint Hilaire, me dit-elle, cette ſecurité m'étonne : les dehors ſont ſouvent trompeurs, repris-je, & quoique je paroiſſe tranquille je n'en ai pas moins d'impatience dans le fond de l'ame.

Vous ſçavez que c'eſt avec peine, continua-t'elle, & par une neceſſité indiſpenſable que j'ai été le trouver ; que cette explication m'a coûté, & que j'ai pâti ! il eſt venu à moi plein de joye, il m'a demandé avec empreſſement de vos nouvelles, & ſi vous ne l'aviez point oublié ; je n'ai plus heſité à lui déclarer vos ſentimens, chaque phraſe le jettoit dans une ſurpriſe extrême : quoi ! ſeroit-il poſſible, m'a-t'il dit, que la belle Emilie eût fait par un pur jeu d'eſprit ce que j'ai toûjours crû ſincere ; des diſcours ſi tendres, des Lettres ſi paſſionnées, tout cela peut-il partir d'un cœur indifferent ? que de diſſimulation ! que de fourberie ! bon Dieu que les femmes ſont dangereuſes ! je l'ai laiſſé ſe plaindre ſans l'interrompre, le premier coup étoit porté ; mais le dernier me paroiſſoit ſi ſenſible que je ne ſçavois pas de

quelle façon l'annoncer, il falloit cependant achever, & m'armant de fermeté je lui ai raconté votre amour pour mon frere, & l'hymen qui l'alloit couronner; j'ai joint à ce recit toutes les réfléxions capables d'adoucir ses peines, je l'ai assuré de votre estime, & j'ai glissé adroitement la façon dont un honnête homme doit agir dans une pareille occasion.

Vous me croyez bien peu genereux, Mademoiselle, m'a-t'il repliqué, si vous pensez que j'ai besoin de leçons pour me conduire; la nouvelle que j'apprend m'afflige, j'ai beaucoup d'amour, je vais perdre pour toûjours l'objet que j'aime, je n'ai été que le joüet d'une passion reservée pour un autre, je ressens vivement tous ces malheurs, mon ame en est penetrée; mais ne craignez pas que mon desespoir me porte à des extrêmités injustes, mon rival est le

frere d'une perſonne que j'eſtime & que je reſpecte ; je n'oublierai jamais vos bontés, je mérite les maux que j'éprouve aujourd'hui, devois-je jamais me fier aux diſcours d'un enfant ? à ces mots les larmes lui ſont venuës aux yeux ; ce qui m'a attendrie, il s'en eſt apperçû, & il m'en a marqué ſa reconnoiſſance ; je l'ai laiſſé plongé dans une profonde triſteſſe, je vous avouë que je la partageois avec lui : vous l'avez pû remarquer lorſque je ſuis arrivée.

J'embraſſai Flore pluſieurs fois, & je n'épargnai pas les remerciemens. Nous fûmes au Cours le lendemain, Madame de Reville, mon cher Comte, Flore, & moi ; il nous prit fantaiſie de deſcendre à l'Etoile ; mais quel fut mon étonnement lorſque j'apperçûs Mr. de Saint Hilaire qui venoit à nous ; mon Amant ni ſa mere ne le connoiſſoient point, je le ſçavois ; ce-

pendant j'étois furieusement agitée, la colere, le dépit & la haine se faisoient sentir tour à tour, je ne daignai jamais lever les yeux sur lui ; ce mépris le mortifia extrêmement : qu'y venoit-il faire aussi ? tous les importuns devroient être payés de cette façon. Je ne trouve rien de plus fatiguant que certaines gens qui se présentent par tout où on ne les souhaite point.

Il parla un moment à Flore, & puis nous quitta ; quand il fut à quelque pas de nous, Madame de Reville demanda à sa fille d'où venoit cette nouvelle connoissance ? c'est un parent de la Mere Agnez, repliqua-t'elle ; Mademoiselle l'a bien mal reçû, dit le Comte en parlant de moi ; c'est un diseur de petit rien, repris-je, que je ne puis souffrir, la bonne Religieuse nous en avoit fait le plus beau recit du monde ; mais la connoissan-

ce de l'original a détruit le panegirique. On fait souvent briller son bel esprit, dit Madame de Reville, aux dépens de son discernement, le plaisir de placer un petit trait satyrique l'emporte toûjours sur l'équité, avoüez-le, ma chere Emilie, continua-t'elle, vous badinez impitoyablement par le plaisir de rire un Cavalier qui me paroît un galant homme, ma fille le connoît, je veux qu'elle juge le differend : moi, Madame, reprit Flore, je ne déciderai point, il est des esprits éclairés qui trouvent des ridicules que d'autres n'apperçoivent pas ; fort bien, repris-je, voilà ce qu'on appelle condamner poliment les gens. Des Dames vinrent nous saluer, & la conversation fut interrompuë.

Lorsque je fus seule avec Flore, je lui demandai pourquoi Mr. de Saint Hilaire étoit venu nous parler ? vous me faites une plaisante

question, me dit-elle, ſuis-je le Mentor de cet homme? vous a-t'il fait beaucoup de mal en venant vous ſouhaiter le bon jour? avec quel mépris l'avez-vous reçu? mon frere m'en a paru ſurpris: pouvois-je me diſpenſer, repris-je, d'en uſer ainſi? oüi, repliqua-t'elle, nous devons avoir de la civilité pour nos ennemis-même, la modeſtie & la douceur doivent toûjours nous accompagner; ſi vous ſçaviez combien un air ſombre déguiſe la phiſionomie, vous vous garderiez bien de le prendre jamais; le pauvre Mr. de Saint Hilaire a voulu apparemment profiter du plaiſir de vous voir, que le haſard lui offroit, vous lui cauſés aſſez de maux pour ne devoir pas rejetter une ſi foible conſolation: mon Dieu qu'il eſt facile, lui dis-je, de donner des leçons, avez-vous été toûjours ſi équitable? ſi je voyois jamais le Baron Durlac

il me feroit peut-être bien connoître le contraire : la chose est differente, reprit-elle, je n'ai point trompé Mr. Durlac, & il ne peut rien me reprocher : vous me répondés d'un ton si serieux, repliquai-je, que je ne sçai que penser, seriez-vous fâchée de ce que je viens de vous dire, elle m'assura que non, & nous n'en parlâmes pas davantage.

Ce n'étoit que plaisirs & que joye dans la maison, le Comte ne me quittoit plus, nous nous entretenions sans cesse du bonheur dont nous allions joüir, l'équipage prêt, les empletes faites, le contrat signé, & le jour des nôces fixé, nous n'avions plus que deux jours pour arriver au comble de la felicité, lorsqu'un malheur imprevû nous plongea dans la plus affreuse peine.

Ma mere avoit assemblé sa famille pour faire connoître à tous son

gendre futur ; elle fit servir un souper splendide, le Comte étoit d'une gaieté charmante, il dit cent plaisanteries, & il chanta avec ses graces ordinaires ; mais à la fin du repas, je le trouvai rêveur ; cela m'inquiéta, je lui demandai ce qu'il avoit ? je ne sçai, me dit-il, ma tête n'est pas libre, & je me sens tout émû : vous m'allarmez, repris je : ce ne sera rien, repliqua-t'il, j'ai beaucoup parlé, beaucoup chanté ; d'ailleurs l'impatience que j'ai de voir mon bonheur assuré m'agite extrêmement, je ne serai tranquille, ma chere Emilie, que lorsque je vous possederai : mon cœur fut pressé d'une douleur secrette, je regardois le Comte d'un air attendri, & mes yeux s'emplissoient d'eau.

La compagnie ne remarqua point ce changement subit, il étoit tard, & on se sépara aussi-tôt : je ne pouvois quitter mon cher Comte,

& en lui souhaitant le bon soir, je lui repettois malgré moi de tristes adieux.

Je me retirai dans ma chambre avec Flore, ou plûtôt ma chere sœur; car depuis que ma mere s'étoit déclarée, nous nous nommoins toûjours ainsi. Helas! m'écriai-je en entrant, d'où naît ma peine, & qu'est-ce que je sens! cette acclamation fut suivie d'un torrent de larmes : qu'avez-vous, ma sœur, me dit Flore avec empressement : je l'ignore, repris-je, mon esprit est troublé, mon cœur est agité, & mon ame est touchée d'une douleur dont la cause m'est inconnuë : vous me surprenez étrangement, me dit-elle, & je crains que vous ne deveniez sujette aux vapeurs : ah! ma sœur, repris-je, que ceci est different, votre frere est indisposé, il ne me l'a point caché, & c'est depuis ce moment que je ressens le trouble

où vous me voyez : Flore à ces mots resta pensive, elle sentit elle-même des mouvemens qui la firent fremir ; mais sa raison & son amitié surmonterent son inquiétude ; elle me dit tant de choses pour dissiper ma mélancolie, qu'elle m'engagea de me mettre au lit. Bon Dieu quel repos ! ce fut là que mille idées differentes se presenterent à mon imagination, je voyois mon cher Comte expirant, & rien ne pouvoit me distraire d'une image si affligeante : Flore couchoit avec moi, & elle soupiroit aussi de tems en tems.

A six heures du matin nous entendîmes frapper à la porte à coups redoublés ; ce bruit nous épouventa, nous nous levâmes Flore & moi avec précipitation, & nous descendîmes dans la cour sans sçavoir pourquoi ? Dieu que devins-je lorsque j'apperçus le Laquais de Mr. de Reville, & que je l'enten-

dis dire à Flore que le Comte avoit une fiévre ardente ; je fus obligée de m'appuyer contre le mur, n'ayant pas la force de me soûtenir, ma sœur me prit sous le bras : allons, me dit-elle, allons informer Madame votre mere de ce malheureux accident. Je me laissai conduire, j'entrai dans l'appartement, je me jettai sur un fauteüil, sans sçavoir où j'étois, ni ce que je faisois : on éveilla ma mere qui fut extrêmement surprise d'une nouvelle si chagrinante. Elle fit mettre aussi tôt les chevaux au carosse, & ma sœur & moi fûmes avec elle voir ce cher malade.

Madame de Reville nous reçut les larmes aux yeux ; j'approchai du lit, je pris la main du Comte que je trouvai brûlante, ce qui me fit pousser un profond soupir : ma chere Emilie, me dit-il, ne vous affligez pas, le Ciel nous est favorable ; les sentimens de Madame

votre mere pour moi en ſont une preuve certaine, croyez, ma belle Maitreſſe, croyez qu'il ne nous ſéparera pas. J'étois trop ſaiſie, je ne pouvois prononcer un ſeul mot.

Deux Medecins arriverent, obſerverent le malade long-tems, & puis ils paſſerent dans une autre chambre pour dire leurs ſentimens: je voulus les ſuivre; mais ma mere fit ſigne à Flore de m'arrêter. Je n'oſai reſiſter, & Madame de Reville étant rentrée, je remarquai ſur ſon viſage tant de triſteſſe & de trouble que je ne pus retenir mes cris: au nom de Dieu, me dit le Comte, ma chere Emilie ceſſés vos pleurs, je ſuis jeune, je ne mourrai pas ſi-tôt.

La peur d'agiter mon Amant me fit moderer mes plaintes; je paſſai tout le jour auprès de lui, & j'euſſe ſouhaité d'y reſter la nuit ſi ma mere me l'eût voulu permettre, il

n'y avoit pas d'apparence, il fallut s'en retourner ; Flore vint avec moi, quelque amitié qu'elle eût pour son frere, elle ne pouvoit se resoudre à me quitter.

Nous trouvâmes le lendemain le Comte dans la même situation, le troisiéme jour il eut un redoublement qui nous fit trembler, le quatriéme il fut tranquille, & les Medecins espererent tout. Je lui marquois ma joye par mille caresses tendres ; ce cher Comte tout accablé qu'il étoit me baisoit les mains, m'appelloit son ame, & paroissoit moins inquiet de son mal que de mes pleurs ; enfin le cinquiéme nous fit payer cherement l'espoir dont nous nous étions flattés ; les Medecins annoncerent à Madame de Reville la perte d'un fils qui lui étoit si cher.

Que la vertu, grand Dieu, est utile dans ces occasions funestes !

cette pauvre mere reçut le coup qui la penetroit avec une résignation toute chrétienne; elle eut la force d'être présente lors qu'on administra les Sacremens à son fils: pour moi j'étois dans un état pitoyable, on m'entraîna dans une chambre où Mr. de Reville & ma mere s'étoient retirés. Ce pere affligé poussoit des cris douloureux; ma mere toute éplorée lui tenoit des discours pleins d'une religieuse soumission. Ces pieuses; mais effrayantes ceremonies étant faites, je priai ma mere de souffrir que je retournasse auprès du Comte, elle y consentit. Quels moments, quelles peines; helas! quand j'y pense encore tous mes sens se glacent, j'embrassois ce cher Amant, je le serrois dans mes bras; adieu, me disoit-il d'une voix mourante, adieu ma chere Emilie, je meurs plus amoureux de vous que je ne fus jamais.

Un second redoublement l'ayant pris, les Medecins assurerent que sa fin approchoit : ma mere m'arracha au spectacle cruel qui se préparoit, elle emmena aussi Mr. de Reville ; pour Flore & sa mere resterent auprès du mourant, & j'ai sçu qu'une heure après que nous fûmes sorties il rendit les derniers soupirs dans les bras de sa sœur.

Je ne puis dépeindre le desespoir où j'étois, mon esprit étoit si fort troublé que je cherchois à me détruire ; ma mere étoit épouvantée d'une douleur si violente, elle me fit mettre un lit auprès d'elle ; je la craignois, ainsi sa présence moderoit mes emportemens. Dès que le Comte eut les yeux fermés, Madame de Reville & sa fille vinrent nous trouver : cette vertueuse femme consoloit son époux, & ma chere Flore avoit la même occupation auprès de moi.

Je fus dix jours dans l'égarement que je viens de dire. Mr. de Reville dont les premiers ſoupirs avoient été violents, ſe ſoûmit par un retour de raiſon à la volonté du Ciel; lui-même s'empreſſoit à me conſoler : imitez-moi, me diſoit-il, je perds tout aujourd'hui, mon fils étoit mon ſoûtien, mon eſpoir; cependant je cherche à diſſiper ma peine; c'eſt offenſer Dieu que de murmurer des coups qui partent viſiblement de ſa main; vous trouverez des Amans, vous trouverez un époux; mais, juſte Ciel! retrouverai-je jamais un fils : ah! Mr. m'écriai-je, ne me parlez point, votre fermeté me paroît barbare; pouvez-vous ſouhaiter d'oublier un malheur irréparable : hé bien, je ferai voir à toute la terre par les larmes que je répandrai toute ma vie que l'amour l'emporte ſur les ſentimens les plus tendres de la

nature; consolez-vous, s'il vous est possible, & laissez moi gemir éternellement.

N'auroit-on pas dit à m'entendre que j'étois une seconde Artemise ? veritablement dans ces tristes instants j'expliquois les dispositions de mon ame; mais les vives douleurs ne sont pas les plus durables, tant d'agitations se calmerent, & je devins tranquille lorsqu'on s'y attendoit le moins.

Ma mere fut charmée d'un si heureux changement, & pour me distraire entierement des objets qui pouvoient renouveller ma peine, elle me proposa d'aller à une maison de campagne qui appartenoit à mon oncle le Secretaire du Roi: j'y consentis à condition que Flore m'accompagneroit.

Quoique cette aimable fille fut la sœur de l'Amant que je venois de perdre, ma mere l'estimoit si

parfaitement qu'elle la croyoit plus propre que personne à me rendre, & la moderation, & la raison. Madame de Reville toûjours complaisante voulut bien encore nous ceder sa fille.

Nous arrivâmes à cette campagne : la maison étoit jolie, & les appartemens propres sans magnificence ; mais quantité de Livres choisis dont une chambre étoit garnie faisoit pour moi un ornement précieux. Ma mere avoit repris ses premieres façons, & elle ne me parloit plus que d'un ton severe ; elle étoit ennemie des foiblesses, je l'ai déja dit, & quoiqu'elle eût été elle-même très sensible à la mort du Comte de Reville ; mes fureurs, car je puis les nommer ainsi, lui avoient étrangement déplû. Elle ignoroit que l'amour eût dévancé ses projets, ce qui faisoit qu'elle ne pouvoit concevoir qu'une inclination si nou-

velle pût produire des effets si violents, je remarquai ce changement & je m'en plaignis à Flore qui m'en dit le sujet. Laissons-la penser ce qu'il lui plaira, repliquai-je, j'aime bien mieux qu'elle me croye extravagante, que de lui découvrir la tendresse que j'avois conçuë sans son aveu : sans doute, repliqua mon amie, & je vous ai sur cela expliqué plus d'une fois mes sentimens.

Nous passâmes trois mois dans cette maison avec assez de calme : mon imagination me representoit souvent mon cher Comte, je soupirois ; mais la jeunesse, & la gaieté de mon température effaçoient peu à peu cette triste image: mon oncle venoit nous voir souvent, & nous amenoit toûjours compagnie : le tems que nous étions seules, je l'occupois à lire ou à causer avec Flore, le charme de sa conversation me rendoit in-

ſenſiblement toute ma belle humeur.

Je n'enviſageois plus de malheurs, & je paſſois paiſiblement mes jours avec mon amie lorſque nous reçûmes une Lettre de ſon pere, par laquelle il nous marquoit que ſon épouſe étoit tombée malade, & qu'elle demandoit ſa fille.

Nous retournâmes auſſi-tôt à Paris; Flore toute éperduë courut auprès de ſa mere; je la ſuivois, & je fus témoin d'une converſation touchante, & qui reveilla mes douleurs. Venez, dit Madame de Reville à ſa fille, venez que je vous embraſſe, je ne jouirai peut-être pas long-tems de cette douce conſolation: ah! ma mere, s'écria Flore fondant en larmes, pourquoi me tenir un ſi cruel diſcours? vous ſçavez l'amitié que j'ai toûjours euë pour vous, reprit-elle, j'aimois égal-

lement votre frere, sa mort m'a touchée trop sensiblement pour lui pouvoir survivre; le chagrin me tuë, je le sens bien : Mademoiselle, continua-t'elle en me tendant la main, faites pour Flore ce qu'elle a fait pour vous, ne l'abandonnés pas au chagrin que ma perte lui causera. Je ne pus répondre que par des sanglots : ma mere qui l'avoit entenduë fit tous ses efforts pour retirer Madame de Reville de la noire mélancolie qui la dévoroit : elle écoûtoit tout avec patience; mais son cœur étoit percé d'un coup mortel, il n'y avoit point de remede.

Elle traîna quelques jours encore une vie languissante; tous nos soins furent vains, l'instant fatal arriva, & nous ravit pour toûjours la plus aimable de toutes les femmes : Mr. de Reville fut accablé du coup : son bon ami le Marquis d'Ormont ne le quitta point,

& ma mere emmena Flore.

Nous donnâmes bien des larmes à la mort de Madame de Reville, ma mere l'aimoit tendrement ; ce que j'ai raconté ci-dessus fait assez connoître l'estime qu'elle avoit pour elle ; Flore étoit inconsolable, sa douleur me désoloit ; mais elle me paroissoit si juste que je n'osois lui en parler.

Enfin après un mois de regrets & de pleurs, je m'apperçus qu'elle étoit moins rêveuse & moins triste, j'en ressentis une joye extrême, & trompée par une apparente tranquillité, je croyois que mon amie oublioit des malheurs que le souvenir ne sçauroit réparer.

Elle fut voir son pere, & lorsqu'elle revint je remarquai une certaine gaieté dans ses yeux qui me surprit ; je lui en demandai la cause ; elle me répondit obligea-

ment que ma présence produisoit seule la satisfaction qui m'étonnoit. Nous passâmes encore quelques jours ensemble, ses caresses pour moi redoubloient, elle m'embrassoit à tous moments, me juroit une amitié éternelle, & me souhaitoit un bonheur parfait.

Je recevois toutes ces marques de tendresse avec un plaisir infini; je ne prévoyois pas que ce fussent des adieux, & que cette chere amie alloit m'abandonner pour toûjours.

Le jour qu'elle fut revoir son pere, jour qui sera sans cesse présent à mon esprit, elle me tint un discours que je n'ai point oublié; mais que j'ai fort mal suivi.

Ma sœur, me dit-elle, j'admire votre heureux temperamment, les moindres objets vous dissipent, & votre enjoüement naturel vous fera toûjours surmonter les plus grands chagrins: helas! repris-je,

voulez-vous me reprocher aujourd'hui une tranquillité que vos conſeils ont été les premiers à me rendre, j'ai reſſenti vivement, vous le ſçavez, la mort de mon cher Comte, je voulois le ſuivre, pourquoi vous êtes-vous opposée à mon déſeſpoir, je ne puis ſupporter une longue triſteſſe, je vous l'avouë, elle eſt incompatible avec mon humeur : hé ! qu'allez vous chercher ? me dit-elle, je ne vous blâme point ; au contraire je ſuis charmée de vous voir renduë à vous même, cette gaieté produit les effets que les autres n'acquierent qu'avec étude ; c'eſt ce qu'on appelle philoſophie. Je ne fais cette comparaiſon que par la facilité de l'oubli, continua-t'elle ; car pour les paſſions, c'eſt une autre affaire, & vous n'avez rien de Philoſophe, la connoiſſance que j'ai de votre caractere me fait trembler, ma chere Emilie,

votre ame est tendre, vous aimez encore, & je ne serai peut-être plus auprès de vous; au nom de notre amitié, me dit-elle avec transport, & en m'embrassant, défiez-vous de votre cœur, acceptés l'époux que vous choisira Madame votre mere; mais n'écoutés jamais les Amans.

Elle sortit, & j'attendois son retour avec impatience lors qu'un Laquais de Mr. de Reville vint remettre deux Lettres à ma mere, dont une étoit pour elle, & l'autre pour moi; je reconnus l'écriture de Flore, mon cœur palpita, & je n'ouvris le papier qu'en tremblant: mais helas! quelle fut ma peine quand je lûs ce qui suit.

Les tristes experiences que j'ai, ma chere sœur, des malheureux évenemens de la vie, m'ont déterminé à me retirer dans un Couvent, j'y vais consacrer à Dieu le

reste de mes jours. Il y a long-tems que ce dessein est formé ; mais la tendresse que feuë ma mere avoit pour moi, m'empêchoit de l'executer ; je crois que le Ciel ne me l'a enlevée que pour me laisser la liberté de suivre les mouvements qu'il m'inspire ; je n'ai point voulu vous en parler, votre amitié s'y seroit opposée, je ne regrette que vous dans le monde, ma chere Emilie, vous combattiez ma résolution ; adieu, vivez heureuse, ne venez point me voir, vous m'attendririez trop, & votre présence troubleroit la tranquillité dont je vais joüir.

Ah ! Madame, dis-je à ma mere en lui présentant ma Lettre, Flore veut nous quitter : elle me marque la même chose, reprit-elle, je suis très touchée de sa résolution ; mais que voulez-vous que je fasse ? allez chez Mr. de

Reville, lui dis-je avec précipitation, & lui représentez le ridicule entêtement de sa fille : moderez vos expressions, reprit-elle, le dessein de Flore est digne de loüanges ; je l'aime autant que vous, & je voudrois de tout mon cœur qu'elle restât toûjours avec moi : qu'irai-je dire à son pere ? doit-on resister aux volontés du Seigneur ? d'ailleurs il n'est plus tems, j'en suis sûre : ma mere, dis-je les larmes aux yeux, ne me refusez pas cette grace : j'y consens, reprit-elle ; mais nous ne gagnerons rien.

Nous montâmes en carosse, & nous fûmes chercher le pere de Flore. Quel chagrin pour moi, lors que j'appris qu'il étoit allé la conduire dans le même Monastere où j'avois demeuré avec elle, je priai ma mere avec instance de les suivre, elle me l'accorda : nous arrivâmes au Convent dans le mo-

ment que Mr. de Reville sortoit.

D'où venez-vous Monsieur, lui dis-je, où est Flore, & qu'avez-vous fait? je suis, me répondit-il, aussi désolé que vous, ma fille veut être Religieuse, j'ai fait mes efforts pour l'en détourner; mais je n'ai pû y réussir.

Nous vîmes la Superieure & la mere Agnez; Mr. de Reville eut la complaisance d'être le témoin de cette visite, je les priai avec toute l'ardeur possible de me faire voir Flore, je pleurai, je leur fis des reproches, je les traitai de Barbares; tout cela fut inutile, on me refusa toûjours cette chere amie, & ma mere fatiguée de mes plaintes m'arracha de ce lieu.

Je revins à Paris fort triste, & je fus en verité plus de six semaines à me consoler de cette perte; Flore prit l'habit de Religieuse,

ſon pere nous pria d'aſſiſter à la cérémonie ; je ne voulus pas m'y trouver, & ma mere n'eut pas la force d'aller voir un ſpectacle qui l'eût trop attendrie.

Je commençai à me répandre dans le grand monde ; mon oncle fier & de ma fortune, & de ma figure avoit inſinué à ſa belle ſœur, qu'il étoit tems de me faire connoître, & même de briller : ma mere quoique ſevere avoit un foible pour moi, ma beauté la rendoit vaine, & les loüanges qu'on me donnoit la charmoient autant que celle à qui on les adreſſoit ; d'ailleurs l'amitié, & la reconnoiſſance ne bornant plus ſon ambition, elle reprit ſes premieres idées, & ſongea ſérieuſement à me procurer un établiſſement digne de ſes projets.

Nous allions ſouvent à l'Opera : un jour je remarquai dans les balcons un homme fort bien fait,

dont les yeux paroiſſoient arrêtés ſur la loge où j'étois : je m'attachai auſſi à le regarder, ſon air, ſon ajuſtement, & pluſieurs Seigneurs qui le saluerent me firent juger qu'il étoit d'une naiſſance diſtinguée ; les Acteurs parurent & ne le diſtrairent point, il m'obſervoit toûjours ; cette façon m'embaraſſa, & mon éventail me ſervit heureuſement. Franchement les hommes fixent les femmes avec une effronterie que je ne puis leur paſſer ; je pardonne aux jeunes étourdis cette impertinence ; mais de vieux barbons qui peuvent à peine ſe ſoûtenir, affectent la même incivilité, vous diriez qu'ils vont dévorer la phiſionomie ; que de fois dans mon ame je leur ai donné de maledictions. Le ſpectacle fini, ma mere ſe leva pour ſortir des premieres, je regardai mon inconnu qui me fit un ſigne de tête d'un air fâché ; & me tour-

na le dos ; l'action me parut bouffonne, & je ne pus m'empêcher de rire. Je retournai au logis, j'y trouvai compagnie, & je ne songeai plus au Cavalier.

Nous fûmes le lendemain à la Messe aux Cordeliers (c'étoit notre Eglise ordinaire) la premiere personne que j'apperçûs fut mon inconnu de l'Opera, je passai devant lui, il me fit une profonde reverence que je rendis en souriant, il se plaça à quelques pas au dessus de moi, de façon qu'en tournant sa chaise de côté il pouvoit m'examiner à son aise, je baissai ma coëffe, & le nez sur mon Livre je bornai encore malicieusement ses regards ; la Messe finie je levai la tête, & me rajustai, mon Cavalier me fit un signe de la main en levant les épaules, voulant me faire entendre que mes manieres lui étoient indifferentes ; cela me parut aussi plai

ſant que ce qu'il avoit fait le jour précédent; nous ſortons, nouvelle réverence; mais je l'accompagnai d'un coup d'œil vif & perçant, qui dérangea un peu mon badin : enfin aux Egliſes, aux promenades, au théatre, par tout l'inconnu me ſuivoit, & me faiſoit des mines qui me réjoüiſſoient; le jeu me plut, je m'accoûtumai à le voir, & lorſque j'allois quelque part, mes yeux le cherchoient.

Je fus un jour à la Comedie Françoiſe; on repréſentoit la tragedie de Phédre; l'amour d'Hypolite me rappella mon cher Comte de Reville, ce ſouvenir m'arracha pluſieurs ſoupirs, la cataſtrophe de la piece acheva de m'attendrir; je ne fis plus attention à l'inconnu, & je m'en retournai accablée de triſteſſe.

La mort de mon Amant, & la perte de Flore occupoient entierement mon eſprit; je paſſai la nuit

dans les larmes. Il est de certains instans dans la vie où les anciennes douleurs se reveillent, soit bisarrerie, soit alteration du temperament, il est des tems où l'on cherche volontairement le chagrin.

Mon visage se ressentit de mes peines secrettes; ma mere en fut allarmée, elle eut de nouvelles attentions pour moi, & elle me parla d'un ton d'amitié qui lui étoit assez rare; mon oncle vint nous voir, & nous engagea d'aller à l'Opera; il me nommoit presque tous les Cavaliers qui occupoient les balcons, mon inconnu y vint aussi; je lui demandai son nom: c'est le Marquis de ...., me dit-il, son pere a fait grande figure dans les armées du feu Roi; mais il a laissé à son fils plus de gloire que de fortune; il est toûjours, repris-je, magnifiquement vêtu: oh! parbleu, dit-il, c'est

moins à ses dépens, qu'aux dépens du Marchand. La réponse me piqua sans sçavoir pourquoi; mais je n'osai rien dire, & mon oncle exerça sa charitable éloquence sur de nouveaux sujets.

Le Marquis de.... me parut rêveur, je lui en sçûs gré; j'étois dans mes jours mélancoliques, il étoit juste qu'il m'imitât. Ma mere me mena le lendemain au Cours; nous descendîmes de carosse pour nous promener: quelle fut ma surprise lorsque j'apperçûs le Marquis de.... avec Mr. de Saint Hilaire! ma mere qui reconnut l'Officier de vaisseau rougit de colere, & je me trouvai un peu émuë. Ces Messieurs furent joindre trois Dames de notre connoissance, il n'y avoit pas moyen de les fuir, elles vinrent nous embrasser, & il fallut malgré nous achever le tour de l'allée avec une compagnie qui nous étoit impor-

tune. Ma mere patissoit ; mais elle étoit trop politique pour laisser appercevoir ce qui se passoit dans son ame. Mr. de Saint Hilaire s'approcha, & me dit à l'oreille que je faisois par tout des conquêtes : vous charge-t'on de me les apprendre, repris je avec un souris mocqueur, la commission seroit honorable, & je vous en ferois mon compliment : je ne suis pas fait, dit-il avec dépit pour un pareil service, vous pensiez mieux autrefois : je sentis vivement ce reproche, je le méritois bien, & ma petite fierté fut raisonnablement mortifiée.

Ma mere me prit sous le bras & me délivra par cette adresse d'une conversation qui commençoit à m'animer ; le Marquis ne me parla point, & lors que nous fûmes à notre carosse, il présenta la main à ma mere, & me fit à mon tour la même civilité, avec cette dif-

ference que mes doigts penſerent être briſés de la force dont il me les ſerra.

Deux jours après une des Dames que nous avions rencontrés au Cours vint nous rendre viſite accompagnée du Marquis de.... Ma mere les reçut avec politeſſe; mais je m'apperçus que leCavalier la chagrinoit; il fit cependant tout ſes efforts pour plaire, l'enjouëment, le brillant, la delicateſſe parurent ſans affectation, & ma mere en eût été charmée ſi elle n'avoit point eu de fille.

Il y a des gens d'un plaiſant caractere, me dit-elle, quand ils furent ſortis; qui peut autoriſer cette Dame à vouloir introduire chez moi, & ſans ma permiſſion des hommes que je ne connois pas, & ſur-tout des petits Maîtres: j'en ſuis auſſi ſurpriſe que vous, repris-je; mais Madame vous êtes la maîtreſſe de faire re-

fuser votre porte au Marquis la premiere fois qu'il s'y présentera : cela ne conviendroit pas, me dit-elle, ravie de l'indifference que je marquois, c'est un homme de nom, & que je ne puis honnêtement me dispenser de recevoir ; vous le dirai-je franchement, ce qui me fâche le plus est sa connoissance avec Mr. de Saint Hilaire : ah ! Madame, repris-je, que craignez-vous, le Comte de Reville a tout effacé, je m'étois attachée à lui veritablement, sa mort me sera toûjours présente, & je n'aimerai jamais plus rien : vous en serez plus heureuse, me dit-elle ; c'est votre affaire.

Le Marquis devint assidu ; plus je le voyois, plus je lui trouvois de mérite, ses façons vives & gaies avoient un charme pour moi inexpliquable ; mais plus mon cœur s'interressoit, & plus je cachois mes sentimens ;

ma mere fut ma dupe, & je me conduisis si bien qu'elle ne se douta point de ma nouvelle passion. Je tournois en ridicule tout ce qu'il disoit, cela n'est point étonnant, les plus belles choses sont exposées aux mauvaises plaisanteries; le tragique que nous admirons, & qui nous arrache des larmes n'est-il pas tous les jours parodié d'une façon risible? c'est une tache au genie du siecle, disent les personnes graves: tache tant que vous voudrez, elle plaît, supplée à l'indigence de l'Auteur, & fait vivre le badin théatre.

Les manieres folâtres du Marquis, & mon humeur enjouée nous donnoient des libertés que le ton serieux n'eût pû nous permettre.

Un soir que j'étois retirée dans ma chambre où je m'occupois à lire, j'entendis le bruit d'une étoffe froissée, je tournai la tête; mais

mais, mon Dieu, quelle fut ma frayeur lorſque j'apperçûs le Marquis de .... ah! Monſieur, m'écriai-je d'un air éperdu, que venez-vous faire ici? je viens, me dit-il en ſe jettant à mes pieds, pour vous marquer tout l'amour que vous m'avez inſpiré; je vous adore belle Emilie, continua-t'il en m'arrêtant; car mon premier mouvement avoit été de fuir, je vous adore, & mes feux ne peuvent plus ſe cacher: de grace, repris-je, ſortez, votre veuë m'inquiéte; à quoi m'expoſez-vous, & que deviendrois-je ſi ma mere ſçavoit votre temerité? raſſurez-vous charmante perſonne, me dit-il, & ne troublés point par une crainte imaginaire le plaiſir que j'ai de vous entretenir? mais, repris-je par quel moyen vous trouvez-vous auprès de moi? ſi vous voulez me promettre, dit-il, de pardonner, je vous avouerai tout:

j'y consens, repliquai je : eh bien, reprit-il, c'est votre femme de chambre à qui je suis redevable du bonheur dont je joüis, ne la grondés pas je vous supplie, cette fille vous aime : j'en suis persuadée, repliquai-je, & ce qu'elle a fait aujourd'hui me le prouve ; Mr. le Marquis, continuai-je, je ne puis vous écoûter davantage, sortez : il embrassoit mes genoux, soupiroit, & me disoit les choses les plus tendres ; mais tout cela ne me touchoit point, sa hardiesse m'épouventoit, & je tremblois du danger où mon imprudente femme de chambre me jettoit. Le Marquis vit dans mes yeux une partie de ce qui se passoit dans mon ame : allons, dit-il en se levant, obéïssons, ma présence trouble trop un repos qui m'est cher ; adieu, cruelle Emilie. J'appellai Glisson, (c'est le nom de l'officieuse introductrice,) son ca-

binet joignoit ma chambre, elle reconduisit le Marquis, & le fit sortir avec la même adresse qu'elle l'avoit fait entrer.

Vous êtes en verité, lui dis-je, une jolie fille lorsqu'elle vint me deshabiller, je ne manquerai pas d'informer ma mere de votre bonne conduite, & de vos charitables soins : ah ! Mademoiselle, reprit-elle les larmes aux yeux, ne me perdez pas ; je ne suis pas si coupable que vous le pensez, Mr. le Marquis m'a fait croire que vous consentiez à le voir, & que vous l'aviez chargé de m'en faire la proposition, ma crédulité a causé ma faute, & mon zele pour vous m'attire votre colere : il me le payera, le menteur, & je lui ferai connoître qu'on ne se jouë pas de moi impunément. Je feignis de la croire, & je lui pardonnai à condition qu'elle seroit plus sage, ce qu'elle me promit ; je ne l'avois

menacée de ma mere que pour l'effrayer, j'aimois le Marquis, & je me fusse trahie moi-même si j'avois été réveler sa visite nocturne ; ce n'est pas que je ne ressentisse une secrette indignation de la manœuvre de la Glisson : cette fille étoit gagnée, je le voyois bien ; je ne pouvois plus m'y fier : mais quel parti prendre ? l'embarras étoit grand, dissimuler fut ma ressource, il étoit impossible d'agir autrement.

Je ne pûs dormir toute la nuit, l'absence du Marquis en m'ôtant la crainte livroit mon cœur à toute sa tendresse. Que je suis injuste ! disois-je, l'ai-je pû soupçonner de quelque indigne emportement ? il m'aime, c'est assez ; le veritable amour est toûjours accompagné du respect ; comment l'ai je reçu ? comment l'ai-je chassé ? helas ! il va croire que je le haï, la timidité m'a surprise, & m'a fait fremir

à la vûë du plus aimable de tous les hommes.

Le lendemain il vint nous voir à son ordinaire, je ne pûs m'empêcher de le regarder tendrement; il s'approcha de moi en folâtrant, vos yeux, me dit-il tout bas, démentent votre inhumanité; mais ce sont des traîtres que je ne veux plus écoûter : ils n'ont peut-être jamais eu dessein, repris-je, de vous tromper; pourquoi les insultez vous : ah! charmante Emilie, dit-il, comment voulez-vous que j'accorde votre discours avec votre procedé : il est cependant facile, repris je, lors que le tems & le lieu me le permettront vous me trouverez plus civile : je suis aussi soûmis qu'amoureux, repliqua-t'il en me serrant la main; je choisirai mieux les instants. Nous n'en dîmes pas davantage, un plus long entretien auroit pû être remarqué.

Quelques jours après, plusieurs Dames étant assemblées au logis, on débita differentes nouvelles : Mr. de... vient de mourir, dit une d'elle en parlant d'un homme connu, & que la petite verolle avoit emporté en trois jours ; il étoit amoureux & aimé de Mademoiselle de.... continua-t'elle, on dit qu'elle est au desespoir : que je la plains ! repris-je en soupirant ; le Marquis pâlit à ces mots, & demeura tout pensif : ma mere qui m'avoit entendu fit changer la conversation.

Le jour étoit si beau que toute la compagnie proposa d'aller au Cours : nous y fûmes, & chacun s'étant partagé, le Marquis fit si bien qu'il resta auprès de moi. La mort de Mr. de.... reprit-il en parlant de ce qu'avoit raconté la Dame vous a touchée, & vous rappellez un souvenir dont je suis jaloux : je rougis beau-

coup, car je ne le croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires: vous ne me repondez rien, continua-t'il, charmante Emilie, un rival qui n'eſt plus me rendra-t'il toûjours malheureux : ah! Monſieur, repris-je, de quoi me parlez-vous : je ne vous le céle point, j'ai tendrement aimé le Comte de Reville, il m'étoit deſtiné pour époux : plût à Dieu que ſa perte me fût toûjours preſente, & que mon cœur ne pût jamais l'oublier : ne faites point de pareils ſouhaits, dit-il, quelque amour que le Comte eût pour vous, celui dont je brûle eſt cent fois plus violent : belle Emilie daignez m'expliquer vos ſentimens, vous êtes la maîtreſſe de mon ſort ; ſi malgré toute ma tendreſſe, je ne puis être aimé, mon deſeſpoir ſçaura me délivrer d'une vie importune ; je vous l'ai ſacrifiée dès le premier jour que je vous ai vû,

je mourrai ſi je ne puis vous plaire, & ſi l'amour me favoriſe je ne reſpirerai que pour vous adorer.

Le ton dont ce diſcours fut exprimé émût tous mes ſens ; j'aimois, j'étois aimée, la nuit approchoit, je pouvois avoüer ma foibleſſe ſans craindre des regards curieux, de ſemblables moments étoient rares, il falloit en profiter : la ſincerité que vous voulez exiger de moi m'embarraſſe, repris-je, je vous eſtime infiniment; mais je doute fort de votre conſtance : ah ! s'il ne tient qu'à ce doute, dit-il, je ſuis le plus heureux des hommes : hé bien ! repris-je, ſi vous êtes fidel, je vous permets de tout eſperer : que ne puis-je, repliqua t'il, me jetter à vos pieds pour vous marquer toute ma reconnoiſſance ; je vous aimerai éternellement, charmante perſonne, & je veux que le Ciel me puniſſe, ſi je trahis jamais vos

bontés. Je m'engageai également par un ſerment inviolable, les tranſports ſerrerent ce lien, & l'amour en fut le garand.

Voilà donc encore mon ame livrée à de nouveaux feux; plus de regrets du Comte de Reville, plus de ſouvenir de Flore, le Marquis avoit tout effacé.

Quelques jours après, Mr. de Reville vint nous dire que ſa fille alloit faire profeſſion; cette nouvelle ne me toucha point, & je la reçus avec une parfaite indifference. Ce pauvre pere deſeſperé de la perſeverance de Flore, dégoûté du monde, n'ayant plus rien qui pût l'y attacher, ſe retira dans une Maiſon religieuſe où il vit encore aujourd'hui d'une façon édifiante.

Le Marquis me preſſoit tous les jours de profiter de la facilité de la Gliſſon, & de lui permettre de me venir voir dans ma chambre.

Quoique ma passion m'aveuglât, elle me laissa pourtant assez de lumiere pour resister à cette proposition ; il pria, il versa même des larmes ; tout cela fut inutile, je n'y voulus jamais consentir.

Je craignois toûjours Mr. de Saint Hilaire, le Marquis le connoissoit particulierement ; je lui faisois souvent des questions sur le caractere de l'Officier marin.

MonDieu que j'étois injuste de soupçonner d'indiscretion le plus honnête homme du monde ! les services qu'il m'a rendu dans la suite me reprocheront toûjours mon peu d'équité. J'appris qu'il partoit pour Toulon & je ne le vis plus que deux ans après dans un pays étranger : rencontre heureuse pour moi, & qui me fut d'un grand secours comme je le dirai plus bas.

Tout répondoit à nos desirs, ma mere étoit accoûtumée à voir

le Marquis ; il étoit doux, obligeant, complaisant, & possedoit le talent de se rendre necessaire ; d'ailleurs la façon ironique que j'avois prise, & que je soûtenois parfaitement bien ôtoit tous les soupçons qu'on eût pû avoir si j'avois suivi une autre route ; mon oncle seul nous chagrinoit, il ne pouvoit souffrir mon Amant, il en avoit marqué plus d'une fois son ressentiment à ma mere ; mais elle étoit si persuadée de mon antipathie pour le Marquis, qu'elle l'avoit aussi fait croire à son beau-frere.

La proposition d'un mariage qui répondoit aux grandes idées qu'on avoit pour moi, dérangea un peu notre tranquillité ; ma mere me parla de cette affaire comme d'une chose qui lui convenoit fort. Je demeurai interdite, & je m'excusai sur le dégoût general que j'avois pour tous les hommes :

je ſuis bien-aiſe, me dit-elle, de connoître votre indifference, une fille ſage ne doit donner ſon cœur qu'au moment qu'elle donne ſa main : on m'a fait le portrait de celui que je vous deſtine, ſi le rapport eſt vrai, vous vous diſpoſerez ſans peine à une union que je ſouhaite. Je fis une profonde reverence, & ne repliquai plus.

Quelle perplexité ! quel embarras ! comment informer le Marquis du malheur qui nous menaçoit ? les moments que nous dérobions tous les jours pour nous entretenir ne ſuffiſoient pas pour traiter une affaire ſi ſerieuſe ; ma femme de chambre s'offroit à mon eſprit, la démarche qu'elle avoit faite m'aſſuroit de ſa complaiſance ; mais j'avois une répugnance extrême pour ces ſortes de confidentes ; cependant il falloit ſe déterminer, la défiance & la délicateſſe cedent à l'importance des

circonſtances : j'ouvris mon ame à la Gliſſon qui charmée de ce retour, & dévoüée entierement au Marquis, me promit beaucoup plus que je ne lui demandois. Nous prîmes nos arrangements, & la nuit du lendemain fut choiſie pour l'explication que je ſouhaitois.

Que d'inquiétudes, que de differents ſentimens troubloient mon imagination ; quel parti prendre, diſois-je en moi-même, le Marquis ne peut être mon époux ; ſon nom eſt beau, mais ſa fortune eſt ſi médiocre que ma mere ne pourra jamais conſentir à une alliance ſi peu ſortable : malheureuſe que je ſuis devois-je écoûter un amour qui va me rendre infortunée? puis-je reſiſter aux volontés de ma famille ? fuirai je avec mon Amant ? & me rendrai-je la fable du Royaume pour ſatisfaire une paſſion effrenée ? allons, c'eſt trop heſiter ;

obéïssons sans murmure, voyons le Marquis pour lui apprendre que le devoir doit toûjours l'emporter sur l'amour.

Je reçûs la visite de l'époux proposé ; il étoit fils d'un des premiers Magistrats de la ville, beau, bienfait ; tel en un mot que j'eusse applaudi au choix de ma mere si mon cœur eût été moins prevenu pour un autre.

A minuit la Glisson fit entrer le Marquis dans ma chambre; il ne se doutoit point de ce que j'avois à lui dire, & sa passion lui faisoit croire que l'amour seul le guidoit auprès de moi: plein de cette idée il se jette à mes genoux, & me jure de n'oublier jamais ces marques de ma tendresse: levez-vous, Monsieur, lui dis-je, il n'est pas ici question de reconnoissance; je vous aime, je vous l'ai déja dit, & je vous le repette encore; mais malgré tout l'amour que j'ai pour vous, je ne

vous verrois pas contre les regles de la bienséance, si un interêt pressant ne m'y forçoit necessairement. Je lui redis alors la conversation de ma mere, & la visite qui l'avoit suivie. Cette nouvelle l'étourdit, & le fit rester quelque tems immobile : le coup m'accable, reprit-il, que vais-je devenir ? que ferez-vous ? j'obéïrai, repliquai-je, je ne puis m'en dispenser : ah ! s'écria-t'il, vous m'aimez, & vous avez la cruauté de me dire que vous obéïrés : enseignez-moi, lui dis-je, le moyen de m'en deffendre & je parlerai autrement : j'en sçai un, reprit-il, dont l'execution ne dépendra que de vous, belle Emilie, continua-t'il, en se jettant une seconde fois à mes pieds, je vous adore, vous m'aimez, fuyons le pouvoir barbare qui veut nous séparer ; cherchons un asile où rien ne puisse troubler notre felicité : & où me condui-

riez-vous, repliquai-je ſans m'émouvoir? la Hollande ou l'Angleterre ſont à votre choix, reprit-il: oſez-vous, lui dis-je en me levant avec colere, me faire une pareille propoſition; allez, vous ne meritez pas les ſentimens que j'ai pour vous, & mon cœur eſt un lâche que je déſavouë, s'il s'interreſſe encore pour un homme qui me marque ſi peu d'eſtime. Ces mots prononcez d'un ton fier l'étonnerent; les pardons, les ſoupirs, les larmes ne furent pas oubliés; on s'excuſa ſur la force de la paſſion: je m'appaiſai, & l'amour effaça par un retour ordinaire, ce que le dépit avoit inſpiré.

Nous nous ſeparâmes penetrés d'une mutuelle douleur; tout ce que le Marquis pût obtenir fut la permiſſion de me venir voir dans ma chambre par le ſecours de l'induſtrieuſe Gliſſon; je ne

pouvois honnêtement m'en deffendre, cette foible consolation étoit peu de chose au prix des maux que ma resolution nous préparoit; je dois l'avoüer à ma gloire, quelque amour dont mon cœur fut prévenu, j'étois déterminée à suivre les ordres de ma mere, & j'eusse épousé Mr. de... fils du Magistrat, si par un de ces évenemens impenetrables à tous les hommes je ne me fusse veuë la liberté de décider de mon sort.

Quel enchaînement nous conduit aux malheurs que la raison cherche à nous faire éviter; qui ne l'écoute point merite la peine, j'en conviens; mais moi j'étouffe mes sentimens, je surmonte une forte passion; enfin je me sacrifie pour satisfaire les desirs d'une mere, dont je regarde la volonté comme une loi indispensable; lors que ma vertu est prête à triompher le Ciel m'ôte tout d'un coup ces

motifs d'obéïssance, de douceur, & me livrant à moi-même m'ouvre le précipice, dont quelques jours de plus m'auroient garantie.

Le Marquis me venoit voir tous les soirs ; je lui rendois compte de ce qui se passoit : enfin vous ne pouvez rien me reprocher, lui disois-je quelque fois, je vous ai juré un amour éternel ; je ne suis point parjure, je vous aime, & je vous aimerai toûjours : mais, repliqua-t'il, peut-on vous forcer à donner votre main malgré vous : hé ! quelle raison, disois-je, coloreroit mon refus ; d'ailleurs à quoi serviroit ma resistance, ma mere est severe, elle ne me pardonneroit pas facilement ; que sçai-je, elle me mettroit peut-être dans un Monastere où je pourrois rester long-tems, nous serions toûjours separés, mon cher Marquis : ah ! du moins, reprenoit-

il, je ne vous verrois pas entre les bras d'un autre; imitez Mademoiselle de Reville en me rappellant l'Histoire de cette amie que je lui avois racontée, n'avoit-elle pas résolu de desobéïr ouvertement à son pere, plûtôt que de consentir à épouser Mr. Durlac: ah! que les circonstances sont differentes, disois-je, Madame de Reville approuvoit l'amour que sa fille avoit pour le Chevalier d'Ormont, l'aveu d'une mere est un grand secours, & j'aurois autant de fermeté que Flore si j'avois le même appui; tout m'abandonneroit si j'osois me soustraire à mon devoir: vous me comptés donc pour bien peu de chose, repliqua-t'il: eh! que pourriez-vous, disois-je, contre toute une famille irritée? n'en parlons plus, mon cher Marquis, j'obéïrai.

Ces conversations étoient toûjours accompagnées de larmes; il

m'avoit offert cent fois de se battre contre son rival, je m'y étois opposée, & je lui avois si bien representé toutes les consequences d'un pareil coup d'état, qu'il m'avoit promis de n'y plus penser, & malgré le chagrin qui le dévoroit, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer mes sentimens.

Mon nouvel Amant devenoit assidu, les parens étoient d'accord, & tout se préparoit à finir l'hymenée quand une maladie aussi violente que funeste fit échoüer tous ces projets.

Ma mere fut saisie d'un grand mal de tête avec un assoupissement extraordinaire, tous les remedes ne purent la soulager, on prévit une mort certaine : mon oncle lui annonça le triste moment, elle l'écoûta avec une fermeté heroïque, regla ses affaires, recompensa genereusement le zele de ses domestiques ; bienfaits

dont la Gliſſon ſe reſſentit comme les autres ; quoiqu'elle en fût indigne ; les Sacremens lui ayant été adminiſtrés, elle fit retirer tout le monde, & je reſtai ſeule auprès de ſon lit, où je fondois en pleurs. Ma fille, me dit-elle, vous m'allez perdre pour toûjours, je ne regrette point la vie, le Ciel m'en eſt témoin ; mais je reſſens un chagrin extrême de mourir avant d'avoir pû vous procurer un établiſſement ſolide ; faites venir votre oncle, je veux devant vous lui expliquer mes ſentimens. Je le fis avertir, il vint, & ma mere continua ainſi.

Mon frere je remets entre vos mains un dépôt qui m'eſt bien cher ; c'eſt ma fille, daignez prendre ſoin & de ſa fortune & de ſa conduite, uniſſez-la à Mr. de . . . vous m'avez paru approuver ce mariage, achevez-le au plûtôt, je vous en conjure : Emilie, me

dit-elle, considerez, & respectez votre oncle comme s'il étoit votre pere, recevez l'époux que je vous destine, répondez-moi : ma mere, repris-je, le malheureux état où je vous vois m'occupe toute entiere : sa douleur est juste, reprit mon oncle; Madame, continua-t'il, ne vous inquietez point, vos dernieres volontés seront executées, je vous le promets, fiez-vous à ma parole. Cette assurance la tranquillisa beaucoup, elle eut même un peu de repos; mais à minuit le mal augmenta considerablement, je l'embrassois tendrement, & je lui disois les choses les plus touchantes; elle me serroit la main de tems en tems en me disant adieu ma fille.

Mon oncle prévoyant que la mort approchoit me fit sortir de la chambre, & malgré mes cris & ma résistance, on me traîna

dans ſon caroſſe ; la Gliſſon m'accompagna, & on me conduiſit chez lui.

Me voilà donc dans une maiſon étrangere, & ſoumiſe à l'autorité d'un homme que je haïſſois naturellement, & que je n'eſtimois point ; cette reflexion jointe à la perte que je faiſois m'affligeoit & me deſeſperoit.

Dès que ma mere eut les yeux fermés mon oncle donna tous les ordres neceſſaires dans la maiſon, & vint enſuite me trouver ; l'accablement où j'étois le ſurprit, il voulut me conſoler ; mais comme ſes diſcours & ſa perſonne me déplaiſoient également, je le priai de me laiſſer en repos ; complaiſance qu'il voulût bien pratiquer pour la premiere fois de ſa vie.

Pluſieurs jours ſe paſſerent dans les larmes, la mort de ma mere m'avoit veritablement touchée ; mon eſprit accablé ne me rappel-

loit plus que foiblement le Marquis : la Gliſſon paroiſſoit déſolée de l'état où elle me voyoit ; je dois lui rendre juſtice, ſes ſoins & ſes diſcours contribuerent à diſſiper ma triſteſſe. Dès qu'elle s'apperçut que je devenois un peu tranquille, elle ne manqua pas de me parler du Marquis ; je crois, me diſoit-elle, qu'il eſt bien affligé & bien inquiet : je ſerois charmée de le voir, repris-je, mais comment faire ? tu diſpoſois du Portier de ma mere ; mais celui de mon oncle ne ſeroit peut-être pas ſi traitable : ne vous embarraſſez pas, dit elle, l'argent eſt un reſſort qui fait mouvoir les machines les plus péſantes ; je tournerai, je tâterai l'homme, & je me flatte de le gagner : prends garde, repris-je, que l'on ne t'écoûte pour me trahir : oh ! je n'ai point peur de cela, repliqua-t'elle, Mr. votre oncle eſt trop avare pour avoir des

Domeſtiques

Domeſtiques qui lui ſoient fort attachés ; permettez-moi ſeulement de parler, c'eſt tout ce que je vous demande : je le veux bien, repris-je, & je m'en fie volontiers à ton adreſſe.

La Gliſſon parla au Portier, & obtint facilement ce qu'elle lui demandoit : elle vint avec empreſſement me rendre compte de ſa négociation : ce n'eſt pas tout, lui dis-je, il faut avertir le Marquis. Elle ne ſe le fit pas répeter, & courut auſſi-tôt lui annoncer cette nouvelle. Il fut tranſporté de joye au recit de cette fille ; ils convinrent du ſignal, & minuit fut l'heure arrêtée.

Le Marquis eſt donc encore amené dans ma chambre par ſa fidelle conductrice ; les tranſports & les ſoupirs préluderent la converſation, il y avoit près d'un mois que nous ne nous étions vûs ; car la maladie de ma mere avoit

entierement interrompu les visites : enfin, me dit cet Amant si cheri, vous voilà libre, & je puis me flatter de voir un jour couronner ma flâme : ah ! mon cher Marquis, repris-je, s'il dépendoit de moi, vous seriez demain mon époux ; mais je suis soumise aujourd'hui aux loix d'un oncle dont l'esprit altier & vindicatif me fait trembler ; ma mere en mourant l'a prié d'achever le mariage avec Mr. de.... comment pourrai-je m'en dedire ? belle Emilie, repliqua-t'il, si vous m'aimiez comme vous le dites, vous n'hesiteriez pas un moment sur le parti que vous devez choisir. Il me tint des discours si touchants, il m'assura tant de fois qu'il mourroit de douleur, si je ne lui promettois ma main, ses larmes, ses plaintes, sa présence m'engagerent à lui jurer qu'il seroit mon époux ; mais, continuai-je, ne précipitons rien,

voyons de quelle façon mon oncle va s'y prendre; s'il agit avec douceur, je dissimulerai mes sentimens, & j'attendrai un tems plus favorable pour executer le dessein que nous venons de former; si au contraire cet homme farouche abuse de l'autorité qu'il a sur moi, rien ne pourra m'arrêter, & je n'écouterai plus que mon amour.

Le Marquis plein de joye appella la Glisson, & lui fit part de la satisfaction qu'il goûtoit: les éloges & les benedictions ne me furent pas épargnés; cette honnête fille trouvoit trop son compte dans mon aveuglement pour ne pas chercher à l'augmenter s'il étoit possible.

Mon oncle ne tarda pas à me presser de finir mon mariage avec M.de...je suis trop affligée, lui dis-je, pour songer à des nôces, je vous supplie de m'accorder quelques mois de délai: ah! Mademoiselle,

reprit il, un époux vous consolera ; vous ne pouvez mieux marquer la soumission & le respect que vous devez avoir pour les dernieres volontés de votre mere qu'en achevant une affaire qui lui tenoit fortement au cœur, elle vous l'a ordonné devant moi, vous le sçavez : oüi, Monsieur, repliquai-je, je sçai tout cela ; mais ce n'est pas une raison pour me refuser le tems que je vous demande : à d'autres, reprit-il, je ne me prête pas volontiers aux caprices des filles, dans huit jours je veux que vous soyez Madame de... tout beau, Monsieur, lui dis-je piquée de son ton aigre & décisif, la chose n'ira pas si vîte que vous le pensés : oh ! parbleu nous verrons, repliqua-t'il en colere, préparez-vous toûjours, & ne me répondez plus.

Il sortit en disant ces mots : je restai toute interdite : qu'avez-

vous, Mademoiſelle, me dit la Gliſſon en entrant dans ma chambre? vous me paroiſſés toute émûë: je lui racontai la converſation que je venois d'avoir; elle fit pluſieurs imprécations contre un homme ſi extravagant: il n'en reſtera pas là, continua-t'elle, & ſi vous n'y prenez garde il vous menera plus loin que vous ne penſés.

Le Marquis vint à ſon ordinaire, je lui redis ce qui s'étoit paſſé: je crois, reprit-il après avoir un peu rêvé, qu'il eſt à propos de feindre; Mr. votre oncle eſt penetrant, il pourroit ſe douter du motif de vos refus, il vous examineroit de près, & découvriroit peut-être notre ſecret: nous ſerions perdus, ma chere Emilie, il faut le jouer avec eſprit; laiſſez-le faire, avant la concluſion nous mettrons ordre à tout. Ce raiſonnement me parut bon, je le goû-

tai, & je resolû de le suivre.

Mon oncle me demanda le lendemain si j'avois reflechi à ce qu'il m'avoit dit la veille; je ne répondis rien: parlez, reprit-il: je ne sçai que vous dire, Monsieur, repliquai-je, vous m'avez si fort grondée hier que j'en suis encore interdite: je n'aime pas les mauvaises têtes, reprit-il, quand vous serez docile, je m'expliquerai avec moins de vivacité: je l'assurai que je serois charmée de bien vivre avec lui: à la bonne heure, reprit-il, cela dépendra de vous.

Les parents s'assemblerent, dresserent les clauses de mon contrat de mariage avec Mr. de ... & en fixerent la signature au troisiéme jour suivant: tout cela se passa en ma présence, & mon air tranquille & gai auroit trompé les gens les plus soupçonneux.

J'étois cependant furieusement agitée, je trouvois quelque cho-

ſe de noir dans mon procedé, & ma ſincerité naturelle me cauſoit de cuiſſans remords; d'ailleurs mon embarras étoit grand, je ne ſçavois pas trop comment me tirer d'affaire; mais que mon inquiétude étoit vaine! mon Amant & la Gliſſon ne s'étoient pas endormis, tous les arrangemens étoient pris, ils n'attendoient pour m'en inſtruire que ma derniere réſolution.

Le ſoir le Marquis me preſſa fortement de me déterminer: je connois, me dit-il, depuis longtems un Eccleſiaſtique fort honnête homme, voulez-vous que je lui parle? il eſt de mes amis, je ſuis perſuadé qu'il ne refuſera pas de nous épouſer: mais de pareils mariages ne ſont pas trop bons, repris-je: auſſi bons que les autres, dit-il, lorſqu'on ne peut faire mieux; nous ne ſommes pas en état de pouvoir pratiquer les cérémonies requiſes. Allons, repris-je, je m'en fie à

vous, mon cher Marquis, aſſurez-vous de votre Eccleſiaſtique, & ſelon ſa réponſe nous deciderons.

Le lendemain il me dit que ſa propoſition avoit été acceptée; nous appellâmes la Gliſſon, qui voyant avec plaiſir les choſes au point qu'elle les ſouhaitoit, n'oublia pas les eloges ordinaires.

Les perſonnes ſimples & ſinceres ſont toûjours la dupe des mauvais caracteres; j'aimois veritablement, & je m'abandonnois ſans crainte à la bonne foi d'un homme que je croyois plein de candeur.

Un Sergent d'Infanterie que le Marquis connoiſſoit depuis longtems, & dont l'induſtrie & la hardieſſe lui avoient ſervi en plus d'une occaſion, fut le Miniſtre prophane d'un Sacrement que l'Egliſe revere, & que les Loix rendent inviolable.

Ce Sergent donc eût bientôt

trouvé de quoi ſe mettre en état de repreſenter le nouveau rôle qu'il alloit jouer, c'eſt à dire, une ſoutanne longue & propre, avec l'ajuſtement complet. Sa mine grave, beaucoup de memoire, & une effronterie à toute épreuve auroit ſeduit une fille même armée de défiance.

Une pareille ſupercherie ne pouvoit jamais avoir qu'une fin cruelle; l'évenement me le fit éprouver; mais malheureuſement pour moi je ne ſçus la tromperie qu'au moment de la cataſtrophe.

Le ſoir ſuivant, jour même où le contrat avec Mr. de.... fut ſigné, à une heure après minuit accompagnée de la Gliſſon, je ſortis de chez mon oncle: le Marquis nous attendoit à la porte, un caroſſe étoit au bout de la ruë; nous montâmes dedans, & après une demie heure de chemin nous arrêtâmes je ne ſçai en quel quar-

tier, nous descendîmes, le Marquis toussa; un instant après une vieille femme vint ouvrir une petite porte quarrée, & à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit nous montâmes un três-mauvais escalier; au troisiéme étage on me fit entrer dans une chambre mal rangée, j'y trouvai le feint Ecclesiastique; le cœur me battoit bien fort; mais je fus encore plus effrayée lors que je l'eus envisagée; je n'ai jamais rien vû de si laid: on m'approcha un fauteüil dont la vieillesse depuis long-tems empêchoit l'usage, je me mis dessus negligeamment, ce qui l'ébranla de façon que sans la vigilance du Marquis, j'eusse ressenti une chûte assez rude.

Ce vilain homme me parla avec esprit, l'Ecriture Sainte lui étoit familiere, il me mena jusqu'à la primitive Eglise, & me cita plusieurs traits vrais ou faux

pour autoriſer ce qu'il alloit faire ; après cette exorde, il prit un eſpece de Breviaire, marmotta quelques Oraiſons, jetta de l'eau benite ſur un anneau, dit au Marquis de me le paſſer au doigt, & nous donna la benediction.

On me préſenta une feüille de papier où la cérémonie étoit détaillée, nous la ſignâmes le Marquis & moi, & nos deux témoins, c'eſt-à-dire, la Gliſſon & un laquais que le nouveau marié avoit amené.

Tout cela fait le Marquis vint m'embraſſer : ſortons, lui dis-je en le repouſſant froidement, ce lieu-ci m'épouvante : allons, reprit il en ſouriant, il ne faut pas abuſer de votre complaiſance. Il remercia l'Eccleſiaſtique, mais moi ſans m'arrêter au diſcours je lui donnai quatre loüis ; compliment qui fut ſi fort de ſon goût, que perdant tout à coup ſa gravi-

té, il prit lui-même un flambeau, & vint nous éclairer jusqu'à la porte de la ruë.

Nous montâmes dans notre carosse, & nous dîmes au cocher de nous remettre au même endroit où il nous avoit pris. Pendant tout le chemin je ne cessai pas de remercier Dieu de m'avoir fait échapper d'un si mauvais pas; j'avoüerai ingenuëment ma foiblesse, l'affreuse phisionomie de nôtre Aumônier m'avoit fait trembler pour mes jours.

J'arrivai enfin chez mon oncle à quatre heures & demie du matin, la pointe du jour approchoit, ce qui obligea le Marquis de se retirer sans oser monter dans ma chambre.

Je me mis au lit avec précipitation, non pas que j'eusse envie de dormir, au contraire mes sens ne furent jamais moins assoupis; mais comme je regrettois déja ce que je

venois de faire, la présence de la Gliſſon me gênoit. Que de trouble! que d'allarmes! plus je me rappellois ce que je venois de voir, plus je trouvois des ſujets de chagrin. En un mot tout me ſembloit ſiniſtre.

Je me levai accablée de mélancolie; la Gliſſon ſortit, & fut je croi, informer le Marquis de l'abattement où j'étois: il vint le ſoir, & me fit de tendres reproches ſur la triſteſſe qui paroiſſoit dans mes yeux: vous repentez-vous, me diſoit-il, ma chere Emilie, de ce que vous avez fait pour moi? je ne veux que votre cœur, s'il n'eſt pas de la partie je renonce à notre hymen; parlez, ne me déguiſés rien, ma main va dans l'inſtant vous délivrer d'un malheureux qui s'étoit vainement flatté d'être aimé: ſes plaintes m'attendrirent, je l'appellai ingrat, & je ne pus m'empêcher de verſer des larmes;

que dirai-je, enfin dans ce retour de tendresse, il trouva le moment de l'époux.

Avant de nous séparer nous prîmes des arrangemens pour la fuite que nous projettions en Angleterre, nous n'avions point de tems à perdre, le jour de mes nôces avec Mr. de ... approchoit, ainsi pour prévenir toutes choses nous fixâmes notre retraite pour la nuit suivante.

Je chargeai la Glisson de serrer toutes mes nippes, ce qu'elle fit avec beaucoup d'adresse, ayant sçu les porter chez le Marquis sans être apperçuë; pour moi j'eus soin de ma cassette qui n'étoit pas mal garnie; car en comptant les bijoux de ma mere, que mon oncle m'avoit remis, & ceux que j'avois auparavant, tout cela valoit plus de 40000. écus. Lors que j'étois occupée de mon départ je reçûs une Lettre de Flore, qui me

complimentoit ſur la mort de ma mere qu'elle venoit d'apprendre; elle y joignoit mille reproches obligeants ſur mon indifference: avant mes derniers vœux, me diſoit-elle, je craignois votre vûë, ma chere Emilie; mais à preſent que rien ne peut m'arracher à Dieu, je ſouhaite votre préſence; la continuation de votre amitié combleroit ma felicité.

Je lui fis une réponſe embarraſſée, ou plûtôt un vrai galimatias, j'avois trop d'affaires dans la tête pour m'arrêter à limer une Lettre.

La viſite de Mr. de... fut encore un ſurcroît de peine; ce pauvre homme qui s'imaginoit ſi bien me tenir, me diſoit les plus belles choſes du monde: je lui repondois ſi mal à propos, & j'avois l'air ſi diſtrait qu'il m'en fit des reproches: helas! je les meritois, & de plus vifs encore.

Je ſoupai avec mon oncle ; nos converſations n'étoient pas ordinairement animées, je gardai pendant le repas un profond ſilence ; il s'en apperçut, & faiſant une acclamation à ſa maniere, c'eſt-à-dire d'un ton brutal : ah ! la belle choſe, s'écria-t'il, qu'une femme muette : je ſouris de cette ſaillie, & je lui repliquai que j'avois mal à la tête : oh ! je me doutois bien, dit-il, qu'il y avoit quelque encloueure, ſans cela votre langue n'eût pas été ſi long-tems captive : je ne lui repondis plus que par une profonde reverence, & lui ſouhaitant le bon ſoir, je me retirai dans ma chambre.

Avant de partir je laiſſai ſur ma table de toilette une Lettre pour mon oncle que j'écrivis à peu près dans ces termes.

MONSIEUR, MON ONCLE,

Je ne doute point que ma fuite ne vous cause une sensible douleur; mais c'est à vos refus que vous devez en attribuer la cause; si vous aviez voulu differer mon mariage avec Mr. de... je n'eusse pas été obligée de chercher une terre étrangere, ce délai m'eût donné le loisir de vous expliquer les sentimens de mon cœur; votre severité m'a trop intimidé, & je n'ai jamais osé parler; mais comme le bon sens m'enseignoit qu'un époux étoit pour moi, j'ai cru que je pouvois pour prévenir la tyrannie en choisir un selon mon goût, c'est Mr. le Marquis de... la chose est faite il n'y a plus à s'en dedire; je suis persuadée que vous allez mettre tout en usage pour me faire éprouver votre ressentiment; cependant de quelque façon que vous agissiez je ne cesserai point de me dire, &c.

J'étois toute tremblante, & la démarche que, j'allois faire me coûtoit beaucoup : j'ai toûjours sçu raisonner ; mais par un effet malheureux les passions sur moi étoient les plus fortes, & mes reflexions ne servoient qu'à me tourmenter sans me rendre plus sage.

Minuit sonna, signal de notre fameuse sortie, je pris ma cassette, & je la portai moi-même jusqu'à la porte où je la remis au Marquis qui nous y attendoit ; je lui pris le bras, & sans dire un seul mot nous fûmes à grands pas joindre une chaise de poste que mon Heros avoit fait préparer : j'y montai avec la Glisson, & lui & son laquais prirent des chevaux ; nous courûmes sans nous arrêter, & nous arrivâmes le soir à Calais.

Nous fûmes loger dans une Auberge écartée ; des fugitifs ne

cherchent pas les meilleurs gîtes : on nous donna une chambre qui repondoit parfaitement à la décoration de l'Hôtel ; je me jettai ſur un lit tandis que le Marquis fit tout diſpoſer pour notre embarquement. Que j'ai de crainte, dis-je à la Gliſſon qui étoit auprès de moi, je crois à tout moment voir mon oncle furieux me reprocher ma trahiſon : il auroit bonne grace, reprit-elle, c'eſt à vous de vous plaindre, & non pas à lui, ſans ſes mauvaiſes manieres vous ne ſeriez pas réduite ſur un grabat d'Auberge : je ſuis plus équitable que toi, repliquai-je, je ne puis lui imputer l'état où je ſuis, l'amour ſeul eſt l'auteur des chagrins que j'éprouve : ma chere Gliſſon, continuai-je, que deviendrois-je ſi on me ſurprenoit ici ? calmez-vous, Madame, reprit-elle, perſonne n'a ſçu notre fuite, & on n'a pû s'en apperce-

voir que ce matin, qu'il cherche à present tant qu'il voudra, je le deffie de deviner la route que nous avons prise.

Le Marquis revint, & me dit que dans deux heures nous serions à l'abri de tout évenement : cette nouvelle me rendit plus tranquille ; nous soupâmes legerement, & nous nous embarquâmes sans que rien s'opposât à nos desseins : nous fîmes le trajet agréablement, nous descendîmes à Douvre où nous prîmes des chaises qui nous conduisirent à Londres : je ne parlerai point de cette grande ville, je voyageois sans curiosité, ainsi mes descriptions seroient trop peu exactes pour les donner au public : nous descendîmes dans un Hôtel garni où nous louâmes un appartement très-propre ; le Marquis aimoit le faste, il augmenta notre train de deux laquais, leur donna de grandes livrées & acheta

un petit équipage ; ces emplettes épuiſerent entierement nos finances, il n'étoit pas riche, il avoit même été obligé d'emprunter de l'argent pour fournir aux frais du voyage; pour moi je ne poſſedois pas plus de vingt loüis, ainſi toute notre reſſource fut ma pauvre caſſette, il fallut y avoir recours; je la ſacrifiai ſans peine, reſervant ſeulement un diamant, & une tabatiere d'or, tout le reſte fut vendu, & nous n'en pûmes jamais tirer que vingt mille écus, en Angleterre comme ailleurs, l'acheteur profite de celui qui vend.

Avec cette ſomme le Marquis joüa chez le Roi, gagna d'abord conſiderablement, & ſe vit en état de ſoûtenir une figure brillante; il me mena à la Cour, & j'eus l'honneur de ſaluer leurs Majeſtés Britanniques : mon viſage fit du bruit, & procura à mon époux pluſieurs connoiſſances, trois Mi-

lords des plus distinguez lui firent des avances d'amitié & des offres de service d'une façon si genereuse qu'il en étoit confus, il en sentoit cependant bien la cause; aussi disoit-il quelquefois en badinant qu'avec une belle femme on ne manquoit jamais d'amis.

Le Marquis fut saluer l'Ambassadeur de France qui le reçut parfaitement bien; mais quelque tems après étant retourné chez son Excellence, elle le fit passer dans son cabinet, & lui montra des Lettres qui l'instruisoient de mes affaires. On y disoit à ce Seigneur que mon oncle avoit pris la voye de la Justice, & qu'il poursuivoit vivement, traitant ma fuite d'enlevement & de rapt.

Le Marquis avoüa tout à l'Ambassadeur, & lui demanda sa protection : vous n'avez rien à craindre, dit-il, vous êtes dans un asile assuré; tout ce que je puis faire

c'eſt de tâcher d'arrêter les ſuites d'une procedure qui pourroit vous bannir pour long-tems de votre patrie ; j'ai des amis puiſſans que j'employerai volontiers, ſi vous le jugez à propos : mon époux le remercia & le pria de lui continuer ſes bontés.

Il vint me repeter toute cette converſation. Je ne fis que rire de la colere de mon oncle ; mais j'eus beaucoup de peine à conſentir à la viſite de l'Ambaſſadrice. J'étois heureuſe, j'aimois tendrement, le Marquis & ſon amour étoit toûjours égal ; cependant un remord ſecret me gênoit, & je n'ignorois pas que je ne pouvois gueres me flatter de l'eſtime des honnêtes gens, après la démarche que j'avois faite : il fallut pourtant ſe déterminer, je ne pouvois pas me diſpenſer d'aller rendre mes devoirs à leurs Excellences, & mon époux le vouloit abſolument.

J'y fus donc, ils me firent l'un & l'autre mille politesses, on me donna de grands éloges, & le Marquis eut la satisfaction d'entendre hautement approuver son choix.

Je passai dix-huit mois avec tout l'agrément possible; j'avois bonne compagnie, & les trois Milords dont j'ai parlé me procuroient tous les jours des divertissemens differents.

L'Ambassadeur nous avoit tenu parole, il avoit écrit à la Cour de France si fortement en notre faveur, qu'on avoit fait suspendre les procedures de mon oncle.

Mon époux avoit lié amitié avec Milord Prym; ce Seigneur avoit pour Maîtresse une Allemande fort belle, je l'ai vûë plusieurs fois aux promenades, aux spectacles, & je lui ai rendu justice; il mangeoit souvent chez cette femme avec le Milord, je ne m'y opposois point, nous vivions l'un

& l'autre dans une confiance réciproque, il étoit sûr de mon cœur, je croyois posseder le sien, & la jalousie ne mêloit point encore d'amertume à nos plaisirs.

Helas! qui pourroit s'imaginer qu'un époux si cheri, à qui j'avois sacrifié de grands biens, mon pays, & ma réputation, que cet époux, dis-je, m'eût abandonnée pour courir après une avanturiere.

Il devint rêveur & mélancolique, il n'avoit plus cette humeur enjoüée qui me charmoit toûjours; ce changement m'inquiéta; je lui en fis des reproches, il s'excusa sur le jeu qui lui devenoit contraire; je le crus facilement.

Je n'ignorois pas que depuis quelque-tems le hasard reprenoit ce qu'il ne lui avoit fait que prêter; je redoublai mes caresses, & je fis tous mes efforts pour dissiper une tristesse qui me désoloit; rien

ne pouvoit le calmer, & mes empressemens ne servoient qu'à l'accabler encore davantage : étonnée de cette bisarrerie, & de sa froideur, je reflechissois sans cesse pour en penetrer la cause : la déroute du jeu n'étoit point assez considerable pour le rendre si different, quelque chose de plus sensible le touchoit ; j'examinai ma conduite, & quoique je n'y visse rien à reprendre, je ne laissai pas de lui demander si je voyois quelqu'un qui pût lui déplaire : non, Madame, me dit-il, tranquilisez-vous, vos attentions pour moi redoublent mes chagrins, je suis au désespoir de ne pouvoir pas vous rendre heureuse : tant que vous m'aimerez, repris-je, mes desirs seront satisfaits ; qu'avez-vous à craindre, vous avez des amis, l'argent ne vous manquera pas, & la fortune reviendra : il ne répondit que par des soupirs,

& je ne pus jamais le faire expliquer.

Je ne le voyois presque plus, il sortoit le matin, & ne rentroit qu'à minuit, & lors que je voulois me plaindre il chantoit entre ses dents, & ne daignoit pas me dire un seul mot.

Ces manieres si differentes de celles que j'avois éprouvées autrefois me penetroient de la plus vive douleur, je repandois des torrents de larmes, & l'ingrat m'a surpris plusieurs fois dans cette triste occupation, il ne m'en paroissoit pas même émû ; la seule attention qu'il avoit pour moi, c'est qu'il ne me laissoit manquer de rien.

Je m'ennuyai à la fin, & piquée à mon tour de tant d'indifference je pris mon parti, j'essuyai mes pleurs, & je le laissai faire.

Un soir sortant de la Comedie, Milord Bayly me donnoit la main,

la foule étoit grande, on me pressoit, & je sentis qu'on marchoit sur ma robe; le premier mouvement me fit tourner la tête: quelle fut ma surprise lors que je reconnus Mr. de Saint Hilaire! je fus charmée de cette rencontre, & ma joye éclatant aussi tôt, je le nommai d'un ton d'acclamation; lui, étonné de s'entendre appeller par une femme qu'il croyoit n'avoir jamais vûë, avance avec précipitation, s'approche, me regarde avec attention, ne voulant pas croire ses yeux. Je penetrai son embarras, & je vis bien qu'il ignoroit ma fuite: Monsieur, lui dis-je en souriant, je veux vous faire connoître que les Dames Angloises sont aussi polies que celles de France, montés dans mon carosse; il me fit une profonde reverence: comment, continuai-je, vous hesitez? non, Madame, reprit-il, je vais vous obéir: nous

y montâmes tous les trois, Milord Bayly, Mr. de Saint Hilaire & moi. L'Anglois rioit de tout son cœur en voyant l'embarras du François qui ne sçavoit que dire, & dont le silence marquoit l'inquiétude : nous arrivâmes au logis, & quand nous fûmes dans mon appartement je pris deux bougies, & m'approchant de l'Officier, regardez-moi bien, lui dis-je : bon Dieu ! s'écria-t'il en faisant un sault en arriere, c'est Mademoiselle de ... oüi, Monsieur, lui dis-je, vous ne vous trompez pas : eh ! par quel évenement, reprit-il, êtes-vous ici : le détail est un peu long, repris-je, venez me voir demain sur les dix heures du matin je satisferai votre curiosité ; mais Monsieur, continuai-je, d'où venez-vous, & depuis quand êtes-vous à Londres ? il y a deux ans, dit-il, que je me rendis à Toulon, j'y restai quelques mois, nous re-

çûmes ordre de nous embarquer; la course a été longue, puisqu'il n'y a que six semaines que nous sommes de retour; une affaire particuliere m'attire dans ce pays, je compte la terminer bientôt, & j'espere dans un mois revoir Paris: je connus par ce recit qu'il ignoroit mon échapade, je voulus l'arrêter à souper, il s'en deffendit, m'assurant qu'il avoit donné sa parole ailleurs; la politesse engage à prier, mais non pas à contraindre: je ne le pressai pas davantage, & le laissai sortir.

On ne sçauroit s'imaginer combien j'étois charmée d'avoir trouvé Mr. de Saint Hilaire, cet homme qui m'étoit devenu odieux, & que j'avois méprisé me parut alors tout different, les mortifications que me faisoit éprouver Mr. le Marquis de . . . me rendoient plus souple, & moins fiere; j'étois attentive à cultiver mes amis, il

ſemble qu'un ſecret preſſentiment m'annonçoit le malheur qui devoit m'arriver , & que je prévoyois que j'aurois beſoin de ſecours.

Le Marquis revint à minuit, je ne lui parlai de rien, & quoiqu'il connût particulierement l'Officier de vaiſſeau, je ne jugeai pas à propos de rompre le ſilence que j'obſervois avec lui , pour l'inſtruire de ma rencontre.

Le lendemain à dix heures du matin Mr. de Saint Hilaire ne manqua pas le rendez-vous ; mon époux étoit déja ſorti, & je le reçus ſeule : je lui racontai mon amour, mon mariage, ma fuite : je ne pûs me rappeller toutes ces circonſtances ſans verſer des larmes, qui partoient moins du regret de ce que j'avois fait que de l'ingratitude dont on payoit ma tendreſſe. Monſieur de Saint Hilaire paroiſſoit touché de mes

pleurs ; la connoissance parfaite qu'il avoit du genie de mon époux le faisoit trembler ; il ne m'en dit cependant rien, & moi par un mouvement de vanité, je n'osai pas lui confier mes peines secrettes.

Deux jours après la visite de Mr. de Saint Hilaire, je fus à la Comedie avec Madame VVelch sœur de Milord Bayly ; le spectacle fini elle m'engagea à aller souper chez elle : nous restâmes longtems à table, & il étoit deux heures du matin lors que je me retirai au logis ; je fus surprise de ne point voir le Marquis ; car il rentroit exactement avant une heure ; inquiéte, & toûjours sensible pour lui malgré la mine que je faisois, je resolus de l'attendre ; je restai constamment jusqu'au matin agittée de la plus cruelle impatience que j'aie jamais ressentie : j'éveillai la Glisson, & pour soulager

ma douleur je fis des plaintes très-vives contre un pareil procedé : hé ! mon Dieu, Madame, me dit cette fille, les mauvaiſes manieres qu'on a pour vous depuis deux mois doivent vous préparer à tout; vous êtes bien bonne de vous chagriner pour un homme qui le merite ſi peu : elle avoit raiſon, je l'avouë ; mais il eſt des tems où les leçons les plus ſages ne ſont pas de ſaiſon : j'envoyai chez Milord Prym, (cet ami intime dont j'ai parlé) ſçavoir ſi mon époux y étoit, j'appris que le Milord étoit parti il y avoit deux jours pour la campagne : hé bien ! dit la Gliſſon à cette nouvelle, Mr. le Marquis l'aura été trouver. Cette idée me parut juſte ; mais cela ne me tranquiliſoit pas , tant d'indifference me touchoit : cruel époux ! m'écriois-je de tems en tems, que t'ai-je fait pour me traiter avec tant de mépris ? je paſſai tout le

jour dans une tristesse mortelle; ce n'étoit pourtant rien encore, & le dernier coup n'étoit pas frapé.

A sept heures du soir Milord Bayly entra dans ma chambre, j'étois appuyée sur une table, & je rêvois profondement : Madame, me dit-il, un inconnu vient de me remettre un paquet de la part de Mr. votre époux, j'y ai trouvé deux Lettres, une pour vous, & l'autre pour moi; il m'écrit uniquement pour me prier de vous apporter moi-même celle qui vous est adressée; je m'acquitte de la commission, continua t'il, en me présentant le fatal papier : je l'ouvris avec émotion, & j'y lus ces mots.

Je ne sçai, Madame, comment vous annoncer mon départ, la tendresse que vous avez pour moi me fait craindre un désespoir dont je se-

vois inconsolable, & vous m'allez prodiguer les noms d'ingrat & de perfide : mais cependant si vous vouliez écouter un moment la raison, mon procedé vous paroitroit plus genereux qu'injuste. Je me represente sans cesse tout ce que vous avez fait, & tout ce que vous valez ; mon cœur en est penetré de reconnoissance & d'amour, tous mes desirs tendoient au bonheur de pouvoir vous rendre heureuse, la fortune m'est devenuë trop contraire, & cette continuation de malheur me fait croire que le Ciel n'approuve point notre union ; il faut nous separer, ma chere Emilie, vous avez de grands biens en France, retournez-y, c'est le conseil le plus sage que je puisse vous donner. J'ai prié Milord Bayly de vous remettre cette Lettre pour qu'il fut le témoin de votre douleur, je connois la bonté de son ame ; je suis persuadé qu'il ne vous abandonnera pas.

Adieu, oubliez s'il se peut pour jamais le plus infortuné des hommes.

Pourra-t'on jamais se figurer la douleur, le dépit, & le désespoir dont je fus saisie dans ce cruel moment ; le papier me tomba des mains, & mon accablement arrêta & mes larmes & mes plaintes : Milord Bayly me regardoit d'un air interdit, impatient de connoître la cause d'un trouble où il ne comprenoit rien ; il prend la Lettre, & voit alors tout mon malhëur : Dieu ! s'éctria-t'il, par un transport dont il ne fut pas le maître, pouvez-vous laisser sur terre des hommes qui ne semblent être faits que pour deshonnorer la nature ; Madame, continua-t'il, votre époux ne merite pas vos regrets, son action est d'un lâche indigne de vivre, même dans votre souvenir ; tranquilisez-vous,

ce pays tout étranger qu'il est pour vous, n'est point habité par des Barbares; vous y trouverez tous les secours qui vous sont necessaires, je vous offre ma bourse & mon credit; disposés de l'un & de l'autre: je n'étois pas en état d'entendre, ni de répondre à un discours si obligeant. Milord Bayly ne vouloit pas me quitter dans une si cruelle circonstance, il envoya chercher Madame sa sœur, & pendant ce tems la Glisson toûjours alerte entra dans ma chambre: regarde, lui dis-je, en lui jettant la Lettre, les traits du Marquis, & l'état malheureux où tes conseils m'ont plongée; après qu'elle l'eût luë, doutant encore de la trahison, elle courut au cabinet qui servoit de garderobbe à mon perfide qu'elle trouva vuide; sçavoir comment il avoit pû faire enlever son bagage sans être apperçu, je l'ignore. Madame VVelch arriva, & son frere

l'ayant instruite de tout, elle parut très-touchée de mon infortune, & ne put retenir ses pleurs : allons, Madame, me dit-elle, vos amis ne vous abandonneront pas, vous ne pouvez plus rester ici seule; venez chez moi je vous en conjure, mon amitié & mes soins tâcheront d'effacer l'outrage que vous recevez : je me laissai conduire sans pouvoir prononcer une parole.

Cette aimable femme mit tout en usage pour me consoler; mais ses bontés pour moi ne calmoient pas mes inquiétudes, la fuite du Marquis m'étoit trop sensible, je n'en pouvois revenir.

Milord Bayly s'étoit donné tous les mouvemens possibles pour sçavoir ce que mon époux étoit devenu : il couroit un bruit sourd que le Marquis avoit enlevé la Maîtresse de Milord Prym : Milord Bayly ne voulut point m'en

parler avant d'en être plus certain ; cependant cette affaire fit un éclat terrible à Londres. Milord Prym de retour de la campagne ne trouve plus ni son ami ni sa Maîtresse ; le trait étoit si noir qu'il ne pouvoit se le figurer. Il vint chez Madame VVelch pour s'assurer s'il étoit vrai que mon époux m'eût abandonnée : je lui montrai la Lettre que Milord Bayly m'avoit apportée : ce n'est pas tout, Madame, me dit il après l'avoir luë, le Marquis vous cache adroitement son crime, une rivalle cause tous vos maux. Il m'apprit ensuite que son Allemande avoit disparu ; ils sont ensemble, continua t'il, nous n'en devons pas douter, je me rappelle à present mille choses qui me prouvent leur intelligence : helas ! je n'y prenois pas garde alors : je fus extrêmement surprise de ce qu'il me disoit, & ma douleur en fut

ſuſpenduë : on mit des gens en campagne, & après d'exactes perquiſitions, on ſçut que le Marquis & l'Allemande avoient paſſé en Hollande.

L'Anglois ſentoit vivement le coup ; j'avouë qu'il étoit ſenſible ; mais que peut-on attendre de ces coquettes à gages ? l'amant qui paye eſt ordinairement le moins aimé : combien voit-on, grand Dieu ! de Milord Prym dans le monde.

Reflechiſſons un moment ſur l'inconſtance des hommes ; le Marquis m'avoit aimée veritablement, & ſi j'avois tout quitté pour lui, il avoit tout abandonné pour moi ; ſes amis, ſon pays, & une Cour où les ſervices de ſon pere étoient encore récents, ce qui lui auroit procuré des emplois honorables ; il eſt vrai que la fortune dont je devois joüir un jour l'eût dédommagé de tout cela ; mon

oncle n'étoit pas immortel, d'ailleurs il eſt un âge où les loix nous laiſſent la liberté de diſpoſer de nos perſonnes & de nos biens, & je l'euſſe pû alors faire reconnoître publiquement pour mon époux; mais l'interêt ne le touchoit pas, le plaiſir ſeul étoit ſon guide; tandis que je flattois ſes deſirs, il n'avoit rien negligé pour me ſéduire, le dégoût ſuit de près la ſatisfaction, une autre a pour lui les charmes de la nouveauté: la probité, l'honneur, l'amitié & la reconnoiſſance ne ſont pas des freins aſſez fort pour l'arrêter, il perd l'eſtime de tout le monde pour ſuivre une Courtiſane. Au moment que je faiſois ces triſtes reflexions, la Gliſſon toute éplorée vint ſe jetter à mes pieds, & après m'avoir demandé pardon mille fois, elle m'apprit de quelle maniere j'avois été joüée, & que l'homme que je croyois Eccleſia-

ſtique n'étoit qu'un fripon traveſti ſous cet habit reſpectable.

Tant de ſceleratesſe m'ouvrit enfin les yeux ; je benis cent fois le Ciel d'avoir privé mon infidele du nom de pere, & je ne ſongeai plus qu'à ranger mes affaires pour m'en retourner en France.

Dès que Monſieur de Saint Hilaire entendit parler du départ du Marquis, il vint avec empresſement m'offrir ſes ſervices : j'étois chez Madame VVelch, & n'oſant pas m'y venir voir, il pria la Gliſſon de me marquer ſon zele : je fus charmée d'apprendre ſes diſpoſitions, ſans lui qu'aurois-je fait ? je n'euſſe jamais oſé m'en retourner ſeule : je l'envoyai chercher, il vint, & me dit que ſes affaires étoient finies, & qu'il n'attendoit que mes ordres pour partir : cette nouvelle me fit plaiſir, je lui demandai s'il vouloit bien être mon conducteur; il parut char-

mé de ma propoſition, & m'aſſura de ſa diſcretion & de ſon obéïſſance : nous cauſâmes longtems, & c'eſt là qu'il m'apprit bien des particularités de la vie du Marquis. Je ne les rapporterai point ici, l'eſprit de débauche y regne trop, & ce ſont des traits que je veux oublier.

Que les femmes ſont folles de s'attacher ſur de ſimples dehors : ne devroient-elles pas s'informer du caractere, & des mœurs de celui qui leur a ſçu plaire; mais que dis-je, peut-on écoûter des diſcours contraires au penchant ſecret du cœur ; non il faut de l'experience, on ne devient ſage qu'à ſes dépens.

Monſieur l'Ambaſſadeur, & Madame l'Ambaſſadrice m'envoyerent un Gentilhomme m'aſſurer de la part qu'ils prenoient à mes peines; ils me firent offrir genereuſement & leur table, &

leur bourſe ; je priai Mr. de Saint Hilaire de les aller remercier pour moi ; car je n'étois pas en état de paroître : je leur fis demander des Lettres de recommandation à la Cour de France : je connoiſſois trop l'eſprit de mon oncle pour ne le pas craindre, & je ſentois bien que j'aurois beſoin d'une forte protection pour le mettre à la raiſon. Monſieur l'Ambaſſadeur me donna avec plaiſir les Lettres que je demandois, & ſur-tout une adreſſée à une grande Princeſſe, qui me fut bien utile comme je l'expliquerai plus bas.

Madame VVelch, & Milord Bayly employerent les prieres les plus preſſantes pour me faire retarder mon départ ; malgré toute la reconnoiſſance, & l'amitié que j'avois pour eux, je fus inébranlable dans ma réſolution.

Je vendis mon caroſſe & mon diamant, je ne pûs retirer de l'un

& de l'autre que ſept mille livres ; je payai mes Domeſtiques , & quelqu'autres dettes , de façon qu'il ne me reſta que deux cents piſtoles : c'étoit bien peu de choſe dans l'incertitude où j'étois du train que prendroient mes affaires ; cependant j'aimai mieux riſquer l'indigence que d'abuſer des bontés de mes amis ; Milord Bayly & ſa ſœur firent en vain tous leurs efforts pour me faire accepter quatre cens piſtoles, je les refuſai toûjours.

La Gliſſon paroiſſoit vivement touchée de mes peines. Ses remords étoufferent ma colere, & la vengeance qu'elle ſembloit ſi bien mériter.

Je lui offris de la ramener en France, elle me remercia , & me dit naturellement qu'elle aimoit mieux demeurer en Angleterre. J'ai appris depuis qu'elle s'y étoit mariée, la bonne piece avoit ſçu

profiter de l'amour que le Marquis avoit eu pour moi ; comme il étoit extrême dans ses passions, rien ne lui coûtoit pour les satisfaire, & Mademoiselle Glisson ne prêtoit pas son ministere à petits frais.

Enfin je pris congé de Madame VVelch & de Milord Bayly, nos adieux furent tendres & accompagnez de beaucoup de larmes ; je leur avois des obligations infinies, je les ressentois vivement ; du moins parmi tous mes deffauts, j'ai sçu toûjours me garantir de celui de l'ingratitude.

Nous partîmes, Mr. de Saint Hilaire, moi, une femme de chambre, & un laquais : nous fûmes à Douvre où nous nous embarquâmes pour Calais. Je ne pûs arriver à ce Port sans m'attendrir extrêmement, la joye de revoir ma patrie, & le souvenir de l'ingrat pour qui je l'avois quittée me

firent pousser des soupirs douloureux.

Je pris un nom étrang r afin de n'être reconnuë que quand je le jugerois à propos. Près de deux a.s d'absence m'avo ent change, & fait oublier ; je me rendis à Paris, & je fus loger dans un quartier éloigné de celui de mon oncle.

Je ne manquai pas d'aller présenter à la Princesse la Lettre de Monsieur l'Ambassadeur ; mon avanture y étoit racontée avec art, & à mon avantage : elle parut touchée de mes malheurs, me regarda beaucoup, daigna me plaindie, & me promit sa protection. Un si heureux commencement me fut de bon augure, & je sortis du palais remplie de joye & d'esperance.

Je priai Mr. de Saint Hilaire de voir mon onc'e, de lui raconter le tour que m'avoit joué le Marquis, & de lui taire mon re-

tour. Il voulut bien encore me rendre ce ſervice ; il lui parla ; mais au lieu de trouver un homme, il vit un démon, c'eſt le terme dont il ſe ſervit en me racontant la converſation qu'ils avoient eu enſemble:il apprit mes chagrins avec une joie ſenſible, il dit que le Marquis l'avoit vengé, me donna les épithetes les plus infâmes, & jura de me faire enfermer le reſte de mes jours ſi j'oſois jamais revenir en France; Mr. de Saint Hilaire ne pût retenir le juſte dépit que cet emportement lui inſpiroit, ils s'aigrirent & ſe ſéparerent très-peu ſatisfaits l'un de l'autre.

Je connûs par ce recit combien les Lettres de l'Ambaſſadeur m'étoient utiles ; je retournai à la Princeſſe & je lui expliquai les ſentimens de mon oncle : ne vous chagrinés point, me dit-elle, nous tâcherons de le rendre traitable, vous m'êtes recommandée par des

perſonnes

personnes qui me ſont cheres, & d'ailleurs votre phiſionomie me plaît, & m'interreſſe pour vous; laiſſez-moi faire, s'il faut que l'autorité du Roi s'en mêle nous le ferons agir, venez demain je vous dirai des nouvelles. Tant de bontés me raſſuroient, je repetai à M. de Saint Hilaire ce que m'avoit dit la Princeſſe; il ne douta point du ſuccès.

J'avois une impatience extrême de revoir ma chere Flore; mais je n'avois pas encore oſé la ſatisfaire de crainte de quelque fâcheuſe rencontre: ſûre d'une protection puiſſante, je ne voulûs plus differer, je pris un caroſſe de remiſe, & je me fis conduire au Monaſtere où cette amie étoit renfermée; je la demandai ſous un nom ſuppoſé, elle vint: grand Dieu! quel fut ſon étonnement lorſqu'elle reconnut ſa chere ſœur: que vois-je, dit-elle, mes yeux me trompent-ils?

non, ma chere Flore, repris-je; c'est Emilie elle-même : de tendres reproches suivirent la reconnoissance, elle me parla du bruit que ma fuite avoit causé : je ne lui cachai rien, & je lui rendis un compte fidele de toutes mes folies: je ne vous plains point, me dit-elle quand j'eus achevé, vous méritiez tous les malheurs qui vous sont arrivez ; peut-on avec tant d'esprit faire tant de sottises : ah! mon pauvre frere si vous pouviez revenir, que diriez-vous ? je ne pûs l'entendre sans fremir, les regrets de la sœur rappellerent l'image du premier Amant, je fondois en larmes, & je n'ai de ma vie été si touchée ; enfin l'heure de nous séparer étant venuë je promis à Flore de frequentes visites, & une amitié plus constante.

Je fus chez la Princesse comme elle me l'avoit ordonné : appro-

chés, me dit-elle obligeamment; j'ai vû votre oncle, il est prêt à vous rendre ce qui vous appartient, confiés vos interêts à un homme habile qui puisse regler tout avec lui : je fis à ces mots une profonde reverence; il étoit, continua-t'elle, terriblement irrité, franchement vous êtes coupable, & ce n'est qu'à ma consideration qu'il étouffe son ressentiment : on dit que vous avez beaucoup d'esprit, & fort peu de jugement, une conduite reguliere peut seule effacer la démarche que vous avez faite : Madame, repris-je, je suis penetrée des bontés de Votre Altesse, non-seulement elle me protege; mais encore elle daigne m'instruire; j'ose l'assurer que je profiterai de ses sages avis, & le tems lui prouvera la sincerité de mes sentimens : je suis charmée, me dit-elle, de vous voir de semblables disposi-

tions, si elles continuent, vous me trouverez toûjours.

Je fus chez un Avocat que je chargeai du soin de mes affaires; mon oncle tint parole à la Princesse & me rendit compte de mon bien avec exactitude; je me trouvai riche de douze cens mille livres; une pareille fortune est brillante; mais comme j'étois née avec elle, elle ne m'ébloüit point.

Toute ma famille avoit applaudi au ressentiment de mon oncle; les deux cousines dont j'ai parlé au commencement de cette Histoire s'étoient le plus déchaînées contre moi, on me traitoit sans ménagement; leur mere moins emportée me plaignoit & me regrettoit, aussi dès qu'elle sçut que j'étois à Paris, elle vint me voir, & m'offrit ses services: je reçûs avec respect & sensibilité ses marques d'amitié, & je formai dès-lors le dessein de vivre avec elle;

d'ailleurs un mouvement de generosité m'y portoit : cette pauvre tante avoit mariée ses filles, & leur avoit donné tout son bien, ne s'étant reservée qu'une modique pension que ces ingrates ne payoient qu'avec peine.

Je fus revoir ma chere Flore pour lui faire part de mes heureux succès, & de mes projets ; mais la conversation que j'eûs avec elle changea toutes mes idées, & fit évanoüir ma premiere resolution : cette aimable amie me représenta fortement les dangers que je pouvois encore éprouver dans le monde ; elle me fit ensuite une peinture si vive des douceurs qu'elle goûtoit dans sa solitude, & accompagna ce discours de reflexions si pieuses, & si sages, que je fus touchée ; cependant je ne voulus point m'expliquer, & je la laissai dans l'incertitude.

Je revins à Paris l'esprit extrê-

mement agité ; l'infidelité du Marquis, le ridicule que je m'étois attirée dans le monde, les leçons de la Princesse, & les sages remontrances de Flore ; tout cela, dis-je, me faisoit penser à la retraite ; mais le secret dégoût que j'avois toûjours eu pour le Cloître combattoit ce dessein ; enfin la raison l'emporta, & je me déterminai à me retirer auprès de Flore : je cachai mes sentimens à Monsieur de Saint Hilaire, il s'y seroit opposé indubitablement, je connoissois l'amour, & j'avois remarqué que les attentions qu'il avoit pour moi tenoient encore un peu de cette passion, ses premieres esperances s'étoient reveillées, il n'eût pas été fâché de faire éprouver au Marquis la peine du Tallion ; mais quoique je lui eusse des obligations sensibles, je ne voulois pas que mon cœur fût le prix de ma reconnoissance.

Je fus prendre congé de ma Princesse ; elle trouva le parti que je prenois très-sage, y donna des loüanges, & me promit la continuation de ses bontés ; comme ma conduite ne s'est point démentie, elle m'honore toûjours non seulement de sa bienveillance ; mais encore de ses visites.

J'écrivis une Lettre d'adieu, & de remerciemens à Mr. de Saint Hilaire, & je me rendis auprès de ma chere Flore. Quelle joye pour cette aimable fille, lors qu'elle apprit le dessein qui m'amenoit ; enfin, me dit-elle, en m'embrassant tendrement, le Ciel exauce aujourd'hui mes vœux, je vous tiens, ma chere Emilie, & je me flatte que vous ne me quitterez pas si tôt.

Toutes les Religieuses me firent mille caresses, on me donna un appartement commode que j'ai beaucoup orné, je fais une pension à ma tante pour suppléer à

l'œconomie de ſes enfans, & le reſte de mon revenu je le partage avec mes amies.

Mon genereux conducteur Mr. de Saint Hilaire vient me voir regulierement dès qu'il eſt à Paris. J'ai eu le plaiſir de lui marquer qu'un bienfait n'eſt jamais perdu, & ſi j'ai payé ſon amour d'ingratitude, du moins j'ai ſçu diſtinguer en lui l'ami d'avec l'amant, l'un fut mépriſé, & l'autre ſera toûjours eſtimé.

On me nommoit en Angleterre la Marquiſe de .... mais mon perfide époux m'ayant abandonnée & mon mariage n'étant qu'une comedie, j'euſſe été folle de conſerver un titre qui m'étoit devenu odieux; je le quittai donc ſans peine, & en revoyant ma patrie j'ai repris mon nom de famille.

Je ne ſçai ce qu'eſt devenu le Marquis, je n'y ſonge que pour me repreſenter les malheurs où

mon imprudence m'eût plongée ſi j'avois eu moins de bonheur, & moins de fortune. Mes avantures peuvent ſervir de leçon aux jeunes perſonnes dont l'ame eſt tendre : on trouve communément des infideles ; mais on ne trouve pas toûjours des Princeſſes qui protegent, ni de grands biens.

Il y ſix ans que je vis dans cette retraite, mes jours coulent avec un douceur qui m'étoit auparavant inconnuë, les converſations de Flore ont toûjours un charme nouveau pour moi ; je joüis d'un parfait repos, & je remercie ſans ceſſe mon amie de la tranquillité que je lui dois.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux *l'Hiſtoire d'Emilie, ou les Amours de Mademoiſelle de*... je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, & je crois qu'un tel eſſai, que l'Auteur aſſure lui avoir peu coûté, fera augurer avantageuſement de la ſuite qu'aura ce début. A Paris ce 21 Janvier 1732. DUVAL.

Privilege du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut Notre bien aimé GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre *Hiſtoire d'Emilie ou les Amours de Mademoiſelle de.... par Madame* MEHEUST qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de faire imprimer en bon papier, beaux caracteres ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le con-

tre-sceel des Presentes. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois ANNE'ES consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes, Faisons deffenses à tous Libraires & Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance, A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente le manuscrit ou l'imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ez mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sr. Chauvelin & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sçeaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans

souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le 1. jour du mois de Mai, l'an de grace 1732. & de notre Regne le dix-septiéme. Par le Roy en son Conseil, Signé, SAMSON. Et scellé.

Registré sur le Registre 8. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 556. fol. 338. conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1732. Signé, P. A. LE MERCIER, Sindic.

Registré sur le Registre 8. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 344. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris le* 28. *Mai* 1732. P. A. LE MERCIER.

J'ai cedé & transporté à M. CHARLES-JEAN-BAPTISTE DELESPINE le Fils la moitié au present Privilege, suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 28. 173[illegible]. G. DUPUIS, le Fils.

BIBLIOTHEQUE ROYALE